



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

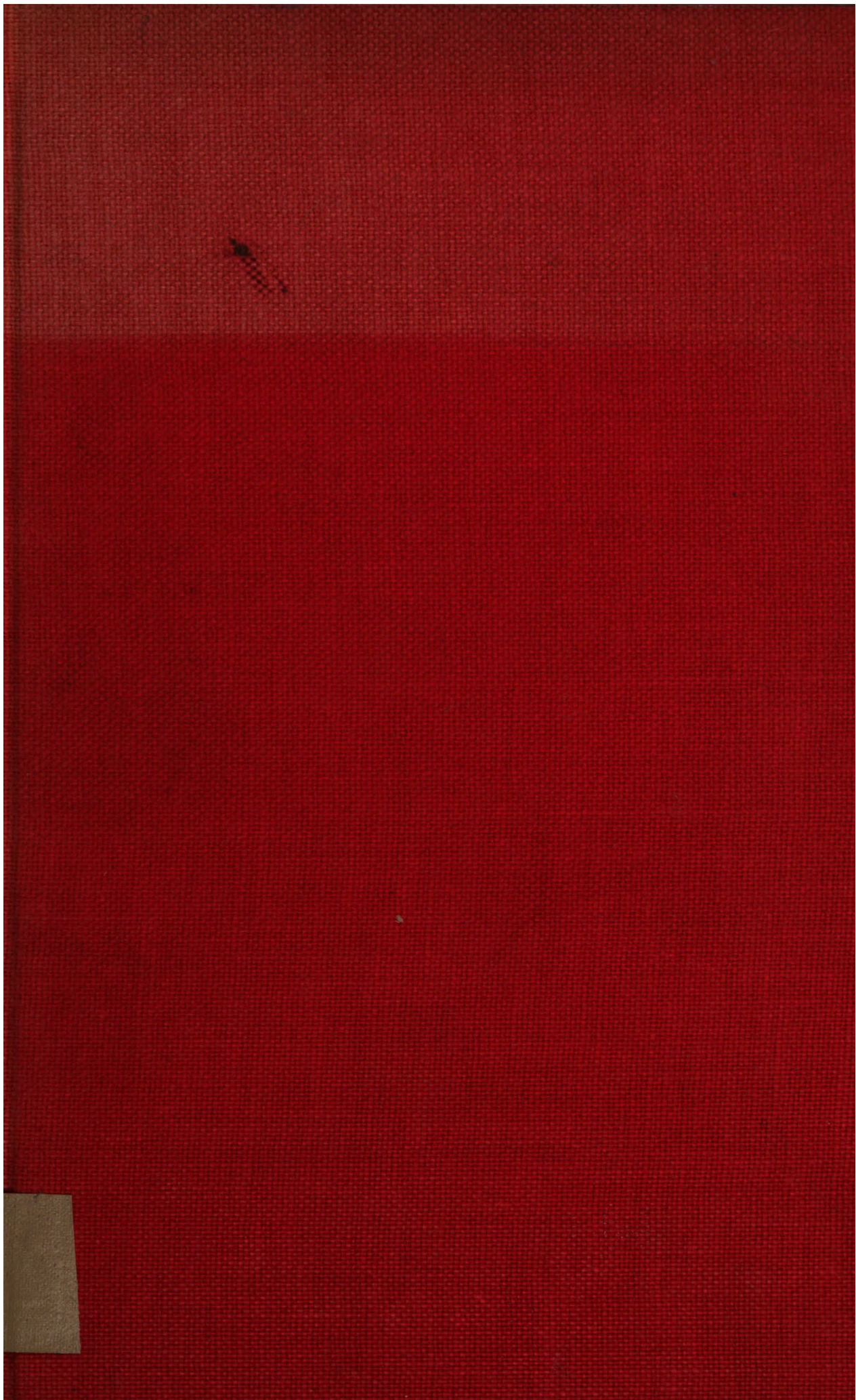
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

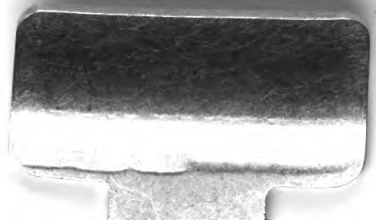
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

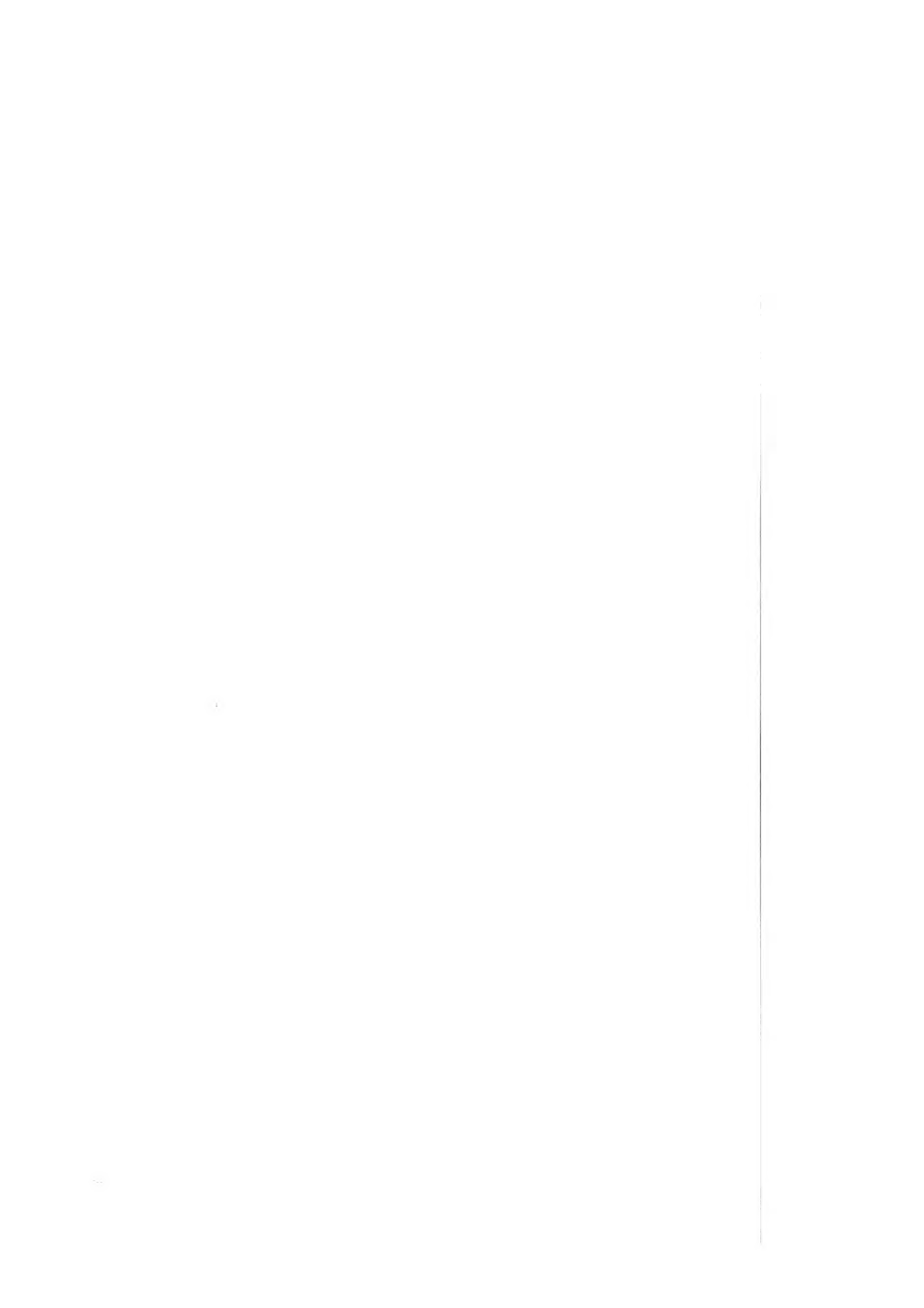






1943. 3. 23

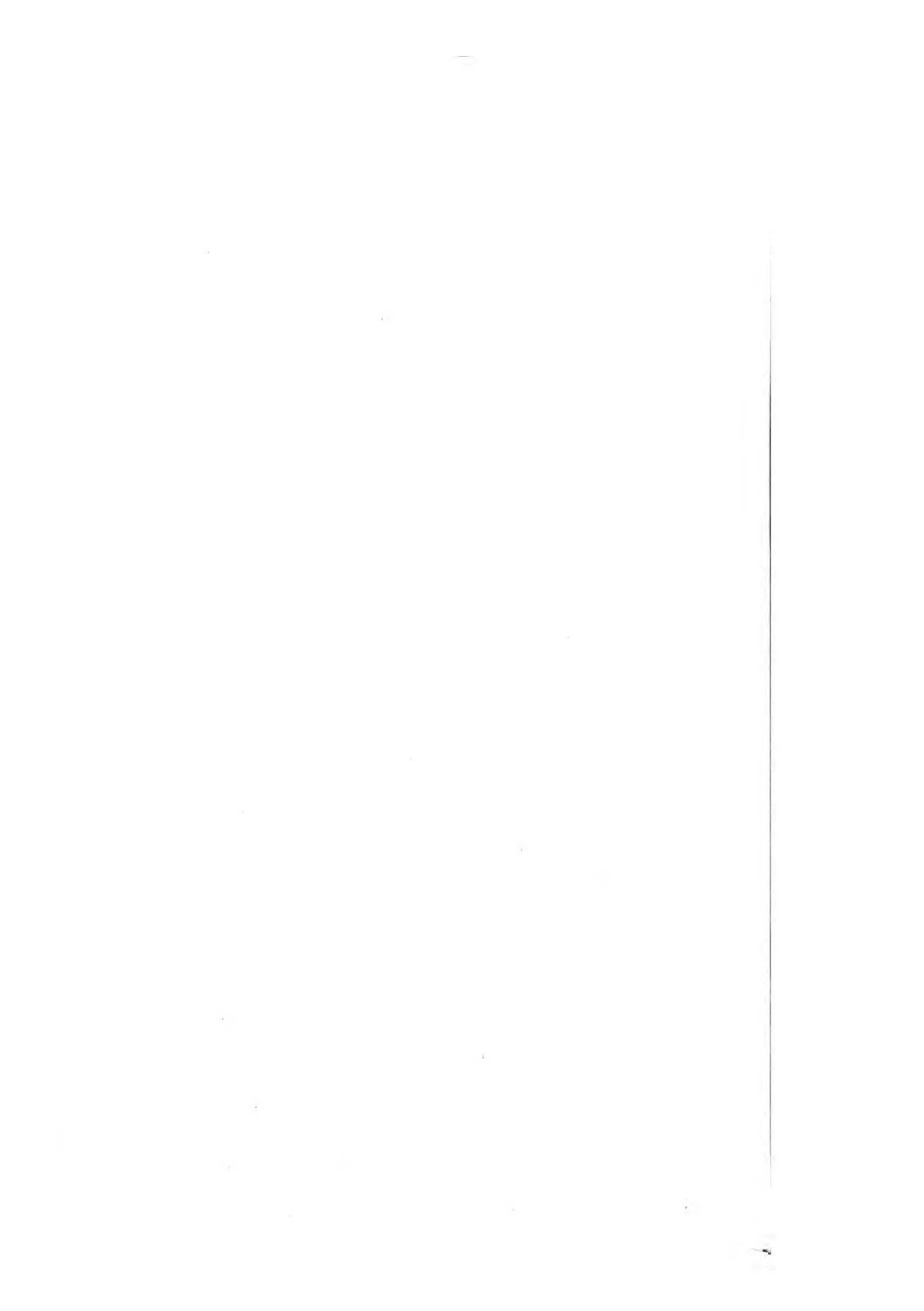




# L'ENFERMÉ

TOME II











GUSTAVE GIFFROY

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

LEÇONS DE MÉDECINE

PROFESSEUR DE MÉDECINE GÉNÉRALE

1916



BIBLIOTHÈQUE  
DE L'ACADÉMIE GONCOURT  
LES ÉDITIONS G. CRÈS ET C<sup>o</sup>  
21, RUE HAUTEFEUILLE — PARIS

MCMXXVI





GUSTAVE GEFFROY

DE L'ACADÉMIE GONCOURT



# L'ENFERMÉ

*EDITION REVUE ET AUGMENTÉE PAR L'AUTEUR*

—  
PORTRAIT DE GUSTAVE GEFFROY  
par EUGÈNE CARRIÈRE

—  
TOME II



BIBLIOTHÈQUE  
DE L'ACADÉMIE GONCOURT  
LES ÉDITIONS G. CRÈS ET C<sup>ie</sup>  
21, RUE HAUTEFEUILLE — PARIS

—  
MCMXXVI



# L'ENFERMÉ

---

## VI. — SAINTE-PÉLAGIE ET SECOND EMPIRE.

### I

C'est à Mascara, province d'Oran, sur le versant sud de l'Atlas, que Blanqui est interné, malgré sa protestation datée de la prison de Marseille, 22 mai 1859. Trois mois après, le 16 août, il est libéré définitivement par la loi d'amnistie générale. Il peut rentrer en France où il fait encore une station à Toulon, au fort Lamalgue, sous la menace d'une déportation à Cayenne en vertu de la loi de sûreté générale. Sa sœur, M<sup>me</sup> Antoine, par une consultation d'avocats qui prouve l'impossibilité d'appliquer cette loi aux faits de 1848, obtient enfin sa liberté. Il vient à Paris, où il ne s'était pas trouvé, libre, depuis le printemps de 1848.

Il y trouva sa famille réduite. Après son frère Adolphe, avec lequel était rompue depuis des années l'affection ancienne, sa mère, qu'il vit à Belle-Ile, était morte en 1858, le 30 juillet, pendant qu'il était à Corte, morte stoïquement, comme elle avait vécu, et trouvant qu'elle avait assez vécu. Il eut ses sœurs, les toujours dévouées, son frère Jérôme, menuisier, bon et intelligent, malheureusement affligé de surdité, à jamais tombé au silence. Il n'eut pas son fils : il le trouva, à l'âge



d'homme, vingt-quatre ans, élevé contre lui par la famille Serre, fermé à son influence, pis encore, indifférent, incompréhensif, lui ressemblant physiquement, ressuscitant devant lui sa jeunesse, mais le dedans vide, rien de cette flamme ardente sous le dehors calme et volontaire, aucune étincelle à trouver, à ranimer. Leurs entrevues furent celles des étrangers qui n'ont rien à se dire, cherchent un sujet de conversation, se séparent avec des paroles molles, des formules vagues. Eusèbe Blanqui avait hérité de sa mère, se trouvait indépendant, enclin à végéter la vie dans quelque maison campagnarde. Toute sa manifestation filiale fut d'offrir à son père de venir vivre avec lui de la vie grasse et morne du petit propriétaire, et il était un écho des rancunes familiales lorsqu'il lui proposait ainsi, en échange de la sécurité, de renoncer à la politique. Blanqui ! renoncer à la politique ! C'était l'idée fantastique, folle, qui ne devait venir à personne, et qui vint au fils ! Le père ne songea même pas à répondre. Renoncer ! Tout, le cachot, la déportation, le bagne, plutôt que cet abandon de son individu, cette mise à mort de son esprit ! Sans même que l'idée de choix, de préférence lui vînt, il garda, sans exhiler la tristesse qui fut en lui, sa pauvreté et sa liberté.

Il eut une autre cause de tristesse, et, celle-là, il ne la cacha pas. Tous ses papiers, ses écrits achevés, ses notes, ce qu'il avait élaboré en prison, au Mont-Saint-Michel, confié aux siens, lors de leurs visites, avait été brûlé par son frère Jérôme, sur l'ordre et sous les yeux de sa mère, dans sa chambre de mort. Était-ce crainte d'une visite de police, inquiétude maternelle, ou un dernier acte d'autorité vis-à-vis de ses enfants ? Elle avait sans cesse été l'autoritaire auprès du père faible, la violente et l'inflexible, d'une personnalité indomptable, maîtresse chez elle, combattant sans cesse les résistances, souveraine de ses enfants et n'hésitant pas, comme les souverains, à diviser pour régner. Auguste Blanqui eut en lui la même force indomptable, et, chose singulière, il ne l'eut que dans le domaine intellectuel, dans la politique à laquelle il s'était livré. Vis-à-vis de l'existence, il eut la même résignation que son père,

mais sans plainte, sans protestation. Vis-à-vis des siens, il eut la douceur complète, la parfaite affection. Sa brouille avec Adolphe n'est pas ici contradictoire, car la politique y reparaît, la guerre sociale en est la cause.

Lorsqu'il apprit, revenant d'Afrique, la destruction de ses manuscrits, qu'il fit venir son frère Jérôme, Blanqui eut quelques vifs reproches, à peine devinés par le pauvre sourd, il passa la fin de la journée, sous les yeux de ses sœurs consternées, à se promener de long en large, le front dans les mains, répétant sans cesse d'une voix de reproche pour sa mère qu'il pleurait, qui l'avait aimé, qu'il aimait : « Mes papiers ! mes papiers sont détruits ! » Puis, sa volonté intervint, ses gémissements cessèrent.

Après un voyage à Londres, il connut le Paris de l'Empire, toutes les anciennes ardeurs éteintes, ou assoupies, une ville en transformation, une population paraissant heureuse de sa promenade du dimanche, s'amusant, comme à une pièce de cirque, des régiments qui passent, des prisonniers autrichiens qui défilent, au retour de la guerre d'Italie, prenant peu à peu le goût du plaisir du soir, des bals, des terrasses de café, des concerts, de toutes les veillées éclairées et bruyantes, où le corps et l'esprit se fatiguent pour le lendemain, finissent par vivre une vie alternée de torpeur et de soubresauts.

Insensiblement, la force de réagir, l'énergie de penser se perdent dans cette habitude de silence réveillée seulement par des éclats de fête.

Les événements de ces années insouciantes, indifférentes, avaient pourtant leur importance. En 1860, l'insurrection de Sicile, les Mille de Garibaldi (parmi lesquels des Français apportaient leur ardeur : de Flotte, Lockroy), l'entrée de Garibaldi à Naples, les États de l'Église pris par les Piémontais, le royaume d'Italie bientôt constitué. En 1861, l'apparition de Bismarck en Allemagne. En Russie, cette même année, l'affranchissement des serfs. En Amérique, Lincoln et la guerre de Sécession, l'accroissement prodigieux de la population des États, l'immigration favorisée, l'appât des terres nouvelles,

l'appel aux forces disponibles en Europe. Toutes ces préparations d'événements n'étaient que spectacles lointains pour la majeure partie du public français. Devant l'état intérieur, la même tranquillité d'esprit.

La caractéristique de ce temps d'Empire, ce fut vraiment, malgré les apparats et les décors illusoires, l'absence de vie sociale.

La vie ne peut exister que si des éléments contraires se font jour, se confrontent, s'opposent, se corrigent.

L'inertie n'est pas l'équilibre. En ces années, les éléments de vie, dispersés, étaient réduits à l'impuissance. Les rares journaux qui n'appartenaient pas au régime nouveau chuchotaient à peine leur opposition. Blanqui, dès ses premiers pas sur le pavé de la ville, se sentit enveloppé d'une atmosphère peu rassurante, qui lui conseillait l'isolement et la prudence. Tous ceux qu'il rencontra, des anciens compagnons du Mont-Saint-Michel, de Belle-Ile, étaient comme lui des suspects surveillés par la police, menant à peu près la vie des libérés restés en surveillance, ne sachant pas si tout à l'heure, pour quelque parole imprudente, quelque fausse démarche, ils n'allaient pas être incriminés, arrêtés, et condamnés par des juges décidés à tout pour gagner leur avancement.

Que l'on ajoute à cela, pour Blanqui, cette inquiétude particulière au prisonnier qui se retrouve au dehors, inquiétude déjà marquée chez lui, chez Barbès, à leur libération de 1848, et qui apparaît encore cette fois. La vie réglée n'existe plus, avec les ouvertures de porte à heures fixes, les apparitions de gardiens, les instants rigoureusement assignés aux repas, au travail, à la marche du préau, au sommeil. La sensation ne s'épuise pas vite, et Michelet, rencontrant alors Blanqui et le félicitant d'être libre, de respirer enfin au grand air, entendit le curieux aveu qui lui fut fait par l'éternel prisonnier, de sa gêne, de son inquiétude. Il étendait les bras, était étonné de ne pas toucher des murs. Sa volonté, si virile qu'elle fût, avait subi une empreinte, et l'historien surpris écoutait l'homme d'action qu'il croyait ivre de sa liberté reconquise, lui avouer qu'il lui

manquait quelque chose, qu'il se sentait plus rassuré, plus maître de lui en prison.

## II

S'il y avait, à cette date de 1860, une déperdition, un évanouissement des forces d'autrefois, une impossibilité de refaire un parti avec les débris des foules de juillet 1830, de février et de juin 1848, il y avait, en revanche, un commencement de renouvellement du parti révolutionnaire, un travail de reconstitution qui fut bientôt visible à la vue pénétrante de Blanqui. Il se refusa à rejoindre en Sicile Garibaldi pour prendre part à une expédition dont il n'approuvait pas toutes les tendances et alliances. La lutte qu'il prévoyait contre l'Empire était pour lui autrement attirante. L'humanité, en somme, ne chôme pas. On peut croire toutes les énergies abattues, tous les ferments supprimés, par la terrible moisson des répressions violentes. Le sol semble à jamais infertile. Les plantes vivaces sont brûlées, les germes détruits par le feu et le sang. Mais voici qu'au bout de quelque temps, de cette terre ravagée, de ces sillons défoncés, une nouvelle germination se lève, recommence malgré tout, contre tout, son travail d'envahissement.

Ce cheminement dans l'obscur existait. Quelques années encore, et tout ce qui était caché viendrait à la lumière, ces attentes, ces préparations aboutiraient à de l'action, ces désirs épars se souderaient en un effort commun. Peut-être pour une nouvelle défaite, mais quelle défaite de ce genre ne contient une part de conquête? Et puis, la vie ne raisonne pas, et les nouveaux venus voulaient vivre, consumer leur ardeur. Ce n'était pas en arrière que ceux-là regardaient, mais en avant, et il y avait en eux, plus que le regret de la défaite, l'espérance d'une bataille qui pouvait être une victoire.

Dans le passé, toutefois, ils ne se refusaient pas à trouver une attache, une tradition, et la réapparition de Blanqui leur fit naître une occasion toute naturelle de rétablir le courant

révolutionnaire, dont le tracé allait se perdant depuis douze années. A côté de l'opposition libérale qui réunissait tous les opposants à l'Empire, depuis les légitimistes, les orléanistes, jusqu'aux républicains constitutionnels et même jusqu'aux républicains plus radicalement réformistes, il existait un petit groupe qui allait de jour en jour gagner des adhérents et qui voulait un changement social par le changement politique.

Les hommes de ce groupe, logiquement, allèrent à Blanqui. Les uns le prirent comme chef, les autres comme conseil. Et c'est ainsi que le parti blanquiste se trouva reconstitué avec ceux que l'on appela, fort justement, des blanquistes du premier et du second degré. Sur tous, l'influence de Blanqui fut réelle. Elle aurait été plus grande encore s'il s'était mieux livré aux bonnes volontés qui venaient à lui, si son caractère, naturellement clos, ne s'était pas encore verrouillé sous les assauts de haine qu'il avait subis.

Sa défiance, toutefois, eut des détente. Il manifesta l'étendue de son savoir, l'acuité de son esprit à ceux qui l'approchèrent. Ceux-là ne croyaient pas au document Taschereau, et se trouvaient ravis de ne pas trouver en cet homme d'hier une Belle au Bois dormant de la politique, ayant dormi en prison, ignorant tout de l'évolution continuée, des hommes et des événements. Cette jeunesse d'étudiants, d'écrivains, de bourgeois, d'ouvriers trouva bientôt, pour désigner celui qui revenait ainsi parmi elle, le nom qui prit un sens à la fois respectueux et familier, et Blanqui devint le Vieux.

### III

Il ne tint pas longtemps ses assises chez sa sœur aînée, chez quelque ami, dans la demi-liberté des démarches et des conversations surveillées. Blanqui n'aurait pas eu connaissance des projets rêvés et ébauchés par les nouveaux hommes d'action du parti républicain, qu'il n'aurait pas été difficile de l'impliquer dans une affaire, à cette époque où le pouvoir avait sa



liste de suspects, prévoyait si aisément, et au besoin inventait les complots. Mais il était alors d'une ardeur sans pareille, impatient comme un lion en cage, cherchant l'issue, prêt au départ. Le premier auquel il fit part de ses projets fut Arthur Ranc, qui revenait de Lambèse, comme lui revenait de Mascara, et qui lui représenta que tous deux étaient alors trop surveillés pour pouvoir préparer et mener à bien une entreprise. Blanqui passa outre, chercha ailleurs. Au premier prétexte, on devait essayer de supprimer cette activité. Cela fut fait dès 1861. On invoqua le délit de société secrète, on incrimina des brochures, des feuilles distribuées clandestinement, où l'on crut reconnaître l'inspiration et la marque de l'esprit blanquiste, à défaut de la parole authentique de Blanqui.

Chez la sœur de celui-ci, on trouva des listes, qui étaient simplement des noms pris dans l'annuaire Bottin pour l'envoi de brochures de propagande. Il n'en fallut pas plus pour prouver un projet d'affiliation, et l'arrestation fut décidée. On mit quelque temps à l'effectuer. Blanqui avait alors une chambre, rue du Figuier-Saint-Paul, mais il était difficile de le prendre au gîte : il savait disparaître à propos, chez un ami, chez sa sœur, circulant, frôlant la police, s'amusant des péripéties de cette chasse. La plus chaude alerte fut, un matin, chez sa sœur, rue Hautefeuille : M<sup>me</sup> Antoine avait là un atelier de brochage au-dessous de son logis. Blanqui avait couché dans le petit lit de son neveu, enfant d'une dizaine d'années, et il se disposait à sortir, son chapeau et ses gants tout prêts, lorsque la cour de la maison fut envahie par une nuée d'agents. Une ouvrière prévient M<sup>me</sup> Antoine, qui fait monter rapidement son frère avec elle jusqu'au dernier étage. Là il y a des chambres. L'une d'elles est occupée par une ouvreuse de l'Odéon, un colosse de femme, tendre et dévouée, vénérant Blanqui, l'aimant de son cœur de peuple. Elle fabriquait avec soin son café au lait, elle cache Blanqui dans son lit, sous les couvertures, l'édredon, et continue ses occupations, sa porte ouverte. M<sup>me</sup> Antoine redescend, reçoit les agents dans ses ateliers, est gardée à vue par eux pendant que la perquisition monte à l'appartement. Le



chapeau et les gants sont aperçus, le neveu de Blanqui est interrogé, et c'est le petit qui sauve tout. Il s'était recouché dans son lit, il se lève, ouvre une armoire pleine de vêtements de son oncle, et d'autres chapeaux, et d'autres gants. Les agents vont jusqu'au haut de l'escalier, visitent des chambres, flairent le café au lait de l'ouvreuse, s'en vont, et Blanqui, à demi étouffé, est encore une fois libre. Pour peu de temps. Il est arrêté, enfin, au coin de la rue du Figuier, traduit au tribunal correctionnel de Paris, 7<sup>e</sup> chambre, présidée par M. Rohault de Fleury, le 14 juin 1861, avec ses complices : Senique, sculpteur ; Caumette, compositeur d'imprimerie ; Vosgien, cordonnier ; Frémeaux, lithographe, et M<sup>me</sup> Frémeaux, faiseuse de corsets.

Son portrait à l'audience a été ainsi présenté par la *Gazette des Tribunaux* du 15 juin 1861 : « Blanqui est un petit homme très pâle et très chétif ; il a le visage complètement rasé ; ses cheveux, presque blancs, sont relevés à plat sur le sommet de la tête et sur les tempes. Il est vêtu de noir, avec beaucoup de soin et de propreté, et il est très étroitement ganté de gants de peau gros vert ; il tient à la main des lunettes qu'il place de temps à autre devant ses yeux pour regarder les témoins qui se présentent. Sa bouche est presque constamment contractée par un sourire ironique et dédaigneux. Il s'exprime d'une voix faible, et, à quelques saillies près, avec une parfaite convenance. » Comme il fallait s'y attendre, les juges dociles condamnent sans difficulté, à quatre ans de prison, et envoient à Sainte-Pélagie celui qu'ils considèrent comme un cheval de retour de la politique, en rupture momentanée de pénitencier et de cellule.

#### IV

Il avait déjà été enfermé à Sainte-Pélagie, en 1831, après sa plaidorie du procès des Quinze, et en 1835, à l'issue du Procès des Familles. Il y rentra en 1861, en compagnie de Senique et Caumette.

La maison n'avait guère changé, dans le triste paysage urbain des rues de la Clef, du Puits-de-l'Ermitte, du Battoir, Lacépède, qui enferment la prison dans leur quadrilatère, proche le Jardin des Plantes et l'hôpital de la Pitié. Ce sont les trois bâtiments, du Nord, de l'Ouest, de l'Est, les trois cours, de la Dette, de la Préfecture ou des Travées, de l'Infirmierie ou des Politiques, les cours pavées semblables à des fosses, les maigres acacias, les hautes murailles surmontées de plates-formes où marchent les factionnaires, fusils chargés. La dernière cour était affectée spécialement, comme on le devine, aux condamnés pour délits politiques et aux malades de toutes catégories. Là, l'écrivain, le journaliste, l'homme d'action pouvaient apprendre, par les intéressés eux-mêmes, le régime des condamnés de droit commun : les prisonniers affermés, l'exploitation des entrepreneurs, les travaux de couture, de cordonnerie, etc., le tiers du salaire gardé par l'administration, un autre tiers retenu jusqu'au jour de la sortie, le gain immédiat de cinq centimes par jour pour douze heures de travail, le développement des industries de la prison, l'exploitation du travail repris en sous-ordre par des banquiers achetant d'avance, à bas prix, le labeur d'une quinzaine, d'autres spéculant sur les vêtements, la nourriture. Et quelle nourriture ! un bouillon peu différent d'une simple eau tiède, des légumes secs souvent gâtés, deux fois par semaine un soupçon de bœuf bouilli, et de l'eau. Et toutes les horreurs de la promiscuité d'une troupe d'hommes, de la démoralisation des enfants, enfermés pleurant, pour des délits, relâchés cyniques, prêts aux crimes.

Les politiques n'étaient soumis qu'à l'exploitation des commissionnaires et des auxiliaires qui leur étaient dévolus comme servants et espions, et ils avaient la ressource de faire venir leur nourriture du dehors. Les facilités furent toujours réelles, dans cette prison où arrivait la rumeur de Paris. Sauf aux jours de Quatre-vingt-treize où vinrent là M<sup>me</sup> Roland et quelques Girondins en une de leurs étapes pour la mort, Sainte-Pélagie fut, le plus souvent, la prison des délits politiques, le lieu de passage des journalistes, des pamphlétaires,

des affiliés aux sociétés secrètes : Nodier, Béranger, Courier, Jay, Jouy, Marrast, Philippon, Carrel; les accusés du procès d'avril 1834 : Godefroy Cavaignac, Guinard, Imbert, etc., dont l'évasion en bande fit sensation ; les vaincus du cloître Saint-Merry ; les inculpés de l'affaire des Prouvaires, puis Lachambaudie, Daumier, Lamennais, Pyat, les insurgés de juin 1848, Proudhon ; les représentants arrêtés en 1851, et tous les condamnés du second Empire : pour les affaires de l'Hippodrome, de l'Opéra-Comique, des Deux-Rives, de la Bastille, des Francs-Juges.

## V

Blanqui, en 1861, trouva à Sainte-Pélagie une société assez diverse : politiques, littérateurs, journalistes, éditeurs, ouvriers. La même année, il fut rejoint par son ami Emile Villeneuve, condamné pour outrage au clergé ; par Vacherot, auteur de la *Démocratie* ; par le poète Catulle Mendès, condamné pour outrage littéraire à la morale publique. En 1862, toute une fournée de forgerons, cordonniers, perruquiers, corroyeurs, etc., entre avec Jules Miot, ancien représentant du peuple, tous condamnés aussi pour affiliation à une société secrète. La même année, passent le seuil de la prison : Taule, Tridon, Germain Casse, pour outrage à la morale publique et religieuse commis par le journal *le Travail* ; puis Scheurer-Kestner, pour manœuvres et intelligences à l'intérieur ; Alfred Sirven, pour outrage à un culte reconnu ; Scherer, du *Temps* ; Vermorel, de la *Jeune France* ; Eugène Pelletan, du *Courrier du Dimanche* ; Laurent-Pichat, du *Phare de la Loire*, pour excitation à la haine des citoyens les uns contre les autres. Plus tard, en 1863 et 1864, après le départ de Blanqui, arrivée de Charles Longuet, pour délit commis par le journal *les Écoles de France*, Gustave Naquet, Poupert-Davyl, Xavier de Ricard, Castagnary.

## VI

Blanqui habite une chambre au troisième étage du pavillon de l'Est, dit Pavillon des Princes, puis au deuxième étage : le Salon de la Gomme, d'abord, puis le Parloir. Il a pour voisins Jules Miot, Taule, Casse, Tridon, Alfred Sirven. Le régime admis rue de la Clef comportait une liberté relative, et les locataires de la prison avaient la faculté de voisiner, de mener la vie commune des repas et de la conversation. La chambre de Blanqui devint naturellement un rendez-vous de curiosités et de sympathies. Il se ferma, autant qu'il fut en son pouvoir, aux premières, et tâcha même de n'accepter les secondes qu'à bon escient. Nul détenu ne fut plus discret, moins liant. Pendant les trois années qu'il passa à Sainte-Pélagie, s'il descendit au préau aux heures réglementaires, il ne prit guère part aux promenades et aux groupements. Il se condamnait à nouveau lui-même, se contentait du logis de quelques mètres carrés de surface qui lui avait été concédé, de l'air qui lui était donné à respirer.

Son attitude éloignante, son mutisme avec les indifférents et les suspects, n'empêchaient pas les tentatives pour pénétrer davantage dans son intimité. Il n'acceptait ni ne refusait les avances, il ne leur opposait que la barrière de sa volonté, l'inertie de sa parole. Il avait été tellement haï, poursuivi, défiguré ! L'acharnement du mauvais sort rend méfiant. Au moins son retrait en lui-même ne fournissait aux adversaires et aux curieux que les armes qu'il voulait bien abandonner. Il ne lui importait pas, sans doute, à ce moment de sa vie, d'être accusé de froideur et de hauteur. De même qu'il se préoccupait peu des étonnements devant son hygiène, sa nourriture de maïs, de lait, de lentilles, ses fenêtres ouvertes la nuit en toute saison. Il savait trop qu'il était regardé, même par des codétenus, comme la plus extraordinaire bête en cachot qu'il y eut jamais, et il devait, logiquement, devant tous les regards

qui l'épiaient, avoir l'immobilité lassée et le froncement de sourcil des félins captifs.

## VII

Qu'il ait tendu, exagéré cette manière, qu'il ait refusé, par raideur, des tendresses d'esprit qui s'offraient à lui, qu'il ait découragé des timidités, confondu de maladroites et sincères avances avec des indiscretions vulgaires, cela est évident. Qu'il ait refusé des collaborateurs de valeur intellectuelle alors qu'il acceptait les concours d'instruments inférieurs, cela est tout à fait sûr, car cela est ici fatal. Il était faillible, en proie aux souvenirs, à la désillusion, au doute. Il avait été atteint, traversé par le soupçon, et il gardait, avec sa blessure inguérissable, la fierté de l'abandon, il se refusait à condescendre à la recherche d'une popularité facile.

Il fut ainsi, mais, malgré ses airs éloignés, il eut une joie réelle à voir venir vers lui une admiration pour son esprit et son caractère, une affection pour sa vie solitaire. En lui, on peut noter les signes de fièvre, de parti pris, de manie, par où se reconnaît le type du bourru bienfaisant, de l'homme devenu misanthrope pour avoir aimé l'humanité et lui avoir rêvé de beaux destins. La pudeur du sentiment apparaît dans un soin à dissimuler son émotion par une impatience ou un mutisme, mais sous sa brusquerie une cordialité se révèle, par un regard, par un sourire, par une parole inattendue. Il eut, malgré tout, parfois malgré lui-même, un charme de séduction qui ne serait pas explicable sans la sincérité de sentiment, sans l'émotion réelle. Il garda les amis qu'il prit, il s'attacha non seulement des dévouements farouches de séides, séduits par la forte personnalité du politique, par l'autorité qui émanait de lui en même temps que le mystère, mais il conserva les tendresses persistantes d'hommes qui ont côtoyé seulement ses idées, son action, et qui sont restés unis à lui par un mystérieux aimant, par delà les années, par delà la mort.



Avec ceux-là, il se détend, repose ses nerfs toujours bandés pour la défensive, se laisse aller à la conversation. Il a gardé de son éducation première le goût de la causerie, de la dissertation savante, il se plaît, comme aux jours d'autrefois, aux discussions philosophiques et littéraires.

Il a gardé aussi certaines opinions acceptées par sa jeunesse. Si le sens historique et scientifique s'est accru chez lui, il n'est pas venu à donner aux manifestations de la littérature toute leur signification. L'art, par lui, n'est pas scruté comme la preuve magnifique de la vie supérieure de l'humanité, mais accepté pour la distraction charmante qu'il apporte à l'esprit chargé de soucis et de peines. Son goût des anciens auteurs persiste justement, il adore les âpres historiens et les poètes légers et comiques, admire Tacite, se plaît à Horace, mais qu'un Tacite nouveau écrive d'autres annales brûlantes, et Blanqui, par un phénomène singulier, sera rebuté par la vie écrite : parmi les livres qui lui viennent de toutes parts, qu'il ait à se prononcer sur Balzac et About, il méconnaîtra le prodigieux créateur, trouvera sa récréation dans les élégantes narrations et les courtes épigrammes.

Ce qui a grandi chez lui, pendant les années d'isolement et d'amertume, c'est l'ironie. Il dissout volontiers, par l'acide et le sel, les arguments qui s'opposent à son passage. Sa fine bouche sourit malicieusement, ses yeux dardent une lumière aiguë, tout son visage brille de joie. Il est alors bonhomme et jovial, parmi ses amis certains, il les amuse de sa critique, comme il les émeut de sa conviction persistante, de sa pensée sans cesse projetée vers l'avenir.

### VIII

En ces mois de recueillement et de monotonie de la prison, il fut distrait et intéressé, non seulement par ses lectures, ses travaux, ses songeries, mais encore par de plaisants intermèdes, par des aubaines de conversation. Un rédacteur du journal

d'Alfred Sirven, Jean Dolent, qui débutait dans les lettres par l'apprentissage social, et qui garda de ces années un charme pensif dans l'esprit et le talent, fut le bienvenu auprès de Blanqui comme joueur d'échecs. Pendant la période où il est le visiteur de Sainte-Pélagie, le jeune écrivain devient l'hôte attendu, accaparé, du vieux révolutionnaire impatient de son arrivée, la physionomie éclairée dès qu'il aperçoit le partenaire. Tout de suite l'échiquier, et l'absorption dans la combinaison et le calcul, la fièvre de la stratégie grandissant dans le silence de la cellule, la fin de la longue partie souvent ajournée au lendemain. Le temps resté libre était encore employé : un des secrets de la durée, de la résistance du prisonnier, fut de ne jamais être inoccupé. Au préau, à l'heure de l'exercice et de la prise d'air, Blanqui, assis sur un banc, hanté de l'idée de changer les cerveaux, de donner le savoir à ceux qui en ont le plus besoin, s'entourait de voleurs auxquels il apprenait à lire. Jean Dolent me dit l'avoir trouvé ainsi, comme un apôtre attirant vers lui les vagabonds, les criminels, et attendant l'heure de la partie d'échecs. Il y a eu plus tard, dans le journal *le Peuple*, de Jules Vallès, en 1869, un article de Pierre Denis qui décrit Blanqui, à Sainte-Pélagie, en sabots, vêtu du large pantalon de velours bleu et de la jaquette de gros drap gris des prisonniers qu'il portait « avec une aisance plébéienne ». Pierre Denis ajoute : « Je me trouvais devant un homme de petite taille, mince, maigre, nerveux, à la physionomie douce, sereine, ouverte, un peu narquoise comme celle de l'ouvrier parisien, indulgente et sérieuse comme celle d'un médecin d'enfants. » Et encore : « L'homme est resté droit, dur et poli, comme le roc sur lequel passe l'eau ; il a usé la pierre des prisons, mais la pierre ne l'a pas usé. » Et Pierre Denis le montre encore, patient, méticuleux, examinant du riz, grain à grain, pendant deux heures, pour ses co-détenus et pour lui, « comme une poule qui becquette ».

Blanqui manifesta une évidente confiance à un autre écrivain, Théophile Silvestre, qui le vit régulièrement à Sainte-Pélagie pendant quatre mois de 1862, qui eut de lui une curio-

sité passionnée et a laissé des notes précieuses où il a résumé les entretiens et les confidences. C'est de lui, ce signalement, autrement vivant que les mortes descriptions des passeports et des pièces de police, où il fait réellement vivre le front « élevé, étroit à la base, évidé aux tempes, très plein et très large dans sa partie supérieure, divisé vers le milieu en deux compartiments sensibles », les pommettes « d'une saillie exagérée, ressentie : acharnement terrible », les sourcils « appauvris », le blanc de l'œil « un peu injecté, fatigué par la lecture », les prunelles « bleu gris, au milieu desquelles éclate une fine rosace de rayons fauves, d'un caractère très âpre et très ardent », la lèvre supérieure « fine comme un trait de plume, violemment tordue en arbalète », la lèvre inférieure, « épaisse et avancée, exprime tout simplement la bonhomie plaisante et tempère ainsi la violence de l'autre lèvre », les deux angles du front, à la naissance des cheveux, « extrêmement fins et délicats », le crâne « renflé derrière l'oreille », le cou « excessivement maigre et plein de plis et de rides très relâchés, comme des entrelacs de cordes avec un trou profond à la naissance du sternum », la barbe, les cheveux d'une blancheur « prématurée », des airs de tête « pointés en avant, il pique du nez, il fauconne », l'ensemble du visage « à la fois fort et grêle, la partie inférieure très étroite et très pointue, et contrastant sensiblement avec la largeur du crâne et la force des pommettes : le bas du visage est un angle aigu ». Les mains, « petites, nerveuses, courtes, noueuses aux phalanges, très blanches, très propres, les ongles soigneusement faits ; à l'annulaire de la main gauche, une bague alliance triple ».

Théophile Silvestre note ensuite des traits de tempérament : le besoin de grand air, la fenêtre ouverte jour et nuit, le lit parfois couvert de givre, comme aux jours de la jeunesse, à Blagnac, — des traits de caractère : la patience, la ténacité, et en même temps l'insouciance, il est tour à tour très inerte et très actif. Il est ennemi de la mysticité et adversaire du fatalisme : « Je ne suis pas, dit-il, de ceux qui prétendent que le progrès va de soi, que l'humanité ne peut pas reculer ; je sais,



au contraire, que le mal est la faute des hommes, et non de la fatalité. Le mal même vaincu peut reprendre à tout instant le dessus. Non, il n'y a pas de fatalité, autrement l'histoire de l'humanité, qui s'écrit heure par heure, serait tout écrite d'avance. »

Sur ses lectures, sur les écrivains, il émet des opinions parfois justes, parfois étranges, car il n'est vraiment préoccupé, passionné, que de politique, et de la science et de la philosophie qui l'étaient. Il admire la langue de Veillot, la langue de Théophile Gautier, est indulgent pour George Sand, trouve Baudelaire purement descriptif et spécialisé dans l'horrible, appelle Lamartine « un écrivain désossé » en admirant le style de l'*Histoire des Girondins*. C'est décidément à Balzac qu'il en veut, à qui il reproche d'avoir armé les individus les uns contre les autres, d'avoir calomnié l'espèce humaine : singulier reproche de ce combatif et clairvoyant Blanqui. Et encore, il le dénonce comme n'ayant eu d'autre idéal que la fortune, sans doute parce qu'il a été l'historien de l'argent. Il l'accable d'invectives, et c'est Paul de Kock qu'il proclame le premier romancier du siècle, Paul de Kock, non pas négligeable, véridique à sa manière, — mais Balzac !

## IX

Sur la politique et la Révolution, Silvestre fournit aussi quelques détails. En 1830, Blanqui, étudiant en droit, habitait rue de la Harpe, hôtel de Nassau : « J'ai porté, dit-il, la première cocarde tricolore de 1830, faite par M<sup>m</sup>e Bodin, passage du Commerce. » Les clubs de 1848 lui réapparaissaient plaisants et touchants à distance : « Ces pauvres théâtres de Paris ont dû bien souffrir de la concurrence que nous leur faisons. La plupart des clubs étaient bien plus comiques que le Palais-Royal. »

Mais ce qui vaut surtout d'être retenu, c'est son explication si longtemps réservée, enfin fournie, de l'animosité de Barbès contre lui. Ses ennemis ont eu assez longtemps la parole pour

qu'elle lui soit donnée à son tour, et que son accusation soit aussi mise au dossier. Elle est d'ailleurs purement humaine, psychologique, ne touche rien que le caractère de Barbès, mais le touche à fond, jusqu'à la vanité secrète et l'insuffisance intellectuelle cachées sous la pompe des mots et la solennité de l'attitude.

Aux jours de 1862, cette animosité de Barbès paraît à Blanqui une monomanie grotesque, un cas pathologique.

« Le secret, — dit-il à Théophile Silvestre en reprenant l'histoire de 1839, — était connu par bon nombre de chefs, et Barbès sait bien que je ne pouvais engager l'affaire du 12 mai pour la perdre, me perdre moi-même, et perdre ma femme qui était ce que j'aimais le plus au monde. J'ai été longtemps sans pouvoir me rendre compte de la cause cachée et réelle de tant d'animosité. La jalousie de Barbès ne me semblait pas une explication suffisante. J'ai enfin trouvé le vrai motif.

« C'est moi qui avais Barbès pour lieutenant en 1836 dans l'affaire des poudres de la rue de Lourcine : je fus condamné à deux ans de prison, Barbès à un an. Rester un an en prison fut un grand sacrifice pour Barbès qui était accoutumé à toutes les aises de la vie, qui aimait se promener, ne rien faire, aller à la chasse, aller et venir de chez lui à Paris, de Paris en province. J'avais été bien aise d'engager Barbès dans la cause populaire ; il était bien posé et d'un bon exemple, à cause de sa fortune. Il était pour nous un auxiliaire assez rare, car ce n'est pas dans les émeutes qu'on trouve ordinairement les rentiers, comme lui.

« Sorti de prison, où sans doute il avait amèrement réfléchi et résolu de ne plus se faire prendre, il voulut, néanmoins, par vanité, profiter du prestige que la prison lui avait donné et jouer au personnage dans l'état-major de la démocratie, où son intelligence seule n'eût jamais suffi à le mettre en relief. Tandis qu'il se croyait à l'abri de tout sacrifice, le cours des circonstances fit que je devins encore pour lui l'occasion d'un sacrifice plus considérable, et, en quelque sorte, son tentateur, son mauvais génie.

« Quand je fus sorti de prison, je repris aussitôt mes relations et mes projets de renversement du gouvernement de Louis-Philippe ; et, devant plusieurs adhérents, je demandai de nouveau à Barbès si la cause pouvait compter sur son concours et sur son dévouement. Pressé de toutes parts, Barbès donna sa parole d'honneur de revenir de Carcassonne à ma première réquisition.

« Barbès partit, et au lieu de rester une quinzaine de jours chez lui, comme il avait dit, il ne revenait pas. La prise d'armes du 12 mai devenant à mes yeux une nécessité pressante, je mandai Barbès. Barbès arriva ; et vous savez que ce voyage provoqué par moi a failli lui coûter la tête. Voilà ce qu'il ne m'a pas pardonné.

« Je n'aurais jamais trouvé cela, autrefois ; à présent, je connais le cœur humain suffisamment pour être bien certain de ce que je viens de vous dire. »

Théophile Silvestre dit alors à Blanqui : « Barbès serait donc un conspirateur malgré lui ? Il n'en aurait que plus de mérite. »

Et Blanqui répond : « Aussi a-t-il été récompensé par le surnom de Bayard de la démocratie. »

Et d'autres fois, avec d'autres interlocuteurs, jusqu'à la fin de la vie de Blanqui, si le nom de Barbès apparaissait, dit ou écrit, avec son appellation ordinaire de « loyal Barbès », Blanqui ne manquait jamais d'affirmer en souriant : « Je n'ai jamais connu personne d'aussi menteur que Barbès. »

Il faut bien, ici, souligner encore ces attaques et ces défenses, ranimer ces vieilles rancunes, puisque les événements passés, les adversaires morts, leurs ombres irritées, que l'on voudrait réconcilier, combattent encore dans la nuit de la tombe et le lointain de l'histoire.

## X

La véritable raison, profonde, irréductible, de la haine de nombre de démocrates, de révolutionnaires, contre Blanqui, à

toutes les époques, il faut la chercher dans la supériorité d'intelligence de Blanqui. Les autres, avec tant de beaux côtés, de désintéressement, d'héroïsme, qu'ils ont prouvés, étaient incapables, comme lui, d'une vision d'ensemble et d'une continuelle évolution d'esprit. Un abîme intellectuel les séparait, les uns, tout d'abord fixés, ayant adopté une foi, fermés à des notions nouvelles, et l'autre, Blanqui, sans cesse au travail, ne perdant pas un instant, avide de se renseigner, de s'annexer encore et toujours une parcelle nouvelle du domaine infini de la connaissance.

Ce désir de savoir le possédait tout entier, le faisait s'enquérir à tout venant, à tout propos, des découvertes nouvelles, des spéculations philosophiques récentes. Il suivait de son esprit hardi et compréhensif la lente construction de l'édifice de science bâti par l'élite humaine. Il comprit immédiatement que la conception sociale de justice et d'harmonie qu'il avait voulue ne reposait pas sur un dogme, mais faisait corps avec l'évolution elle-même; que, pour savoir où l'on allait, il fallait savoir d'où l'on venait, et par quelles étapes on avait passé. Son rêve de bonheur pour l'humanité future prenait comme point de départ le réalisme scientifique, acceptait la nécessité du développement de l'être. Dès ce jour, Blanqui aperçut que la grande question était celle de l'éducation, que l'œuvre à accomplir était de libérer la mentalité humaine de tous les despotismes et de tous les parasitismes d'idées, de préjugés, d'habitudes, de manies héréditaires.

Il le comprit, mais on pourrait facilement concevoir qu'il ait été un peu effaré, au commencement du déclin de sa vie, par l'énormité de la tâche, et qu'il ait eu seulement la volonté de ne travailler qu'à l'affranchissement de lui-même, ce qui est, d'ailleurs, travailler à l'affranchissement de tous.

## XI

Sur son individu, Blanqui, comme tous les autres, avait fort à faire. Cet homme était un champ de bataille où l'ins-

tinct et la pensée se livraient d'étranges, de terribles, de longs combats. La race, la première éducation, les fatalités de la vie comptèrent pour lui comme pour tous. On peut tenir pour certain que son goût pour Machiavel, et pour une politique à la Machiavel, lui venait de l'obscur atavisme, d'un tressaillement dont il n'était pas maître, tout au fond de lui-même, et qui manifestait l'âme du xvi<sup>e</sup> siècle italien, aventurière et ténébreuse, éveillée au danger et à la bataille, gardée par la défiance, servie par la ruse. Cette œuvre de Machiavel, le *Traité du Prince*, qui fut, en effet, un livre de chevet de Blanqui, est, d'ailleurs, une œuvre d'observation et de philosophie supérieures, où notre temps, après Jean-Jacques, a su démêler la vérité. La haute vertu de l'auteur, exilé, emprisonné, torturé, sa grande vision prophétique de l'unité de l'Italie, sont venues éclairer les pages de son livre, et faire admettre comme preuves de connaissance de la vie et de science politique ses maximes implacables et ses froids conseils. Son livre est une œuvre de circonstance, son appel au Prince est l'appel à une force capable de créer l'unité. Au temps de Machiavel, on ne savait pas encore que de telles entreprises ne se forment et ne s'achèvent que par l'effort accumulé, que par l'agrégation d'intérêts, de passions, d'idées, qui aboutit à la plénitude du sentiment national. Chez le patriote et le républicain que fut Machiavel, l'idée était grande et le moyen était empirique. Il voulait faire un pays fort et libre de cette Italie dépecée par les partis et par les étrangers, où chaque région était une proie entre les griffes et sous la dent d'un pape, d'un duc, d'un capitaine français, espagnol ou allemand. Il voulait, parmi ces rapaces, choisir le plus rapace, parmi ces cruels, ces violents, ces habiles, choisir le plus cruel, le plus violent, le plus habile, le moins scrupuleux, le plus courageux, et, par celui-là, vaincre les autres, avoir raison de tous les grands fauves et de tous les perfides félins, de l'empereur au tyran de ville, du pape au chef de partisans. C'est, en somme, ce qui s'est passé ici, où le féodal de l'Ile-de-France a mangé les autres féodaux, a fait sa royauté en faisant l'unité, de Hugues Capet à Louis XIV,



par Louis XI et Richelieu... L'unité faite, et le dernier féodal debout, le peuple l'a renversé, a fait sa Révolution. Quelle meilleure preuve de la sûre ascension de l'instinct? Et n'est-ce pas aussi ce qui s'est passé en Italie, où le roi de Turin a fini par jouer, contre les autres rois, contre le pape, contre l'étranger, le rôle du Prince rêvé par Machiavel?

C'est donc le caractère de nécessité du *Traité du Prince* qui s'imposait à Blanqui à Sainte-Pélagie, et c'est cette politique de dissimulation, de violence, de moyens adoptés tels quels pour arriver au but, qui trouvait un écho en lui, à trois siècles de distance. Il savait pourtant, après la Révolution, après le bilan philosophique et historique accessible à son esprit clairvoyant, que toute la question se résolvait par l'éducation à faire d'un nouveau Prince, qui était l'Homme. Il le savait, puisque, désormais, il le dit, et jusqu'à la fin de ses jours. Et pourtant, malgré lui, contre le Blanqui français, si lucide, si merveilleux d'intelligence et d'ironie, sortait de temps à autre ce vieux Blanqui italien, de Florence ou de Venise, qui croyait aux plans ténébreux et à la réussite possible d'un coup de force.

## XII

C'est ce Blanqui-là qui restait fermé, autoritaire, défiant, devenant lui-même une sorte de Prince ténébreux de la démocratie, ne répondant pas aux interrogations, donnant aux blanquistes leur allure machiavélique, suspectant le plus dévoué, le plus confiant. La prison avait contribué à aggraver cette nature inquiète et farouche. Tout d'abord séduit par l'intelligence, par le charme de la parole fine, par la gaieté tenace, le nouveau venu voyait subitement un plan s'interrompre, les relations cesser, et il restait étonné, s'il demandait la raison de ce changement subit, d'apprendre par quelle démarche insignifiante, par quel acte puéril, il avait alarmé la susceptibilité du chef. Ce fut une des raisons pour lesquelles, à un moment donné, les relations s'interrompaient entre Blanqui et les hommes de

valeur qu'il attirait tout d'abord. Il voulait trop faire d'eux, à la manière des sociétés secrètes, des instruments bien façonnés à sa main, des disciples qui auraient agi sans savoir le dernier mot de ses desseins. La plupart n'admettaient pas ce régime sans examen et sans discussion avec cet admirable discuteur, si prompt à trouver le défaut d'un système, à prévoir la conséquence d'une pensée fausse, à désagréger les idées et à jauger les actes des adversaires. Ses pairs restèrent à distance, après avoir pris contact, et avoir subi quelque échec. Il garda des disciples, mais il se priva de contrepoids.

### XIII

Alors, pendant les années de prison de Sainte-Pélagie, cela n'avait pas d'autre importance. Certainement, il vécut là le temps le plus heureux de sa vie. Pour la première fois, il se vit compris, apprécié à sa valeur par une jeunesse pensante, par une élite bourgeoise venue à la Révolution. Il eut des interlocuteurs aptes à le comprendre et à l'intéresser à leur tour. Il séduisit ceux qui représentaient le parti socialiste en formation par sa nette et virulente appréciation du parti républicain parlementaire. Il prévoyait les pires fautes et les plus absolus reniements, et ceux qui pouvaient le trouver sévère alors le reconnurent perspicace par la suite. Enfin, la grande cause de son influence sur les esprits de ce temps-là fut la philosophie scientifique qu'il affirmait contre les conceptions religieuses et déistes. Sous l'Empire et jusqu'à la fin, il y eut un renouveau et un développement des idées du XVIII<sup>e</sup> siècle, tout un mouvement qui reste marqué dans l'imprimé d'alors, depuis le livre du philosophe et du savant jusqu'à l'article du journaliste. Il y eut des revues, des feuilles spécialement fondées pour l'examen et la polémique, et la hardiesse de pensée qui parcourt le monde depuis l'antiquité grecque et latine se fit jour à nouveau, la tradition interrompue en apparence parut se renouer. On se disait volontiers, alors,

athée, matérialiste, positiviste, et le républicain vaguement religiosâtre ou nettement catholique de 1848 devint une anomalie, une curiosité. Par là, Blanqui, en désaccord si net avec le déiste et chrétien Barbès, — encore une cause profonde de séparation, — se trouva en harmonie avec ses nouveaux jeunes amis.

#### XIV

Parmi eux, un des plus distingués est Gustave Tridon, l'auteur futur des *Hébertistes*, spirituel et sceptique de parole, ardent et actif de pensée, riche et capable de sacrifice. Tridon est aussi l'ami du baron de Ponnat, l'auteur des *Variations du Christianisme*, une manière d'Holbach du groupe, bientôt amené à Blanqui. Celui-ci prise encore très fort le marquis de Montègre (dont Bracquemond a fait un beau portrait), qui anime la cellule de sa parole facile, éloquente, qui apparaît toujours un peu singulier et mystérieux, bien vêtu de drap noir, sans que l'on sût trop comment et de quoi il vivait : il vivait de pauvreté et d'apparence, comme on l'apprit plus tard, au jour où il se coupa la gorge parce qu'il n'avait décidé plus le morceau de pain nécessaire à sa subsistance. Puis, Ranc, et tout le groupe des étudiants en médecine, Villeneuve, Taule, Clemenceau, d'autres encore. Clemenceau, à vingt-deux ans, sortant de Mazas, où il avait été enfermé en vertu de la loi sur les attroupements, est très séduit par l'attitude et la physionomie de Blanqui, auquel il est présenté par Taule, prisonnier à Sainte-Pélagie. Il le trouve assis sur son lit, l'accueillant d'un sourire à la Voltaire, le fixant, dès son entrée, d'un regard extraordinaire qui éclate comme un feu noir dans son visage d'ivoire. Il est tout blanc dans sa chemise, le corps soigneusement frotté de mie de pain. Il est sobre, buvant du lait, mangeant des lentilles qu'il cuisine lui-même sur son poêle. Clemenceau amène son père, et la mémoire de Blanqui se manifeste : il se souvient que son visiteur a dû lui procurer un



passerport, en 1848, par un maire vendéen, de Bazoges-en-Pareds.

L'étudiant en médecine revient tous les jours, pendant une année, causer avec le prisonnier. Il est bientôt le confident de ses projets, s'en va chercher en Belgique, chez le docteur Wateau, proscrit de 1851, une presse et des caractères pour monter une imprimerie clandestine. Il est interne à la Pitié, la fenêtre de la chambre de Blanqui donne précisément sur la cour de l'hôpital, et ce sont, à chaque instant, des signaux, une télégraphie de conspiration. Tout cela s'interrompt brusquement : un fidèle de Blanqui vint chercher les presses et les caractères chez Clemenceau. Celui-ci les livre et va s'étonner ensuite auprès de Blanqui, lequel lui dit franchement son déplaisir d'avoir appris qu'il conversait volontiers, au café de Cluny, avec Delescluze, son ennemi. Clemenceau, très peu de temps après, partait pour l'Amérique, pendant que Blanqui restait à Sainte-Pélagie, et la conspiration s'arrêtait là. Elle n'eut jamais, d'ailleurs, de précise entrée en matière, et Clemenceau rencontra le doute de Blanqui, au jour où il lui transmit une proposition d'action directe contre Napoléon III et l'Empire, de la part d'un révolutionnaire de ce temps — sénateur républicain très modéré depuis : Scheurer-Kestner.

## XV

Tous ces projets, toutes ces velléités d'agir, furent d'ailleurs traversés par la maladie. Dès son entrée à Sainte-Pélagie, à l'automne de 1861, Blanqui avait dû être transporté à l'hôpital de la Clinique pour y subir une opération chirurgicale devenue nécessaire. Il y resta vingt jours, fut réintégré à Sainte-Pélagie, non après guérison, mais après l'opération, et dut passer encore trois mois au lit. Puis, de nouveau, l'état de sa santé, ses maux d'estomac, sa débilité exigèrent d'autres soins que ceux de l'infirmerie de la prison et il fut, le 12 mars 1864, transporté à l'hôpital Necker, rue de Sèvres, où il devait

finir sa peine, qui expirait en décembre 1865, selon la jurisprudence de la Cour de cassation.

Il fut là, lit 24, dans une chambre du premier étage dépendant de la salle Saint-Jean, service du docteur Desormeaux, servi par les religieuses de l'établissement, visité par le médecin et par les internes, gardé à vue par un agent de la Sûreté placé en malade dans une chambre contiguë, recevant le jeudi et le dimanche la visite de ses sœurs, de Cazavan, son compagnon de Belle-Ile, bien vite retrouvé, et de ses nouveaux amis.

Ceux-ci n'étaient pas très nombreux. La plupart des militants étaient à Sainte-Pélagie et à Mazas. Il y eut, parmi ceux qui se lièrent avec Blanqui à Necker, Léonce Levraud, présenté par Villeneuve, et son frère Edmond Levraud; il y eut Cléray, il y eut Jaclard, venu de Nancy à Paris pour faire sa médecine, qui avait connu Villeneuve à Lariboisière et fut aussi présenté par celui-ci à Blanqui au commencement de 1865. Toutes les semaines, le jeudi, le dimanche, pendant ce séjour à Necker, ces amis vinrent causer avec le prisonnier, lui apporter des livres, lui faisant connaître les jeunes gens d'alors qui paraissaient à Blanqui pourvus d'intellectualité et d'activité. C'est ainsi qu'il vit Charles Longuet, publiant alors le journal des *Écoles de France* où Rogeard fit paraître les *Propos de Labienus*, et qu'il lui proposa la publication des *Damnés de l'Histoire*, titre changé plus tard en celui des *Hébertistes*, l'ouvrage de son cher Tridon, qu'il goûtait fort, lui, le classique, le clair, le direct, malgré l'enjolivement et la rhétorique romantique de la phrase.

A travers ces relations, ces causeries, peu à peu l'idée de précipiter le combat contre le régime impérial réapparaissait. C'est aussi à ce moment que Blanqui a l'idée d'écrire et de faire écrire une série de brochures sur les opposants du Corps législatif. Tridon, Jaclard, Villeneuve se partagent la besogne, établissent, par des études historiques et critiques, les dossiers de ceux que Blanqui prévoit comme les gouvernants réactionnaires du lendemain de la victoire populaire. Les efforts

vont vers l'action prochaine. Tous ces hommes, jeunes, dans la première fièvre de l'idée républicaine, passionnés pour une rénovation sociale, pressaient Blanqui, et celui-ci revenait à ses idées d'organisation, de groupement, aux mêmes conceptions de sociétés secrètes et de coups de main tentés brusquement, qu'il avait eues au temps de la Restauration et de Louis-Philippe. Pourtant, il se faisait beaucoup d'objections à lui-même, envisageait les conséquences, le sang répandu, et bien souvent les entretiens finissaient par des conseils de prudence. Il exhortait Longuet à conserver son journal, à en faire un centre de propagande, à ne pas en compromettre l'existence par des articles d'inutile violence.

## XVI

Pendant un instant de cette année 1865, Blanqui eut lui-même son journal : *Candide*, journal à cinq centimes, paraissant le mercredi et le samedi de chaque semaine, et dont le premier numéro est daté du mercredi 3 mai 1865. Il ne fallait pas songer à la politique. *Candide* fut consacré à la critique religieuse et à l'exposé scientifique et philosophique. Il eut pour collaborateurs, avec le chef : Gustave Tridon, qui publia des études sur Charlotte Corday, le serrurier Gamain, Servet et Giordano Bruno ; — P. Vaissier, E. Villeneuve, baron de Ponnat, Louis Watteau, Losson, Viette, Sumino (docteur Onimus), etc.

Blanqui signait Suzamel, d'un nom abrégatif des deux prénoms de sa femme : Suzanne-Amélie. C'est lui qui rédige la courte introduction :

« *Candide* ne veut pas être un journal futile. Ce genre est peu de son goût. Il désire encore moins être un journal ennuyeux. La concurrence l'écraserait. Instruire et plaire serait son vœu. C'est beaucoup d'ambition sans doute. Tout le monde ne sait pas mêler l'utile à l'agréable. Être à la fois sérieux et amusant, c'est un gros problème. Si *Candide* ne sait pas le résoudre,

il ira rejoindre tant d'autres qui ne l'ont pas résolu, et bien d'autres, à leur tour, le rejoindront par le même chemin. Il n'y a pas de cimetière plus peuplé que ce rendez-vous. »

Un autre avertissement, signé P. Vaissier, pour toute la rédaction, fait du personnage ressuscité de *Candide* un portrait dont le signalement semble applicable à Blanqui. C'est le philosophe dégoûté qui, ne pouvant rester à cultiver son jardin, est devenu le champion de la morale et du droit, mais qui l'a payé cher. Il a subi toutes les vicissitudes, dénoncé par l'envie, proscrit par la violence, calomnié par la lâcheté. Il a pu croire un jour à la réalisation de ses vœux, mais il a été vaincu, emprisonné, torturé, vilipendé.

« *Candide*, — est-il ajouté, — n'a pu traverser de si rudes épreuves sans froissements meurtriers. Il ne faut plus attendre de lui les saillies de sa première naïveté. L'indifférence l'attriste, l'abaissement des caractères l'irrite, le spectacle continu des prostitutions et des turpitudes glorifiées lui arrache des rugissements et des larmes. *Candide* n'a plus seulement à combattre ses ennemis d'autrefois, les inquisiteurs ennemis de la pensée, il reconnaît leurs successeurs dans les philosophes de l'équivoque, les prêcheurs de la religion naturelle. Ses maîtres sont les poètes de la nature, les martyrs de l'humanité, ceux qui vouèrent leurs noms à la haine pour le salut du monde. »

Très régulièrement, Blanqui publia dans *Candide* des pages nées de ses lectures et de ses réflexions : *Notre Morale, Un Père de l'Eglise au IV<sup>e</sup> siècle, Le Monothéisme, Science et foi*, réponse au Père Gratry. Il définit nettement la morale : produit humain, guerroye contre le surnaturel qu'il qualifie un guet-apens, dit le danger d'exagérer l'idéal au delà des forces humaines. Il sait que le sacrifice est le privilège et la vertu des grandes âmes, ne s'impose point à la conscience, tandis que la justice, au contraire, s'impose, trouve sa sanction dans notre cœur, est le vrai, l'unique lien. Il veut tout l'effort de l'homme pour l'humanité. L'évolution de la conscience publique lui apparaît, dans l'Histoire, toujours en accord avec la science,

et il voit le futur âge d'or possible régi par la maxime philosophique antérieure au Christianisme : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit. »

Son article du *Monothéisme*, très court, est un résumé substantiel, tout gonflé de sève intellectuelle, de force historique. Il dit le mouvement de la science chaldéenne, une immense civilisation dans la voie du génie moderne, vaincue par le fléau lugubre du monothéisme sémitique. Il voit nettement le polythéisme, qui devenait peu à peu la science et la philosophie, il dénonce la Bible, réhabilite Babylone avec la Grèce.

Sur saint Jérôme, Père de l'Église au iv<sup>e</sup> siècle, troublé par la pensée de l'Antiquité, sur le Père Gratry, religieux du xix<sup>e</sup> siècle, essayant de pallier les ignorances des livres saints en conciliant la science et la foi, Suzamel-Blanqui reste éloquent de sa belle éloquence ordonnée qui se répand en ondes brûlantes :

« La nuit ! voici la nuit ! — s'écrie-t-il. Des rochers de la Palestine, le monothéisme sémitique s'est précipité sur le monde romain. Dans moins d'un siècle, il en fait un cadavre. Les sciences, les arts, toutes les cultures de l'esprit disparaissent sous ses pas. Le fanatisme chrétien, torche et marteau en main, court à travers l'Empire, rasant les temples, brisant les statues, trépignant avec des transports de rage les beaux livres d'Athènes et de Rome. La trombe de simoun, sortie du désert, passait, dévorant les chefs-d'œuvre de l'intelligence humaine. Cette magnifique littérature du génie et du bon sens, qui réunissait la majesté, l'éloquence, la vigueur, la grâce... proscrite, maudite, anéantie. Plus rien que la frénésie religieuse et le hurlement de sa note monotone et lugubre : Dieu ! Dieu ! l'Enfer ! l'Enfer ! »

Son éloquence n'empêche pas son humour. Il caractérise l'histoire du clergé chrétien et de ses captations : « Seize siècles durant, il a vendu le ciel pour la terre. » Sur l'astronomie du Père Gratry, il est intarissable, en phrases brèves qui s'envolent comme des flèches, vont percer les raisonnements de l'oratorien. C'est lui qui le rappelle à Dieu, au surnaturel :



« Dieu tombé en mécanique ! devenu *force* et *moteur* ! Dieu affublé de l'uniforme de l'athéisme ! Terrible signe du temps !... » Il termine, offre le fauteuil d'Académie au religieux, ne sachant pas être si bon prophète : « Allez, ne péchez plus, ne courez jamais deux lièvres à la fois, ne prenez point le thé chez M<sup>me</sup> Gibou et n'oubliez mie le pèlerinage de Jérusalem. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je vous proclame un grand innocent. Ainsi soit-il. » C'est, très souvent, une manière de nouveau Voltaire qui parle, un Voltaire fortifié de la science acquise depuis un siècle.

## XVII

Le journal ne pouvait durer : il fut supprimé, au mois d'août 1865, avec distribution de mois de prison et d'amendes, après huit numéros, pour avoir traité de matières d'économie sociale sans être autorisé ni cautionné, et pour le délit d'outrages à des cultes reconnus. Vaissier, le gérant, Turpin, l'imprimeur, de Ponnat et Tridon, rédacteurs responsables, furent condamnés à des peines de un mois à six mois de prison, et à des amendes. Puis, Blanqui reconnaissait qu'il était impossible d'agir efficacement du fond d'une prison, ou d'un hôpital où il était gardé à vue. Son temps allait finir, il est vrai, mais, outre qu'il contestait la procédure de la Cour de cassation qui augmentait son temps de prison de cent jours, il se savait surveillé et craint particulièrement : la loi de sûreté générale existait encore, — elle ne devait être abolie que le 31 octobre 1870, — il savait qu'il pouvait être, à l'issue de sa peine, pris, enlevé et déporté à Cayenne, sans une minute de discussion, de répit. Il dit donc à ses amis son intention bien arrêtée de ne pas attendre un tel mauvais coup et de s'évader un peu avant le jour où devaient finir, selon lui, les quatre années de détention auxquelles il avait été condamné. On se mit immédiatement à l'œuvre pour combiner l'évasion.

Cazavan et Blanqui ranimèrent leurs souvenirs de Belle-Ile,

racontèrent comment ils avaient préparé l'occasion, rendu l'événement possible : par une série de manières insolites auxquelles ils avaient habitué leurs geôliers. En somme, l'entreprise aurait merveilleusement réussi, n'avait échoué que par la trahison du pilote qui avait juré sa parole. Il n'y avait pas nécessité, ici, à Necker, de fabriquer un mannequin. Mais l'important, pour gagner du champ, passer la frontière, était de réussir à cacher l'évasion pendant quelques heures. Pour cela, Blanqui imagina de se trouver absent très souvent, au moment où la sœur lui apportait son repas du soir. Il sortait de sa chambre, vaguait dans le couloir, descendait au jardin. La première fois, la seconde, on s'informa de lui. Puis on n'y fit plus attention. Les sœurs qui le servaient étaient d'ailleurs de bonnes personnes : l'une, vieille, sœur Marthe, qui avait entrepris de convertir le révolutionnaire athée, et avec laquelle Blanqui s'amusait fort à discuter, heureux, riant aux éclats, lorsqu'il pouvait la mettre en fuite, toute bougonnante, par quelque argument énorme, l'autre, jeune, charmante, brune avec des yeux bleus, qui ne discutait pas, et paraissait avoir une vénération pour ce pur vieillard, d'humeur si égale, d'existence si austère, non éloignée peut-être de le considérer comme un saint, dans son genre. Il n'y avait pas à craindre ces surveillantes peu rigoureuses.

On alla jusqu'au mois d'août et jusqu'au jour fixé, le 27. Ce jour était un dimanche. Les deux Levraud vinrent, accompagnés d'un de leurs amis, Lemblin, étudiant en médecine, et de Cazavan. Lemblin n'était pas un politique, ne s'était jamais trouvé devant Blanqui. Il fut choisi exprès pour que l'agent, le concierge, fussent déroutés par les visages nouveaux parmi les visages connus des habitués. Car il s'agissait de faire à Blanqui un visage nouveau. On s'en occupa pendant le temps de la visite. Ce fut Léonce Levraud qui coupa les cheveux du prisonnier, qui lui rasa soigneusement le visage. Débarassé de ses mèches blanches, de sa barbe en broussaille, Blanqui n'était pas reconnaissable. Ses amis le regardèrent stupéfaits, avec la sensation d'avoir un étranger devant eux.

Le bas du visage s'était prodigieusement aminci, le front et le crâne avaient pris un développement énorme. On ne le reconnaissait qu'aux yeux restés brillants, au regard rapide, à la voix fine et riante. Et ce fut avec les plaisanteries dernières et le tremblement de l'espoir que l'on affubla le prisonnier d'une perruque blonde, longue et bouclée, extraordinaire, ou qui, du moins, sur le moment parut telle, et d'un chapeau mou qui sembla, lui aussi, destiné à faire retourner les passants. Blanqui, dans tous ces préparatifs un peu fiévreux, restait calme, s'amusant du barbier improvisé, lui défendant les entailles, se regardant, satisfait, au petit miroir de la cellule qui lui fut présenté par Levraud et que celui-ci a gardé.

Enfin, l'instant arrive. On écoute l'agitation des départs dans les chambres voisines, les gardiens qui viennent annoncer que le temps de la visite est passé. Chez Blanqui, on n'attend pas l'avertissement, on organise le cortège, on ouvre la porte, et c'est le défilé devant l'agent : Lemblin en tête, Blanqui ensuite, auprès de Léonce Levraud, puis Edmond Levraud. Cazavan, le dernier, parle très haut sur le seuil de la porte, comme il faisait chaque fois, le visage tourné vers l'intérieur de la chambre, disant au revoir à Blanqui, lui promettant de revenir le jeudi : « Oui, oui, c'est entendu, cher ami, à jeudi ! » Il ferme la porte, rejoint ses compagnons, déjà dans le flot des visiteurs du dimanche, qui défilent devant la loge du concierge. Personne n'a reconnu Blanqui, l'agent a regardé et écouté machinalement Cazavan, le concierge a vaguement inspecté le défilé, la sœur pourra venir tout à l'heure apporter le pain et le lait du soir, ne s'étonnera pas de l'absence de l'habitant du logis, on ne saura l'évasion que le lendemain matin.

Les amis sont dans la rue, rencontrent Pierre Denis, qui connaissait Blanqui, mais qui ne le reconnaît pas. Longuet était venu, avait aperçu Villeneuve, qui guettait, lui avait trouvé un drôle d'air, n'était pas entré, se doutant de quelque chose.

Le soir même, Blanqui était parti. De Necker, il s'en était allé attendre l'heure du train de Bruxelles. Un ami avait



pris le billet. Après une promenade d'allée et venue boulevard de Strasbourg, avec Levraud, avec Jaclard, Blanqui arrive devant la gare du Nord deux minutes avant le départ de neuf heures, reçoit le billet dans une poignée de main, traverse la salle d'attente, monte en wagon, et le train part, franchit la frontière.

On ne sut, en effet, l'évasion que le lendemain, grâce à la jeune sœur, qui confia plus tard à la nièce de l'évadé qu'elle s'était bien aperçue que M. Blanqui était parti, qu'elle avait vu sa barbe et ses cheveux oubliés par terre. Charmante sœur, dont la délicatesse de cœur compense heureusement l'acte du dénonciateur de Belle-Ile !

## XVIII

Avant de partir, Blanqui avait écrit une lettre qu'il data de Paris, 28 août, et qu'il adressa aux journaux. Il en fut publié des extraits, çà et là, et le texte complet parut dans la *Rive gauche*, journal de Longuet et de Rogeard, qui remplaçait *Les Écoles de France*, supprimées. Blanqui s'explique sur son départ, attaque l'illégalité de la Cour de cassation qui n'a statué sur son pourvoi qu'après cent quarante-deux jours, au lieu des quarante et un jours prescrits par la loi : « J'ai subi, dit-il, non pas quatre ans, mais quatre ans et six mois de prison, douze pour cent en sus du principal. Je ne dois pas aller plus loin. Se soumettre à une illégalité flagrante quand on peut s'y soustraire, fût-ce au prix de l'exil, c'est la légitimer. Je ne puis. Il est de mon devoir de ne pas accepter les cent jours de gratification qu'a daigné m'octroyer la Cour suprême, et je lui tire ma révérence. »

Et cinq jours après, le 2 septembre, il écrit de Bruxelles une nouvelle lettre qui vise un article de la *Gazette des Tribunaux* et insiste sur la durée de la peine.

On discuta, on épiloga, Rogeard trouva à reprendre au souci de la légalité et au formalisme de la lettre de l'évadé.

tout en soupçonnant l'ironie et en apportant son hommage à Blanqui. Il suffisait de reconnaître que celui-ci avait raison de se mettre à l'abri. Son départ lui interdisait une fois encore l'action publique, la propagande à ciel ouvert, le rejetait à la conspiration. Mais la déportation aurait supprimé bien davantage encore son rôle. Outre le repos qu'il avait bien conquis, le droit d'aller et de venir, il y gagna au moins de rester en communication directe avec le monde vivant, sans les efforts de volonté qu'il lui fallait avoir en cellule, sans la tension de pensée nécessaire pour se faire une idée de l'existence du dehors, des mille événements et incidents qui composent et modifient perpétuellement la vie sociale.

## XIX

Presque aussitôt, en cette année 1865, Blanqui va à Genève, se réjouit de courses dans les montagnes, grim pant sur les roches, escaladant les pics, passant les ponts de branchages jetés sur les ravins, d'un pas hardi, avec l'adresse et la sûreté d'un chasseur de chamois, — dit Pierre Denis dans l'article du *Peuple*, mais il est surtout attiré par le congrès internationaliste de Genève, où il a cherché à avoir une action par une entente avec les délégués des faubourgs de Paris : Alphonse Humbert, Protot, Tennessee, Lalourcey, Jeanou. Ceux-ci doivent combattre les tendances d'indifférence politique de la section parisienne, indifférence vue naturellement avec faveur par le pouvoir impérial. Ils le firent, et même ils n'acceptèrent pas, de Blanqui, le conseil subit de ne pas continuer leur campagne. Il y eut là un complet désaccord, qui fut mis à l'ordre du jour, en la séance solennelle de compte rendu qui se tint à Paris, au café de la Renaissance. Les délégués obtinrent gain de cause auprès de leurs commettants, et, finalement, tout le monde fut arrêté, moins Protot qui s'échappa, à la fin de la réunion.

Blanqui ne peut s'expliquer à cette séance : il est à Bruxelles,

logé chez le docteur Watteau, il installe sa vie de travail, sa correspondance avec ses amis restés à Paris, Tridon, Jaclard. D'autres sympathies viennent à lui, de la jeunesse militante. Il revoit Longuet, dont le journal a été supprimé, qui fuit la prison à Bruxelles et continue en Belgique avec Rogeard la publication de la *Rive gauche*. Le congrès de Liège, puis le congrès de Bruxelles, lui donnent à connaître nombre d'étudiants délégués. Parmi eux, apparaît celui qui devait être le plus fidèle ami de sa vie, Granger, de race bourgeoise et paysanne normande, venu de l'Orne à Paris pour faire son droit, esprit fin, amoureux de lettres et, en même temps, enthousiaste de politique. Il revint, amena avec lui Eudes, son compatriote, strictement homme d'action celui-là, brave, résolu, parlant, criant, d'un verbe désordonné, souvent gênant, mais qui plut à Blanqui par sa perpétuelle décision et par sa faculté d'imposer lui-même silence à sa hâblerie.

Avec ceux-ci, un nouveau groupe d'action acceptait la direction de Blanqui, et forcément le groupe plutôt intellectuel réuni depuis 1861 était mis en échec par les impatiences des violents. Il y avait bien le trait d'union d'intellectuels militants, mais il fallut tout de même en arriver à choisir une méthode et à prendre des décisions.

Pour le moment, il s'agissait d'organisation, de formation de troupes. Jaclard et ses amis de faubourg, Genton et Duval, s'y occupaient déjà activement. Granger et Eudes s'employèrent au même travail, tous en rapport avec Blanqui, recevant de lui les instructions les plus précises, de longues lettres, sur papier pelure, écrites d'une écriture fine, acérée, élégante, lettres qui étaient de complets exposés de la situation politique et des avis très détaillés sur la méthode à employer pour recruter et rassembler des adhérents capables d'action révolutionnaire.

## XX

On pouvait concevoir cette politique de force contre un pouvoir de force, mais à réfléchir sur la haute intelligence et la fatalité du sort de Blanqui, le regret vient pour lui, pour son parti, que ses rares facultés n'aient là encore trouvé leur emploi que dans la politique secrète et la chance du coup de main. Pour se révéler homme d'État, il fallait à Blanqui plus que le hasard d'une émeute triomphante, il lui fallait la réussite d'une révolution. Il pouvait occuper Paris pendant quelques jours avec une troupe de partisans. Pour se maintenir, il lui fallait l'acquiescement d'une grande partie de la population. Et pour faire la politique générale capable de lutter contre les circonstances et de tenter les grandes réformes sociales, il lui fallait apparaître comme possible, être admis à la discussion.

Naturellement, il n'est pas seul responsable de son exclusion. La fausse idée que l'on se fit de lui en 1848 fut soigneusement entretenue par son parti même, par ceux qui auraient dû faire de lui un des personnages représentatifs des idées qu'ils servaient. Ici, on se trouve en présence des tares d'esprit et des laides passions des hommes. La haine, la jalousie, l'intérêt l'emportèrent. Ceux qui auraient dû donner l'exemple, sacrifier leurs préférences personnelles à l'honneur et au succès de leur cause, restèrent tapis dans leur égoïsme et leur hostilité.

Ceci ne vise pas les opposants officiels d'alors. La plupart avaient été vus à l'œuvre en 1848, et Blanqui suivait et analysait avec trop de perspicacité les phases de leur évolution pour admettre la possibilité d'une entente avec eux. Eux, de leur côté, ne lui auraient même pas rendu la stricte justice à laquelle tout homme a droit. Il y avait là un fossé, un abîme infranchissable. Mais les autres, ceux qui auraient dû vouloir constituer fortement, avec tous les éléments existants, le parti de conquête sociale qu'ils évoquaient avec tant d'ardeur, ceux-là ne devaient pas laisser à Blanqui ce renom d'épouvantail

que créa pour lui la peur affolée de la bourgeoisie de 1848. Ils devaient dire la valeur réelle de l'homme, sa conviction éprouvée, le tirer de l'obscurité où on l'entrevoyait tout différent de ce qu'il était, aérer sa vie. Ceux-là savaient, et pouvaient, et se turent. On compte les sympathies qui se manifestèrent publiquement, les explications qui furent tentées pour définir Blanqui avec vérité.

Pour lui, l'impossibilité de pénétrer le milieu réfractaire lui apparut évidente, et il se terra. Que n'a-t-il essayé davantage ! Il était homme de pensée. Que n'a-t-il fait sans cesse œuvre de pensée ! Le journal se refusait à lui. Il lui restait la brochure et le livre pour s'élucider devant tous. Mais, plus homme de pensée qu'homme d'action, il avait néanmoins le goût de l'action, il voulait des réalisations immédiates, et le livre ne représente que la lente pénétration, l'action à longue échéance, l'influence sur l'avenir. Doué comme il l'était, en laissant même de côté sa faculté de parole lucide, avec son cerveau, son pouvoir d'écrire, Blanqui eût obtenu rapidement sa situation d'écrivain, et, s'il n'avait pas chance de faire la moisson, il eût vu, au moins, germer ses idées. C'est, en somme, ce qui attend son nom, un avenir équitable qui aura connaissance de ses écrits, ceux qui sont publiés déjà, ceux qui attendent, depuis les jours de prison et de liberté solitaire où il se donna tout entier à lire, à songer, à écrire.

Cela dit, il reste ce qu'il a été : le désir d'action, courageusement affirmé dès les jours de la jeunesse, et toujours réprimé, toujours vaincu. C'est le désir d'action incarné en lui qui a été immédiatement mis à l'index, surveillé, arrêté à la première manifestation ou préventivement, et c'est ainsi que Blanqui est devenu le prisonnier, l'enfermé. La société contre laquelle il se levait a donné à son nom une signification farouche et redoutable ; il est resté comme le symbole de l'action révolutionnaire, et c'est cette action que les défenseurs de l'ordre factice et de l'injustice légale ont cru verrouiller, enfermer avec lui.

C'est ainsi que la personnalité vraie se complique et se

change par l'idée que le milieu social se fait de cette personnalité. L'individu lui-même est obligé d'accepter en partie ce jugement qui le transforme, il est contraint, parfois, d'obéir à sa légende. Tout en étant, en restant soi, on devient autre, et il faut faire effort, plus tard, pour retrouver la vérité d'un être sous cette cristallisation produite par la réaction des idées adverses, sous cette patine particulière déposée par l'opinion, où entrent fatalement le renseignement erroné et le mensonge intéressé.

## XXI

Les années qui suivirent son évasion de Necker, de 1865 à 1870, Blanqui les passa dans un mystère inviolé, malgré le nombre de ceux qui prirent contact avec lui pendant cette période. Jamais secrets de séjour, de domicile, ne furent mieux gardés, même et surtout aux moments les plus graves.

D'abord, après son voyage en Suisse, pendant son séjour à Bruxelles, il vécut la vie la plus paisible, à l'écart des passages, sauf de quelques visites d'amis politiques. Il faisait son choix, ne se prodiguait pas. Charles Longuet, qui alla le voir me dit que Blanqui se rencontra avec Baudelaire. Ils purent tous deux s'accorder sur la pensée que le poète a formulée en ces vers nettement frappés des *Fleurs du mal* :

*Je sortirai, quant à moi, satisfait  
D'un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve.*

Puis, tranquillement, malgré la loi de sûreté générale, il vint à Paris, soit pour se concerter avec ses amis plus complètement que par correspondance, soit lorsqu'il crut deviner une agitation imminente, soit simplement lorsque la nostalgie du sol français et de l'atmosphère parisienne s'emparait invinciblement de son cœur.

Ce fut de Bruxelles qu'il assista au détraquement euro-



péen de 1866, à l'opération prussienne de Sadowa, et qu'il vit l'apothéose de l'Empire en 1867, avec la catastrophe du Mexique comme avertissement en pleine fête d'Exposition universelle. Le déclin s'annonçait visiblement. La prospérité était au comble, l'argent affluait, l'Empire tirant profit des conditions économiques nouvelles, des inventions de machines, des chemins de fer, du développement industriel. Mais, en même temps que la fortune rapide, se développaient l'enflure de la satisfaction imprévoyante et le goût morbide du plaisir. Tous ceux qui réfléchissaient quelque peu savaient que la fête s'abîmerait en un cataclysme, et ceux qui voulaient la Révolution continuée et la France définitivement républicaine cherchaient ardemment la solution énergique, la bataille suprême qui détruirait ce dangereux Empire.

Enfin, l'opinion semblait se réveiller, les masses commençaient à s'émouvoir au spectacle de la poignée d'hommes en lutte sous les condamnations, continuateurs de la tradition d'autrefois, qui parut blessée à mort en 1848 et définitivement ensevelie en 1851. Le mal du paupérisme avait grandi au milieu de la prospérité industrielle; l'Association internationale des travailleurs s'était fondée à Londres en 1864, quelques semaines avant la mort de Proudhon. Les théories socialistes réapparaissaient, autrement certaines et scientifiques qu'en 1848, avec la différenciation des systèmes, toutefois. Mais Blanqui, tout en travaillant sur les questions urgentes, tout en élucidant pour son compte les problèmes de l'économie politique, revenait à l'idée qui le hantait : courir au plus pressé et mettre d'abord le pouvoir entre les mains de ceux qui permettraient, hâteraient, ou tout au moins ne contrarieraient pas l'expérience de l'évolution.

## XXII

Dans ce but, il reprit les pratiques usitées au temps de la Restauration et de Louis-Philippe : la formation d'un groupe



central recrutant peu à peu des adhérents, s'adjoignant prudemment des nouveaux venus pour une action à accomplir, à une date indéterminée, dans des conditions à fixer. Blanqui redevenait le chef approché de quelques-uns et dont l'autorité allait rayonnant, s'exerçant sur tous les groupes particuliers par l'aide d'intermédiaires.

Ce fut à l'établissement de ces districts révolutionnaires, de ces réunions d'hommes résolus, que se vouèrent et s'acharnèrent les amis de Blanqui, devenus ses lieutenants : Jaclard, Genton, Duval, Granger, Eudes. En 1866-1867, le travail de propagande commença lentement, sourdement, derrière la façade du régime impérial, et il fut mené avec une prudence et une sûreté sans pareilles. Sous le Paris visible, donné à la joie, tout éclatant de lumière, tout bruyant d'une clameur de bombance, un autre Paris, que l'on croyait mort, ressuscite sans bruit, répare ses pertes de sang, refait son organisme. C'est le Paris de la Révolution et de la République qui renaît, se retrouve, reprend conscience de lui-même. Il a fallu quinze années, depuis l'écrasement de juin 1848, pour éveiller des générations nouvelles d'ouvriers, non plus à l'espoir, mais à la volonté d'une transformation sociale. Cette fois, c'est une classe séparée qui s'annonce, qui va rédiger ses cahiers, c'est un mouvement réaliste qui se définit, après les dures leçons données au populaire enivré de sentiment et croyant aux bonnes volontés des dirigeants et des possesseurs. La philosophie positive et la littérature de vérité ont créé une atmosphère qui s'étend, qui envahit les esprits par le pouvoir des paroles répétées et par l'imprimé des journaux. Le romantisme a achevé son évolution, fait sa grande transformation, visible dans l'œuvre de Hugo, et le poète des *Orientales* est devenu le romancier des *Misérables*. Toutes les pensées et toutes les énergies, encore une fois, vont au rendez-vous de l'action.

Ceux qui vivaient alors de la vie de plaisir, de boulevard, de théâtre, de turf, qui est contée aux chroniques satiriques de Rochefort, n'étaient pas assez observateurs et conscients pour voir les symptômes visibles; ils se souciaient peu de philoso-

phie et de littérature, s'amusaient des journalistes agressifs. Comment auraient-ils soupçonné que dans l'immense Paris, dans la ville tumultueuse du travail, régulière en apparence, se formait avec précaution et suite le complot des hommes volontaires, décidés à surgir un jour, les armes à la main, au milieu de la fête, et à tenter la suppression violente du régime qui faisait obstacle à la marche en avant de l'humanité ? Pourtant c'était ainsi. Parmi ces employés, ces ouvriers qui passaient dans la rue, semblables à toutes les autres unités de la foule, qui allaient à leurs occupations, faisaient leur tâche, se reposaient le soir à la terrasse d'un café, dans une arrière-salle de marchand de vin, sortaient le dimanche en famille, parmi ceux-là étaient des affiliés qui se concertaient pour mener la propagande, se procurer des armes, se tenir prêts à tout événement. Comment les oisifs ou les intéressés auraient-ils su quelque chose d'une telle agitation ? Pendant cette période d'organisation, qui dura des mois et des années, le secret fut si bien observé que pas une des allées et venues de tous ces gens, de plus en plus nombreux, ne fut suspectée : la police politique de l'Empire, si réputée et réellement formidable, ne soupçonna rien, n'intervint pas une fois.

### XXIII

Les choses, pourtant, furent poussées loin. Les premiers groupements sont faits par Jaclard, Genton et Duval, trilogie d'un étudiant en médecine et de deux ouvriers, qui donne la formule politique combative de ce temps. Les adhérents sont au nord et à l'est de Paris, depuis Montmartre, à travers la Chapelle, la Villette, Belleville, Ménilmontant, jusqu'à Charonne. Lorsque Granger et Eudes, à leur tour, se mirent à la besogne, ils rassemblèrent les éléments de la rive gauche, du Quartier Latin, des Gobelins, de Montrouge. L'augmentation du contingent était sensible presque de jour en jour, suivait une progression régulière. Les unités formaient rapi-

dement des dizaines, les dizaines arrivaient aux centaines. Ils furent cinq cents, huit cents, mille. Puis deux mille. Le chiffre le plus fort sera d'environ deux mille cinq cents.

## XXIV

Ce fut lorsqu'il vit naître et grandir ce mouvement que Blanqui commença de venir régulièrement à Paris. D'abord, de rapides voyages, des stations chez sa sœur aînée, M<sup>me</sup> Barellier, rue du Cardinal-Lemoine, chez Eudes, rue Vavin. Pas une fois il ne fut deviné, inquiété. Il en arriva à prolonger ses séjours, et il vécut comme s'il avait disparu du monde, laissant à tous la croyance de son séjour à Bruxelles. Ses sœurs elles-mêmes, parfois, ne furent pas prévenues, par surcroît de précaution, pour éviter le danger des visites. Ses deux intimes Granger et Eudes, seuls, savaient le secret de sa retraite.

Il passa jusqu'à six mois à Paris. Granger et Eudes avaient loué pour lui une chambre, à un sixième étage, boulevard Montparnasse, non loin de la rue Vavin. Sous un nom supposé, Blanqui vécut là, complètement ignoré. Il devint M. Baduel. Sauf la liberté de la sortie, qui a bien son prix, son existence, dans cette chambre du boulevard Montparnasse, fut exactement la même que dans la cellule du Mont-Saint-Michel, de Doullens, de Belle-Ile, de Corte, de Sainte-Pélagie. Il avait pris l'habitude de se trouver ainsi seul entre quatre murs, et il gardait cette habitude dans la vie libre. La prison suivait l'homme, se reconstruisait autour de lui, où qu'il fût, par un acte de sa volonté.

Il vivait comme il avait toujours vécu. Levé à l'aube, aspirant l'air à la fenêtre, comme autrefois à travers les barreaux, soigneux de sa toilette, buvant son lait, reprisant ses bas, raccommodant ses vêtements, et tout de suite dans les livres et dans les écrits. L'avidité de savoir, la passion du travail furent les grands motifs de sa claustration. A midi, il sortait, s'en allait, tournait le coin de la rue Vavin, tout fin, le pas précis, sa silhouette menue vite effacée, montait chez Eudes.

C'est là qu'il déjeunait, qu'il dînait, qu'il recevait ses amis, ignorants de son vrai domicile. Pour tous, il habitait là. Rue Vavin, ou rue du Cardinal-Lemoine, ceux qui le virent le trouvèrent ainsi, dans ses travaux de couture ou d'écriture, toujours occupé, toujours souriant, accueillant, le coup d'œil rapide, un demi-sourire en écoutant, interrogeant sans cesse, très gai, ne détestant pas les gauloises, s'amusant des calembours.

C'est dans la petite chambre du boulevard Montparnasse, tout en suivant une correspondance active avec le docteur Watteau, qu'il écrit des études sur Jésus, à propos du livre de Renan, sur le Fatalisme, sur le Libre Arbitre, sur le Positivisme, sur l'Idée de Dieu, sur la Femme, et une foule d'annotations politiques, de plus en plus marquées d'esprit philosophique, sur les faits du jour, sur les textes des journaux. C'est là qu'il rétablit l'équilibre de la lutte pour la vie par ces mots : « La pensée se doit à la faiblesse. » C'est là qu'il revient sur une idée qui lui est chère, défend le matérialisme, accusé de cruauté parce qu'il proclame le néant dans la mort, la séparation éternelle entre les êtres, l'absence de consolation :

« C'est lui reprocher une vertu, dit le stoïcien Blanqui : on ne se console que trop. »

Au soir, après le dîner, il retournait chez lui, continuait sa besogne. Parfois, il s'en allait, seul, ou avec Eudes, avec Granger, retrouver Tridon, Jaclard, Genton, Duval. A deux, ou trois, ou quatre, on déambulait. Blanqui prenait plaisir à retrouver les rues connues de sa jeunesse derrière le décor du Paris impérial, et, très souvent, on dînait dans quelque rôtisserie du faubourg Saint-Denis. Ces jours-là, après l'exercice de la marche, Blanqui admettait la viande et le vin, changeait son hygiène, se faisait des muscles, expliquait la logique de sa manière d'être en prison.

Il mena cette vie avec une parfaite simplicité. Dénué de tout, il était le pauvre après avoir été le prisonnier. Ses sœurs firent pour lui le possible et l'impossible, lui donnèrent sans compter ce qu'elles avaient, sans jamais songer à établir des

parts dans les bribes héritées de leurs parents. Elles lui auraient donné leur vie, il fut leur frère et il fut leur enfant. Dans une atmosphère d'affection jamais troublée, entre M<sup>me</sup> Borellier, brusque et éloquente, et M<sup>me</sup> Antoine, prévoyante et raisonnable, Blanqui restait très soucieux de l'opinion de ses sœurs, tendre, déférent, de bonne humeur inaltérable, toujours satisfait, étonnant les deux femmes par cette philosophie de la vie, cette acceptation de chaque jour, qu'il maintint à travers tout comme la condition de sa santé morale.

Avec les amis qui étaient venus à lui, il fut de même. Sans qu'un mot fût dit de part et d'autre, il accepta d'eux la vie telle qu'elle lui fut préparée. On louait pour lui une chambre, on l'installait, on pourvoyait au nécessaire, sans qu'il eût jamais à s'occuper de savoir comment s'était magiquement ordonnée cette humble existence. Il ne s'enquit jamais. Sa vie était si réduite, si strictement bornée à l'essentiel ! Lui, qui demandait justice et bonheur pour tous, il savait si bien borner son désir et faire tenir la joie en lui-même, dans un parfait dédain, et peut-être même dans une presque ignorance de ce qui a tant de prix pour un si grand nombre d'hommes : l'argent, le luxe, les jouissances charnelles, et tous les appareils multiples de la vanité. Il était épuré, tout spirituel, et il s'en allait par les rues brillantes de la grande ville, sans un désir, se fixant où on lui disait de se fixer, chez sa sœur, chez un ami, puis chez un autre, vivant ainsi, veillé par les deux femmes et par ses compagnons, comme un maître parmi ses disciples. Un grand respect l'entourait, on s'attachait à lui garantir, hors des soucis vulgaires, la sécurité de la pensée et du travail.

## XXV

Un souvenir de Blanqui, en ces années-là, m'est apporté par Albert Callet, ami de Vallès pour lequel il fonda le seconde *Rue*, celle de 1880. Un jour de la fin de l'Empire où Vallès et Callet sortaient de chez Pierre Denis, ils rencontrèrent, rue



Delambre, Blanqui rasé, mais reconnu par Vallès qui l'aborda avec précaution, présenta Callet : « Je vais, dit Blanqui, au cimetière Montparnasse, à la tombe des quatre Sergents. C'est devant leur supplice que j'ai appris la haine de la société. Des femmes en grande toilette riaient aux fenêtres de l'Hôtel de Ville. Les jeunes gens étaient calmes, intrépides, au pied de l'échafaud. Derrière le cordon de soldats, des femmes, des jeunes filles pleuraient à chaudes larmes... Oui, c'est de ce jour que j'ai juré de vouer ma vie à la défaite de leurs bourreaux. » Vallès et Callet accompagnèrent Blanqui à Montparnasse, et là, ils le virent monter sur le tertre où étaient enterrés Bories, Goubin, Raoulx, Pommier, et sortir de sa poche un bouquet de violettes froissées qu'il suspendit à un arbuste.

La terrible sensation ressentie par le lycéen de 1822, voyant tomber les têtes de ses héros, était restée vivace chez le Vieux, sentimental farouche et fidèle.

## XXVI

A ce moment, parmi ses ardents amis, impatients d'ouvrir le eu et de renverser l'Empire, Blanqui, tout en étant l'organisateur, est aussi le temporisateur. Il voit nettement à quelle machine puissante, bien agencée, il faut s'attaquer ; il craint le départ trop hâtif, le succès final retardé, l'avènement de la République compromis. On lui fait valoir l'état progressivement échauffé de l'opinion, la possibilité de surexciter la rue, d'entraîner la foule. Mille symptômes sont significatifs, des incidents naissent tous les jours. L'opposition parlementaire, insuffisante, est débordée. Le ton des journaux, des pamphlets, se monte, malgré les condamnations, la prison, les amendes. La *Lanterne* de Rochefort, en juin 1868, jette sa lueur, le hardi brûlot aborde le vaisseau de haut bord impérial. Le Coup d'État, raconté par Ténot, le procès de la manifestation Baudin, l'éclat soudain de la parole de Gambetta remettent en question les origines. Paris tressaille, on commence à parler



haut, à se rassembler. Qui sait l'action décisive d'une petite troupe déterminée dans un tel milieu enflammé ?

C'est à ce moment que Blanqui écrit, avec un soin, une prudence, un calcul inimaginables, son *Instruction pour une prise d'armes* et ce qu'on doit faire à la suite d'une Révolution. C'est encore un rapport d'esprit entre lui et Machiavel, rédigeant les *Dialogues sur l'Art de la guerre*, indiquant la formation du bataillon carré. Comme Machiavel, Blanqui apparaît organisateur, à la fois ingénieur et intendant de la guerre des rues. Il fait, pour ses amis, la théorie savante de la révolution, le plan rigoureux de la bataille, il indique la construction des barricades, dessine la carte des rues, rédige des proclamations au peuple, à l'armée, aux soldats, aux officiers.

Jaclard vient rue Vavin, avec Duval, Genton. Comme eux, Granger, Eudes pressent Blanqui. Il y a, alors, fin de 1868, huit cents affiliés. Ils ont été réunis, déjà, çà et là, par fractions de cinquante, de cent. La nuit, à Montmartre, sur le boulevard extérieur, de véritables exercices militaires, des concentrations, des marches ont été expérimentés. Sur ces huit cents hommes, cent possèdent des fusils. Pour les sept cents hommes sans armes, il faut aller immédiatement à un dépôt tout formé. Les boutiques d'armuriers n'y suffiraient pas. Il est indiqué de prendre une caserne. Divers plans sont proposés : aller droit à la Préfecture, puis à l'Hôtel de Ville, ou s'attaquer à la caserne du Prince-Eugène, au bas du faubourg du Temple. L'armée, elle aussi, commence à s'émouvoir, les révolutionnaires ont pris contact avec des sous-officiers : il y a là, peut-être, l'embryon d'une révolution où l'armée joindra le peuple, où tous deux emporteront les Tuileries.

Une autre proposition est faite, à laquelle paraît s'attacher Blanqui : la prise du fort de Vincennes. Là aussi, des intelligences existent. Jaclard offre de continuer le travail d'embauchage, de se mettre en rapport avec des officiers démocrates. Pour cela, il faut aller habiter auprès d'eux, se mêler à leur vie. « Combien de temps durerait ce travail d'approche ? demande Blanqui. — Six mois. — C'est trop long », dit-il. C'est

ainsi qu'il arrête ses amis étonnés, qu'il prévoit des dangers, la découverte de la conspiration, tout un travail détruit d'une façon irréparable.

## XXVII

Au commencement de 1869, les projets sont repris. L'idée de Vincennes n'a pas été abandonnée. Mais il y a une scission entre les hommes d'action du parti, et cela au moment où la petite armée blanquiste a toute sa force numérique et atteint son maximum d'effervescence. Seuls, Genton et Duval sont convoqués chez Eudes. Ils réclament la présence de Jaclard, avec lequel ils ont toujours été en accord. Blanqui fait donner rendez-vous à celui-ci pour le lendemain, place Clichy, un rendez-vous comme les voulait Blanqui, en plein air, au milieu de quelque boulevard, dans le petit jardin du Louvre, au centre d'une place, aux endroits bien en vue, d'où l'on peut voir surgir les visages suspects.

Blanqui et Jaclard ont leur conversation, au cours d'une promenade le long du boulevard extérieur. Un troisième, le docteur Lacambre, les joint. Blanqui expose son projet de la prise d'une caserne qui resterait à fixer, et il croit à la possibilité de tenter le coup de main un des jours de carnaval, le dimanche, le lundi ou le mardi gras, alors que la population songera à tout autre chose qu'à une émeute. C'est exactement le même procédé qu'au dimanche 12 mai 1839. Jaclard fait ses objections, croit qu'il ne faudrait pas surprendre la foule, risquer d'agir dans un milieu stupéfié, peut-être réfractaire, et, finalement, dans le vide. Mieux vaudrait profiter d'un état d'esprit, entraîner des gens déjà préparés. Blanqui écoute. Jaclard continue, discute les questions de stratégie et de parcours. La cause finit par une discussion assez vive entre Jaclard et le docteur Lacambre, discussion que Blanqui clôt en donnant à Jaclard rendez-vous pour le lendemain, place du Château-d'Eau, devant la caserne du Prince-Eugène.

La nouvelle rencontre a lieu, et Blanqui prévient Jaclard qu'il trouve, en effet, ses objections justes, et que l'entreprise est ajournée. Jaclard veut en savoir davantage, mais, dans ces circonstances, Blanqui ne répondait pas, taciturne et rêveur, donnant l'idée d'un Hamlet de la Révolution, qui mesure la tâche, recule l'instant et songe sa destinée.

### XXVIII

Ce n'était pas, pourtant, qu'il renonçât. Une ténacité était en lui. Mais, à mesure qu'il avançait dans la vie, il savait les difficultés, il voyait mieux la pensée en avance et l'humanité en retard, il se préoccupait des moyens de changer l'esprit de la masse. Tous ses écrits de ce temps portent la trace de cette hantise. C'est en cette période, l'une des plus calmes, des plus sûres de sa vie, qu'il met au net pour lui-même les questions débattues, qu'il élabore tout un ouvrage d'économie politique, sous le titre : *Capital et Travail*, qu'il évoque avec insistance le programme de l'instruction intégrale et la nécessité d'un formidable budget d'instruction publique.

Un journal aurait été alors nécessaire. Le groupe y songea, après l'amnistie du 15 août 1869. La fondation du journal *la Renaissance* fut décidée, avec un comité directeur composé de Blanqui, Ranc, Regnard. Ranc a raconté la conversation significative qu'il eut alors avec Blanqui :

« Le journal, dit-il, ne parut pas ; mais la chose était assez avancée pour que nous ayons eu chez Regnard un entretien où la composition du premier numéro fut arrêtée. Je devais faire l'article sur la situation politique ; Regnard se chargea de traiter la question philosophique et religieuse. « Et l'article sur la question sociale, qui le fera ? nous dit Blanqui. — Mais vous, mon cher citoyen, lui répondîmes-nous d'une seule voix, cela vous revient de droit. — C'est que, reprit-il, avec son fin sourire, c'est bien difficile ; le socialisme, voyez-vous, en est à sa période de criticisme. »

Le mot est à rapprocher de ce souvenir gardé par Paul Lafargue du jour où il apporta à Blanqui une brochure qu'il venait d'écrire sur le mutuellisme, le collectivisme, le communisme :

« C'est, dit Blanqui, de la scolastique révolutionnaire que toutes ces discussions sur les formes probables de la société future ; il serait plus urgent de faire une critique de l'instruction primaire. »

## XXIX

Le résultat des entrevues avec Jaclard fut une diminution dans l'effectif de la troupe. Jaclard et ceux qu'il représentait ne se lassèrent pas, mais reconnurent que Blanqui ne croyait pas à l'action immédiate, virent l'impossibilité d'aboutir, et ce qui avait été organisé si patiemment se désorganisa. « Non pas de lassitude, me dit Jaclard, mais par rage seulement de l'impuissance de l'idée et de la force des choses. » Granger et Eudes continuèrent, avec Gois, Caria, Sourd. En dehors d'eux, tout près d'eux, des blanquistes libres évoluaient, prêts à venir au premier appel : Ferré, Rigault, Protot, Jaclard. Peu à peu, se trouvaient éloignés les amis de 1861 à 1865, propagandistes qui voulaient une action plus générale, blanquistes du second degré, selon le mot de Ranc : parmi eux, Ranc d'abord, qui dédiait à Blanqui son *Roman d'une Conspiration*, en 1869, sans se soucier des étonnements et des blâmes, Levraud, Longuet, Villeneuve, Germain Casse, amis mais non mêlés aux projets. Clemenceau était en Amérique. Tridon, pour lequel Blanqui avait une tendresse particulière, n'était pas non plus toujours averti de ce qui pouvait se passer. Blanqui ne voulait pas l'exposer aux hasards et aux périls d'une journée. On admettait cette prédilection et cette précaution pour le disciple bien aimé, et tous servaient le désir de leur maître.

## XXX

La journée révolutionnaire, on crut l'avoir aux premiers jours de janvier 1870, dans un Paris effervescent de la mort de Victor Noir. La révolte était à la Chambre, dans la parole de Rochefort, de Gambetta, du vieux Raspail, nommés députés, sans cesse en discussion contre le ministre Ollivier et contre l'Empire. La ville pouvait se soulever, avoir raison du pouvoir en un jour. Cette fois, Blanqui, après des hésitations, un recul devant la collision et le sang versé, accepta le rendez-vous. Il partit, armé, dit adieu à ses sœurs, prit son poste aux Champs-Élysées. C'est là que Granger lui avait annoncé qu'il ferait défilier devant lui l'armée dont il était le mystérieux général. Il connaissait les chefs, il les verrait apparaître, et, derrière chacun d'eux, les hommes, groupés régulièrement, marchant au pas, comme des régiments.

Il fut fait comme il avait été dit. Blanqui passa sa revue, sans que personne pût se douter du spectacle étrange. Appuyé à un arbre, debout dans la foule, parmi ceux qui regardaient comme lui, le vieillard attentif vit surgir ses amis, réguliers dans la poussée du peuple, silencieux dans les murmures grossis à tout instant en clameurs. C'était une réduction d'armée, en effet, près de deux mille hommes divisés par escouades, allant d'une marche vive et solide, comme s'ils abattaient une étape. Ils s'étaient rencontrés, massés sur divers points de Paris, pour se trouver au rendez-vous de Neuilly. Quelques bruits avaient couru d'une action possible, on parlait de bandes convoquées par Gustave Flourens, et qui n'existaient pas, mais ceux-là qui passaient en bon ordre, sous les yeux du chef aussi insoupçonné qu'eux, ni amis, ni ennemis ne savaient leur organisation.

Un témoin, Jules Vallès, a fixé, dans *l'Insurgé*, cette silhouette de Blanqui passant ses troupes en revue, attendant la bataille :

« Un petit vieux trotte près de moi seul, tout seul, mais

suivi, je le vois, par le regard d'une bande au milieu de laquelle je reconnais des amis de Blanqui.

« C'est lui, l'homme qui longe cette muraille, après avoir rôdé tout le jour sur les flancs du volcan, regardant si, au-dessus de la foule, ne jaillissait pas une flamme qui serait le premier flamboiement du drapeau rouge.

« Cet isolé, ce petit vieux, c'est Blanqui ! »

Blanqui eut une minute d'orgueil et d'espoir, et ce 12 janvier lui parut, ainsi commencé par une telle montée violente vers Neuilly, devoir s'achever en drame révolutionnaire définitif. Il suivit l'avenue de la Grande-Armée, attendant le retour, le corps de Victor Noir ramené à Paris, au Père-Lachaise, la bataille engagée avec les sergents de ville, puis avec les troupes du rond-point des Champs-Élysées. Là était le point tragique. Que feraient les troupes ? Le massacre ou la révolution ? L'immobilité de ces soldats, disposés avec méthode par les chefs, était funèbre, pendant que la foule agitée disparaissait derrière l'Arc de Triomphe. Elle allait revenir, le corbillard cahoté par de furieuses vagues humaines, et c'est là, dans cet espace maintenant vide, que serait le choc et que se déciderait la partie suprême.

Il n'y eut rien. Le frère du mort, Louis Noir, fut écouté. Rochefort, Delescluze, se refusèrent à la responsabilité d'un massacre, intervinrent contre Flourens. Il y eut une confusion, puis une séparation, et la foule, partie compacte, revint éparse.

### XXXI

Après, c'est la dernière résistance de l'Empire, les sursauts, les coups d'audace du pouvoir, Rochefort arrêté, le plébiscite du 8 mai 1870, les indices de la chute prochaine, malgré les votes de la province, l'hostilité nettement déclarée de Paris, les adversaires révélés en nombre dans l'armée par plus de cinquante mille *Non*, les provocations, les émeutes, et, enfin, le 19 juillet, la déclaration de guerre à l'Allemagne.



Blanqui, en juillet, était retourné à Bruxelles, menacé d'être englobé dans le procès qui se jugea à Blois, où l'Empire affolé avait compris tous les militants qu'il put saisir, sous l'accusation de complot contre la sûreté de l'État et contre la vie de l'Empereur.

En juin, Barbès était mort à la Haye, où il menait, depuis 1854, une existence immobile et silencieuse.

### XXXII

Dès que la possibilité, puis la certitude de la guerre apparurent, un sentiment nouveau se fit jour, le sentiment de l'instinct national. Tout disparaît, ou plutôt tout se transforme pour alimenter le désir de vivre, la nécessité de se maintenir, de résister, de vaincre. La violence de la lutte pour la vie envahit les cœurs, précipite le sang, surexcite les nerfs. Ceux qui habitent le pays idéal et réel de la pensée sans frontières, où ils songent à la cause universelle de l'humanité, ceux-là surtout tressaillent à cette question de vie et de mort pour leur pays. La France disparue, quel agent de civilisation détruit ! quelle défaite pour la cause humaine ! L'accord rapide et violent sur l'idée de patrie se fait donc, à ces minutes périlleuses, entre les patriotes simplistes et les philosophes avides d'avenir. Il en fut ainsi aux jours de 1870. La badauderie d'une partie de la foule parisienne fut séduite, ne vit pas l'expédient impérial, se laissa facilement entraîner par les excitations policières, et le cri : « A Berlin ! » retentit aux boulevards et aux carrefours. Les manifestants pour la paix furent frappés, traités d'espions, de Prussiens. L'optimisme exaltait les cervelles, la naïveté escomptait la certitude de la victoire. La foule plébiscitaire croyait bénévolement au succès pour cet Empire qui avait donné le drame militaire en représentation permanente, en Crimée, en Italie, en Chine, au Mexique, en Algérie. On ne prévoyait pas la fatigue des dignitaires, l'incurie des généraux, le désordre des

intendants, on ne savait pas l'ennemi méthodique et fort, organisé contre nous depuis soixante ans, ardent à la revanche, presque sûr de la victoire contre le régime de gala qui apparut, à toute l'Europe de 1867, infatué, incertain, imprévoyant. Cette guerre, l'Allemagne la voulut, jusqu'à falsifier les documents par son homme d'État Bismarck, et l'Empire l'accepta, d'une volonté étourdie, croyant se sauver, et se perdant.

Car, immédiatement, ce furent les désastres, Wissembourg, Frœschwiller, Forbach, et le sentiment national persistant, qui passe à la défiance et à la colère, devient subitement clairvoyant et veut la disparition de ce pouvoir, mauvais défenseur qui va entraîner le pays à la catastrophe.

### XXXIII

Au 6 août, dès que les nouvelles des défaites sont connues, dès que la fausse nouvelle d'une victoire a couru Paris, vite détrompé, la colère remplace la stupeur, et le 9 août, jour de la rentrée des Chambres, pendant la bataille parlementaire contre le ministère Ollivier, la foule, sur la place de la Concorde, est mouvementée, houleuse, menaçante. Cette foule a devant elle des soldats et s'irrite de ces voltigeurs de la garde, massés dans les Tuileries, de ces lanciers, de ces zouaves, de ces lignards, rangés à l'extrémité du pont devant le Corps législatif, et que des voix véhémentes envoient à la frontière.

A la Chambre des députés, Jules Favre et ses amis argumentent contre l'Empire; la majorité, incertaine de son action, renverse le cabinet, et c'est le départ d'Émile Ollivier qui est jeté en pâture à la foule par Jules Simon, traversant la place de la Concorde. Il y eut le cri farouche et joyeux, la montée d'une acclamation, et les observateurs de la scène, les amis de Blanqui, venus là, se trouvant, se concertant, eurent ensuite l'impression que le mouvement définitif aurait pu avoir lieu ce 9 août, qu'il aurait suffi d'un cri jeté par un résolu, d'un acte décisif accompli, pour jeter cette masse sur les

grilles des Tuileries et du Corps législatif, pour emporter du même coup l'Empire avec son ministère. On laissa passer la minute, on eut le regret de l'occasion perdue. Qui sait de quel poids l'acte nécessaire accompli ce jour-là eût été dans les destinées de la France ?

Mais cette occasion pouvait renaître, le lendemain, dans huit jours. Lorsque la foule a pris l'habitude de ces rendez-vous, elle y est fidèle. La petite troupe blanquiste, plus ardente que jamais, voulait intervenir. Ceux qui la dirigeaient n'avaient pas renoncé à leur entreprise sur Vincennes. Ils étaient décidés, coûte que coûte, à entrer dans l'action, à mettre leur organisation au service de la Révolution toute proche et de la patrie menacée. On prévint immédiatement Blanqui à Bruxelles, pour le faire revenir et l'adjurer de donner le signal.

C'est le 10 août que Blanqui fut ainsi prévenu. Il était prêt, anxieux des nouvelles militaires, frappé en son cœur patriote par les désastres accumulés pendant trois jours. Le 11, il partit, sans passeport, mais résolu à entrer en France. Un peu avant la dernière station belge, il descendait du train, et il franchissait à pied la frontière dans la nuit du 11 au 12 août.

#### XXXIV

Dans un logis loué par Eudes, impasse Jouvence, rue d'Alésia, à Montrouge, la soirée du 12, la journée du 13 sont employées à exposer et à discuter les divers plans possibles. Il y a là Eudes, Granger, Caria, Regnard, Pilhes, ancien représentant du peuple, Flotte, qui arrive de Californie. Il faut d'abord convaincre Blanqui de la nécessité d'intervenir. Il est, lui, pour l'expectative, pour la collaboration fatale des faits. Mais malgré toute leur confiance dans la sagacité de celui qu'ils écoutent et qu'ils suivent, ses amis insistent. L'expérience du Vieux ne pouvait être comprise par les impatiences des jeunes. Ceux-ci font valoir que la petite armée blanquiste

a été sans cesse se désagrégant, que de deux mille cinq cents hommes qu'elle avait réunis, elle est tombée à quinze cents, puis à mille hommes, que, depuis un an, ce nombre a encore diminué, que c'était tout au plus si l'on allait pouvoir réunir quatre ou cinq cents fidèles. Tous sont partis ou vont s'en aller, fatigués des délais, sceptiques et lassés par la perpétuelle remise des grands projets. Puis la police rôde, flaire, cherche à deviner ce que peut bien préparer Blanqui, silencieux, inactif depuis si longtemps. Peut-être bientôt va-t-elle tout découvrir. C'est miracle qu'elle ne soit pas encore sur la vraie piste, qu'elle ignore les voyages de Blanqui, ses domiciles, la cachette de l'impasse Jouvence. C'est là qu'ont été déposées les armes, achetées par Granger au prix de son patrimoine de jeune homme : trois cents revolvers, quatre cents poignards lourds comme des massucs, fabriqués par un mécanicien qui est de la conspiration. J'ai vu un de ces poignards chez Ranc, à qui il servait de presse-papier. Les ouvriers refusaient généralement les revolvers, préféraient ces poignards, croyaient se défendre mieux par eux contre les casse-tête des sergents de ville. Donc, si on laisse encore une fois passer l'heure, les derniers s'en vont, et ce sera l'isolement, la non-entente, alors que vont se produire les événements les plus graves. La population est frémissante, la Révolution est prête à faire son entrée dans la rue : il faut lui ouvrir la dernière porte. Il suffit d'un mouvement, d'une dernière secousse, pour jeter l'Empire à bas. Il est plus que temps de faire ce mouvement, de proclamer la République, d'organiser une guerre de défense.

L'acte surtout proposé est la prise du fort de Vincennes. Là, tout est prêt pour une intervention décisive. Il y a des intelligences dans la place. Le plan a été relevé dans ses plus petits détails. On sait tous les entours, toutes les portes, combien d'hommes il faut jeter sur l'entrée principale, quel nombre il faudra lancer vers les autres issues, par les chemins de ronde. On connaît la disposition des postes, des corps de garde, et la longueur des couloirs à parcourir pour arriver aux dépôts d'armes.

Blanqui écoute et discute. La discussion est même assez vive. La gravité et le danger de l'entreprise sont montrés de façon saisissante par la parole nette de celui dont on attend le signal. Il voit ses amis saisis dès leur entrée dans le château et fusillés immédiatement dans le fossé. Comme Eudes réplique, très excité, bruyant et remuant, Blanqui lui conseille brusquement, s'il tient tant que cela à mourir, de monter au troisième étage de la maison, et de se jeter par la fenêtre. Ce sera plus vite fait, et il n'entraînera pas les autres. Les arguments repartent, d'un côté et de l'autre. Toute la question, enfin, est de savoir si le faubourg est prêt, n'attend qu'un signal, une preuve de volonté. Tous l'affirment. Blanqui se décide donc. Comme il arrive d'habitude, le chef suit les soldats. Que tous soient prévenus pour marcher au premier geste. Blanqui donne rendez-vous à ses amis pour le lendemain matin, sept heures, dans le même logis de l'impasse Jouvence. Allons ! une fois encore, il va demander une revanche à la force et mettre sa vie et sa liberté comme enjeux.

### XXXV

Le lendemain 14 août, un dimanche, au matin, c'est un tout autre Blanqui que celui quitté la veille, qui apparaît aux yeux de ses amis. Il n'écoute plus, il ne discute plus, il dit le plan auquel il s'est arrêté, il ordonne. Pour la première fois, c'est le Chef qui se dresse. La sensation fut terrible et profonde. En ce vieillard chétif, pâle, auréolé de cheveux blancs, revit toute la période héroïque du parti républicain croyant et révolté. Les jours ardents et joyeux de 1830, les jours sombres et désespérés de 1848, se reflètent sur le visage où se mêlent l'illusion et l'amertume.

Il y eut un silence lorsque Blanqui se leva, aussi calme, aussi paisible que la veille et que toujours, mais avec une brièveté de la voix, une flamme des yeux. Il annonça que la bataille était pour le jour même, l'après-midi. Ses phrases incisives allèrent au cœur de tous.



On n'irait pas à Vincennes. C'était trop loin. La communication n'avait pas chance de s'établir avec le faubourg Saint-Antoine. On irait en plein quartier ouvrier révolutionnaire, aux confins de la Villette et de Belleville, où depuis deux ans les éléments d'action s'étaient révélés, où le peuple s'était montré le plus prompt à s'émouvoir des écrits des journalistes, de la parole des orateurs. Là, sur le boulevard de la Villette, non loin du canal, on s'emparerait pacifiquement de la caserne, ou plutôt des fusils des pompiers. Défense absolue de se servir des armes. On entrerait, on se saisirait des fusils dans la surprise de l'irruption. Un autre danger de Vincennes, qui était la collision avec l'armée, auxiliaire possible de la révolution de demain, était ainsi évité. Il ne fallait engager de lutte qu'avec la police.

La caserne prise, les fusils saisis, on armerait ceux qui se présenteraient, on partirait vers une autre caserne. Le plan d'ensemble était de parcourir une partie du périmètre de Paris, et, le soir venu, de cantonner sur un point central l'armée révolutionnaire ainsi formée. Blanqui indiqua l'Institut, d'où l'on pouvait commander la ligne de la Seine, à courte distance des Tuileries, de la Préfecture, de l'Hôtel de Ville.

Tout cela dit en quelques instants, sans la réponse d'aucune objection, on se sépare. Les chefs de groupes vont prévenir leurs hommes, qui savent le rendez-vous proche, mais qui ignorent encore le jour, l'heure, le lieu. Blanqui sera le premier au rendez-vous, donnera le signal.

### XXXVI

Il est là, à trois heures, par la belle après-midi de soleil chaud sous le ciel bleu. Il marche à l'ombre d'une allée, parmi la foule des promeneurs du dimanche. Il voit apparaître ses amis, et le rassemblement se forme sous ses yeux, invisible dans la foule pour d'autres que lui. Il veut le dissimuler davantage, fait dire à tous de former cercle autour d'un faiseur de tours qui exhibe



son maillot, ses paillettes, sur le terre-plein du boulevard, tout proche de la caserne.

Jules Vallès a été prévenu par Brideau, son ancien élève à Caen.

« Les sections vont marcher ! » dit Brideau à Vallès, qui refuse de s'engager.

« C'est une mission que je remplis, explique Brideau. Hier, on a parlé de ceux qui sont hommes à dresser l'oreille, si un coup de pistolet part dans un coin. Votre nom est venu l'un des premiers sur les lèvres de Blanqui ; il vous connaît par les camarades, et a décidé qu'on vous avertirait... maintenant, vous ferez ce qui vous plaira. Je sais qu'on ne vous entraîne pas où vous ne voulez pas aller, mais cette après-midi, à deux heures, soyez devant la caserne de la Villette, et vous verrez commencer l'insurrection. »

Vallès décrit ainsi ce commencement dans son *Insurgé* blagueur :

1 h. 30.

« J'y suis.

« Ils y sont aussi, ventrebleu ! Quatre pelés : Brideau, Eudes, qui me fait un signe de tête, auquel je réponds par un clignement d'yeux, un garçon brun en casquette, le lorgnon sur le nez, et un vieux à tête longue et douce, un peu voûté, plus un tondu.

« Blanqui est là-bas, près du bateleur. »

Les hommes réunis ne sont guère qu'une centaine. On ne les a pas trouvés tous. Beaucoup se sont récusés. Comme exemple : un des chefs de section, Alfred Breuillé, qui avait à prévenir vingt-cinq hommes, se heurte à cette objection que, dans peu, toute la population sera armée en garde nationale, qu'il est inutile de devancer l'heure. Sur les vingt-cinq, quatre seulement acceptent, et, finalement, Breuillé se trouve seul au rendez-vous.

A trois heures et demie, Blanqui donne le signal, se dirige

lentement vers la caserne, suivi de ses amis. Au moment où ils quittent la contre-allée pour se diriger vers la porte, la sentinelle jette au poste le cri d'alarme, se débat pour empêcher les survenants d'entrer. Dans le mouvement qui se produit, un coup de revolver part accidentellement, blesse légèrement la sentinelle. Au bruit, les soldats courent aux armes. Mais déjà Blanqui est entré dans le poste, il a les baïonnettes, les canons de fusils sur la poitrine. Ceux qui l'ont vu ce jour-là tiennent en piètre opinion les allégations de Barbès affirmant le trouble, l'effondrement de son rival dans les tragiques rencontres voulues ou acceptées par lui. Sans s'émouvoir, sans faire un mouvement pour saisir les armes, il étend sa petite main contre les fusils, parle aux soldats d'une voix égale, leur demande de se joindre à lui, de venir jeter l'Empire à bas, de proclamer la République pour défendre la patrie contre l'invasion. Il est tranquille, maître de lui, autant que dans sa chambre de travail, au milieu de ses livres. Il recommence, redit ce qu'il a dit, fait tout pour rassurer et convaincre ces hommes surpris. Tout cela entrecoupé par le piétinement de nouveaux arrivants, par la lutte pour s'emparer des fusils.

Brusquement, des coups de feu éclatent. Les insurgés restés dehors sont aux prises avec une escouade de sergents de ville accourus l'épée haute. Blanqui, Granger, Pilhes, Breuillé sortent du poste, Eudes sort de la cour intérieure où il était entré, et Blanqui au milieu d'eux, tous rapides et violents, dégagent leurs camarades, font feu. Trois sergents de ville tombent : un mort, deux blessés. Le reste s'enfuit, va chercher du renfort contre cette bande surgie on ne sait d'où. Blanqui rentre dans le poste. Les pompiers n'avaient pris aucune part à la bataille, Blanqui crut encore à la possibilité de les persuader, mais il se trouva cette fois en face du lieutenant Cottrey, qui venait d'être prévenu. C'est à lui qu'il s'adresse, qu'il dit la raison de l'entrée dans la caserne. Il le presse, il veut le décider à venir proclamer la République. Il se heurte à la discipline. L'officier ne veut pas livrer ses armes, et Blanqui, fidèle à son engagement de la veille, n'a pas recours à la violence. Il sort

comme il était entré, et, du premier coup d'œil, peut apercevoir que le projet échoue de toutes manières. C'est le vide, comme en 1839, le boulevard subitement déserté de ses promeneurs, quelques curieux, au loin, collés aux maisons.

La petite troupe, au complet, se met en marche, traverse la place au canal, parcourt le boulevard extérieur vers Belleville, les armes à la main, criant à pleine voix : « Vive la République ! Mort aux Prussiens ! Aux armes ! » Nulle voix ne répond. Le peuple regarde passer craintivement ceux qui avaient cru l'émouvoir. « Aux armes ! » Au loin, dans les rues traversées, on aperçoit la foule, on distingue des sergents de ville en observation. Le faubourg, stupéfait, assiste au défilé de ces exaltés criant leur cri de guerre et d'espoir, sans rien comprendre à cette extraordinaire aventure de quelques hommes qui opposent leur fièvre à l'inertie, jettent leur parole au silence, s'offrent tout entiers à l'on ne sait quel idéal invisible. « Aux armes ! » Ceux qu'ils prétendent affranchir les suivent lointainement de leurs yeux effarés, regardent décroître les silhouettes menaçantes, écoutent le dernier écho des voix hardies, et continuent leur promenade.

Les blanquistes parcourent ainsi deux mille mètres, faisant s'évanouir la vie sur leur passage, s'avancant comme dans une ville morte. Après l'ancienne barrière du Combat, Blanqui fait l'arrêt, conclut que l'affaire est manquée. « Vous voyez, dit-il, les fusils n'ont pu être enlevés, personne ne se joint à nous, il n'y a rien de possible. Il fallait le mouvement populaire espéré. Les sergents de ville vont revenir nombreux à la charge, la troupe va apparaître, et les revolvers seront inutiles contre les chassepots. Il faut nous séparer, termine-t-il, le terrain est libre, nul n'inquiétera notre retraite ; cachez vos armes et dispersez-vous à travers les rues voisines. » Ce fut ainsi : on jeta trois fusils pris aux pompiers, on mit les revolvers dans les poches, et la dispersion des insurgés eut lieu.

## XXXVII

Derrière eux, les sergents de ville étaient en effet revenus en force, et l'ordinaire aventure arriva : les badauds dispersés, assaillis, frappés, arrêtés comme coupables. Les effrayés, les indifférents, qui n'ont pas voulu approcher tout à l'heure, entrer dans la bagarre, sont maintenant, malgré eux, acteurs après avoir été spectateurs. Pas un insurgé n'était parmi ceux qui furent saisis par la police devant la caserne. Ce sont ces malheureux, au nombre de quatre-vingts, qui furent traduits en conseil de guerre, reconnus par les pompiers et par les sergents de ville, condamnés à mort, à la déportation, à la réclusion. Deux seulement des véritables insurgés, Eudes et Brideau, furent arrêtés le soir, devant le Palais de Justice, sur la dénonciation d'un passant qui aperçut la crosse d'un revolver dans la poche d'Eudes.

Dans Paris, ç'avait été le même effet de stupeur que sur le boulevard extérieur. L'esprit de la population était à ce moment vacillant, s'égarait volontiers sur les fausses pistes qui lui étaient indiquées. On répandit le bruit que l'échauffourée était le fait d'espions prussiens qui tentaient une diversion à l'intérieur. Beaucoup le crurent. Et même Gambetta le crut. Il le dit à la tribune de la Chambre, demanda, sans rien savoir, l'exécution de la loi sur les étrangers. La presse bonapartiste surenchérit. On était sous le régime de l'état de siège, le conseil de guerre n'avait pas besoin d'être encouragé, acquitta au hasard, condamna le reste : Eudes et Brideau, les seuls qui étaient de l'affaire, à mort, et avec eux, à mort aussi, des passants arrêtés, Drest, Cahen, Zimmermann, Brisset ; à dix ans de travaux forcés, Saint-Hubert, Robidat, Mordac ; à cinq ans de détention, Lerin, Larregieu. Le procès fut jugé en quatre audiences, les 20, 23, 29 et 31 août.

Il fut impossible de découvrir Blanqui. Ranc, qui le vit le jour même, a raconté comment il avait été caché, au premier moment, par le docteur Paul Dubois, puis par Cleray,

chez lequel il avait déjà passé deux mois, puis par Sourd, ami de Ranc, compagnon de son évasion de Lambèse. On flaira sa présence dans l'affaire. Le logis de l'impasse Jouvence fut fouillé après l'arrestation d'Eudes, sa petite chienne tuée à coups d'épée par les agents qui s'attablèrent, mangèrent et burent pendant deux jours. Les habitants du quartier, interrogés, désignèrent Blanqui comme le « Vieux monsieur », le « Marquis », et le signalement qu'ils en donnèrent correspondait au signalement du chef vu boulevard de la Villette. Ce fut tout le renseignement obtenu.

### XXXVIII

Les condamnés à mort ne furent pas exécutés. George Sand, Michelet, avertis sur la réalité de l'événement, intervinrent.

Ceux qui se rendirent chez Michelet pour lui demander son intervention furent Rogeard, Humbert, Regnard et Vallès. Celui-ci a raconté, dans *l'Insurgé*, cette entrevue où brille la sensible figure du grand historien, et comment, à chaque suggestion, il passait dans la chambre voisine pour consulter sa femme, revenait pour déclarer qu'elle était d'accord avec ses jeunes interlocuteurs. Vallès, tout railleur qu'il est, mais sensible aussi, ne peut s'empêcher d'être ému de cette solidarité du ménage.

La démarche de Michelet fut une lettre rendue publique, adressée aux « Chefs de la défense », où l'historien de la patrie s'élève contre la chose inhumaine, le spectacle barbare de tant d'exécutions militaires.

Il dit que le temps presse, qu'il signe seul, mais que s'il avait un jour de plus, dix mille, vingt mille personnes signeraient avec lui. « Je suis de Paris, dit-il, j'y ai toujours vécu. J'en ai l'âme. » Il continue, désapprouvant l'émeute, mais montrant le procès obscur, laissant prévoir pour plus tard quelque lumière nouvelle qui donnerait à regretter amèrement l'exécution précipitée.



D'autres démarches furent faites. Gambetta, mieux informé (par Ranc), plaida auprès du général de Palikao, président du Conseil des ministres, inexorable, répondant que, si cela dépendait de lui, l'exécution aurait lieu immédiatement. Edouard Hervé vit Brame, autre ministre. Enfin, Ranc fit sur l'esprit de Clément Duvernois, ministre du Commerce, une opération décisive :

« Écoutez, lui dit-il, avec vous il n'y a pas à faire de sentiment. Mais vous êtes assez clairvoyant pour penser que peut-être, dans quinze jours, il n'y aura plus d'Empire... Pensez au lendemain... Si ce sang coule, un autre sang coulera... Il ne sera au pouvoir de personne d'empêcher les représailles... Réfléchissez ! » Duvernois, après un moment de silence, répondit à Ranc en le fixant : « Vous avez raison... dites à vos amis que j'en fais mon affaire ! »

Il y eut un sursis, et, quatre jours après, l'armée rendue à Sedan par Napoléon III, le désastre, l'écrasement, et Paris proclamant la République le 4 septembre, avec vingt jours de retard sur les insurgés de la Vilette, désormais amnistiés par les événements. Ranc reçut alors ce billet : « 2 septembre 1870. Combien je suis heureux que nos benjamins soient sauvés ! Le merci le plus cordial du « Vieux ». AUGUSTE BLANQUI. »

### XXXIX

Blanqui, un mois après, à la veille de l'investissement de Paris, a raconté la Vilette, et, sans entrer dans les détails, sans faire valoir son rôle de discuteur avant l'affaire, il a dit l'erreur complète, la stupeur de la population, l'impossibilité de réussir : « L'heure n'était pas venue, dit-il, il faut savoir la deviner, et, dans des questions si redoutables, la méprise, l'erreur de calcul, devient une lourde responsabilité. « *J'ai cru* » n'est jamais une justification. Jouer à faux, de son chef, la partie de la liberté peut-être d'une nation tout entière est une faute, souvent irréparable, dont rien ne saurait absoudre.



Heureusement, cette faute n'était ici qu'un simple incident bientôt disparu dans la tourmente.» Il ajoute que, le 14 août, il était trop tôt, ou trop tard. C'est le 7 août, au lendemain de Reichshoffen, qu'il fallait détruire l'Empire : c'était le sauvetage de l'armée de Mac-Mahon, Sedan épargné, Paris couvert. Il explique le retard, mais ne l'excuse pas. « Quand on se mêle de politique sérieuse, on ne doit pas se laisser surprendre. » Cela ne ressemble guère, comme on l'a dit un peu vite, à une apologie. Cet homme avait le goût invincible de la vérité.

L'erreur qu'il n'avoue pas, parce qu'il ne la voit pas, c'est la croyance à un mouvement de violence dans le vide. Aller prendre une caserne, un dimanche, parmi des promeneurs, alors que tous ceux qui seraient susceptibles d'action sont au loin, n'apprendront l'événement que le lendemain, c'est un coup de main qui reste un coup de main, ne peut devenir une révolution. La révolution veut, pour réussir, tous ses éléments rassemblés en une heureuse et formidable conjonction, la foule instinctive occupant la rue, prête à partir pour enlever l'obstacle. On ne décrète pas l'acte pour le jour et l'heure fixes. C'est le consentement obscur de tous qui décide de la bataille et de la victoire, c'est le premier incident né du hasard et de la rencontre qui fait jeter le cri, briller les armes, déchaîner la force irrésistible.



## VII. — SIÈGE DE PARIS.

### I

Le gouvernement issu de la révolution du 4 septembre était à demi révolutionnaire, en ce sens que, s'il s'était nommé lui-même, il se trouvait par avance investi d'une part de pouvoir par le suffrage universel : les députés de Paris qui le composaient prenaient pour mission d'assurer la vie nationale et de faire face au danger, en l'absence de tout autre gouvernement. Cela fut approuvé comme un fait, non seulement par l'acclamation de la foule de Paris, qui voyait surtout l'Empire détruit, mais par le silence de tout ce qui restait du régime de la veille, par l'acceptation tacite du Corps législatif, qui se sépara après trois réunions où il ne fit que constater la vacance du pouvoir.

On ne voyait dans les hommes nouveaux que des délégués provisoires chargés de délivrer la France de l'invasion étrangère. Ils n'eurent pas d'autre mission. Ils déclarèrent assumer cette grave et haute responsabilité. On leur fit crédit. Leurs noms, sans ces circonstances, eussent été contestés par la politique. Les souvenirs de 1848 devaient faire discuter Jules Favre, Garnier-Pagès, Crémieux, Glais-Bizoin, Arago. Les hommes de la gauche, Ferry, Pelletan, Picard, Simon, avaient pour nombreux adversaires tous les hommes de la fraction avancée du parti. Gambetta apparaissait une force qui devait entraîner la vieillesse, le scepticisme, l'indifférence des autres. Rochefort était le gage accordé au parti révolutionnaire.

Quant au général Trochu, nommé gouverneur de Paris par l'Empire, le 17 août, il fut maintenu dans ses pouvoirs et nommé président du gouvernement de la Défense nationale pour la valeur militaire qui lui était supposée, pour son vote public d'un *Non* au jour de la consultation de l'Empire, pour ses critiques judicieuses de l'organisation de l'armée impériale, pour son attitude d'homme intègre devant les tentatives de séduction de Napoléon III. Cela était vrai, mais le général, tout en obéissant aux circonstances, commit plus qu'une faute, imposa un silence criminel à sa conscience en acceptant de diriger la continuation de la guerre, puisqu'il ne croyait pas à la possibilité de la victoire. Il n'apporta que le doute et l'inertie pour collaborer à ce qu'il appela l'héroïque folie. Ce ne fut pas un homme de guerre, mais un temporisateur décidé au premier jour à faire la paix, qui fut pris pour chef par l'enthousiaste Paris, naïf et belliqueux, de ces jours de septembre. On attendait la terrible énergie d'un dictateur de la guerre à outrance : on eut la phraséologie d'un militaire mystique, et la défense, dès le premier jour, fut incertaine et compromise, parce que le général, songeant à quelque mission de conservation sociale, était entré à l'Hôtel de Ville, au poste où l'on commande, alors qu'il aurait dû se tenir au poste où l'on obéit.

## II

Tout le monde, le premier jour, adhéra, Blanqui plus nettement, plus énergiquement que tous les autres. Ceux qui l'ont accusé, depuis, de dissimulation et de tactique n'ont pas eu la vision exacte de sa personnalité. C'est aux hommes de son parti qu'il faut demander ici la sensation juste. Il les entraîna dans l'acceptation. Un grand nombre d'entre eux ne comprenaient pas, savaient son opinion sévère sur la valeur intellectuelle et morale de certains de ces hommes au pouvoir, et, dès le premier jour, ils auraient voulu, sinon l'hostilité, du moins la réserve. Blanqui les adjura d'oublier leurs ressentiments, de

ne voir que l'œuvre à accomplir. Cette œuvre n'admettait pas de divisions, de réticences, il fallait s'y donner d'un esprit loyal et d'un cœur résolu. La surprise, chez beaucoup de ceux qui acceptaient l'influence de Blanqui, venait de ce qu'ils ne connaissaient pas leur chef. Pour ses amis comme pour ses ennemis, il était défiguré par la légende. Le Blanqui fabriqué se superposait au vrai Blanqui en image de conspirateur maniaque, d'agissant fiévreux et entêté, partant sans but dans les aventures, n'apportant à l'œuvre de la Révolution qu'une volonté destructrice. C'est ce Blanqui-là qui a prévalu jusqu'à la fin de sa vie. Il y en eut un autre que l'on ne vit pas, que l'on ne voulut pas voir peut-être, car aujourd'hui il se montre à ceux qui projettent sur lui la lumière véridique et lui demandent son secret, si visible dans ses actes et dans ses paroles.

Malgré l'origine, la race d'Italie qui se révélait dans les moyens d'action, il y avait en Blanqui un Français incomparable, pénétré, convaincu, un Français né du XVIII<sup>e</sup> siècle, un homme affranchi et fait citoyen, comme tous les siens, par la Philosophie et par la Révolution. Sans faire intervenir ici l'origine picarde de la mère, par le seul fait du père annexé en 1792, ces Blanqui s'étaient donnés tout entiers, ne devaient plus se reprendre. Ils appartenaient désormais à la cause universelle, et c'est la France qui leur apparaissait comme le héros de cette cause. Immédiatement, d'un seul élan, ils se confiaient à elle, ils épousaient sa tradition, mettaient au-dessus de tout son existence. Cette existence en question, il ne devait plus rien y avoir en jeu, la politique sociale se trouvait ajournée. Ceci vu, immédiatement le Blanqui du siège de Paris apparaît ce qu'il a été, le grand calomnié se lève des cendres de l'Histoire, il est ardent et impatient, clairvoyant, farouche et désespéré, la flamme de l'esprit de patrie est en lui, le brûle et le consume.

La preuve, elle est où il faut la chercher, dans son écrit, dans sa parole de chaque jour, dans ses actes. Il n'est pas de documents plus incontestables. L'homme se précise, remet sa mémoire aux soins de l'avenir.

## III

Aussitôt qu'il peut reparaître et agir, Blanqui fonde le journal *La Patrie en danger*, ouvre un club. Le journal paraît le 7 septembre, ses bureaux provisoires sont 34, rue des Ecoles, où se publient les quatre premiers numéros. Au cinquième numéro, qui porte le nom de Blanqui comme rédacteur en chef, l'installation a lieu définitivement 78, rue d'Aboukir. Le club de la Patrie en danger tient ses séances au café des Halles, 20, rue Saint-Denis. Il faut lire les quatre-vingt-neuf numéros du journal et les procès-verbaux des séances du club pour connaître l'attitude de Blanqui pendant la guerre franco-allemande et le siège de Paris, pour le voir se révéler dans sa suprême et énergique manifestation de vie civique, et donner la formule définitive de son esprit. Jules Vallès est allé le voir, au premier jour de la publication de la *Patrie en danger*, et il a tracé de lui, dans *l'Insurgé*, à la date du 6 septembre, ce portrait émouvant dans sa manière pittoresque et éloquente :

« Un petit vieux, haut comme une botte, perdu dans une lévite au collet trop montant, aux manches trop longues, au jupon trop large, est en train de ranger quelques papiers sur la table. Tête mobile, masque gris, grand nez en bec, cassé bêtement au milieu, bouche démeublée où trottine, entre les gencives, un bout de langue rose et frétilante comme celle d'un enfant ; teint de vitelotte. Mais, au-dessus de tout cela, un grand front et des prunelles qui luisent comme des éclats de houille. C'est Blanqui.

« Au moment où j'arrive, il tient un crayon à la main et s'occupe à rédiger une proclamation qu'il me lit.

« C'est une trêve signée, au nom de la Patrie, entre lui et le Gouvernement de la Défense.

« Je relève le nez.

« — Vous trouvez que j'ai tort ?

« — Dans un mois, vous serez à couteaux tirés !

« — Alors, c'est qu'ils l'auront voulu !



« — Au moins, soulignez d'une phrase à accent votre déclaration tranquille.

« — Peut-être bien... Que mettre, voyons ?

« J'ai pris une plume et ajouté : « Il faut, dès aujourd'hui, sonner le tocsin ! »

« — Oui, c'est une fin.

« Mais il s'est ravisé, et, se grattant la tête :

« — Ce n'est pas assez simple.

« Voilà donc le fantôme de l'insurrection, l'orateur au gant noir, celui qui amena cent mille hommes au Champ de Mars, et que le document Taschereau voulut faire passer pour un traître.

« On disait que ce gant noir cachait une lèpre ; que ses yeux étaient brouillés de bile et de sang... Il a, au contraire la main nette et le regard clair. Il ressemble à un éducateur de mômes, ce fouetteur d'océans humains.

« Et c'est là sa force.

« Les tribuns à allure sauvage, à mine de lion, à cou de taureau s'adressent à la bestialité héroïque et barbare des multitudes.

« Blanqui, lui, mathématicien froid de la révolte et des représailles, semble tenir entre ses maigres doigts le devis des douleurs et des droits du peuple.

« Ses paroles ne s'envolent pas comme de grands oiseaux, avec de larges bruits d'ailes, au-dessus des places publiques qui, souvent, ne songent pas à penser, mais veulent être endormies par la musique que font, sans profit pour les idées, tous les vastes tumultes.

« Ses phrases sont comme des épées fichées dans la terre, qui frémissent et vibrent sur leurs tiges d'acier. C'est lui qui a dit : « Qui a du fer a du pain. »

« Il laisse, d'une voix sereine, tomber des mots qui tranchent, et qui font sillon de lumière dans le cerveau des faubouriens, et sillon rouge dans la chair bourgeoise.

« Et c'est parce qu'il est petit et paraît faible, c'est parce qu'il semble n'avoir qu'un souffle de vie, c'est pour cela que ce

chétif embrase de son haleine courte les foules, et qu'elles le portent sur le pavois de leurs épaules.

« La puissance révolutionnaire est dans les mains des frères et des simples... le peuple les aime comme des femmes.

« Il y a de la femme chez ce Blanqui qui, accusé de félonie par les classiques de la Révolution, amena sur la scène, pour sa défense, les souvenirs de son foyer lâché pour la bataille et la prison, et le fantôme de l'épouse adorée, morte de douleur, et pourtant assise toujours en face de lui, dans la solitude de son cachot contre lequel pleurait le vent de la mer. »

Avant le journal, un placard annonce la publication et contient une déclaration d'adhésion au gouvernement provisoire. La déclaration, rédigée par Blanqui, est signée des dix-neuf noms de Balsenq, Blanqui, Breuillé, Brideau, Caria, Eudes, Flotte, Gois, Granger, Lacambre, Ed. Levraud, Léonce Levraud, Pilhes, Regnard, Sourd, Tridon, Verlet, Émile Villeneuve, Henri Villeneuve, parmi lesquels les auteurs de la tentative de la Villette. Il est dit, en ces quelques lignes, qu'en présence de l'ennemi, il n'y a plus de partis ni de nuances, que le gouvernement du 4 septembre représente la pensée républicaine et la pensée nationale et que cela suffit, que toute opposition, toute contradiction, doit disparaître devant le salut commun. Il n'y a plus qu'un ennemi, le Prussien, et son complice, le partisan de la dynastie déchue qui voudrait faire de l'ordre dans Paris avec les baïonnettes prussiennes. La conclusion est formelle :

« Maudit soit celui qui, à l'heure suprême où nous touchons, pourrait conserver une préoccupation personnelle, une arrière-pensée, quelle qu'elle fût. Les soussignés, mettant de côté toute opinion particulière, viennent offrir au gouvernement provisoire leur concours le plus énergique et le plus absolu, sans aucune réserve ni condition, si ce n'est qu'il maintiendra quand même la République, et s'ensevelira avec nous sous les ruines de Paris plutôt que de signer le déshonneur et le démembrement de la France. »

Aucun autre mot d'ordre ne pouvait être donné à Paris.

L'isolé formule la pensée de tous, mais quelques-uns seulement s'en aperçoivent. Le cercle de défiance et d'indifférence est large autour de lui, et il reste l'isolé.

#### IV

Le lendemain, le premier numéro de *La Patrie en danger* paraît, reproduit la déclaration, et immédiatement, un article de Blanqui : *La défense de Paris*, va droit au fait, envisage la situation née des batailles perdues, de la marche en avant de l'armée prussienne, et déclare tout net que Paris n'est pas plus imprenable que nous n'étions invincibles.

Il y a le frémissement de la vérité, l'ardent désir d'être entendu et compris, dans ces paroles brèves, qui dénoncent comme ennemis l'amour-propre, les déclamations, les hâbleries, qui réclament le nombre, les armes, le courage. Avec une lucidité singulière, merveilleuse, le vieillard qui a passé sa vie en prison, dans les livres et les atlas, commence à parler de la guerre et de l'art militaire, prouve qu'il a suivi de son esprit ardent les opérations de la campagne achevée, étudié le terrain de la lutte future. Comme il a des contacts d'esprit avec Machiavel, Richelieu, pour ce qui a trait à la politique, il a encore avec eux cette ressemblance de percevoir nettement l'ensemble et les détails des opérations militaires, au point que ses amis ont pu affirmer, comme me l'a dit Granger, que la personnalité dominante en lui était celle d'un général.

Il montre les Allemands connaissant nos remparts, nos fossés, nos citadelles, notre territoire pouce par pouce, il explique dans les détails leurs deux plans possibles : la tranchée ouverte sur le quart de la circonférence, ou bien l'investissement à distance pour arrêter les arrivages et affamer la place.

Il sait sur quels points peuvent se produire les événements de guerre, il mesure l'espace de treize kilomètres dépourvu d'ouvrages offensifs, entre le fort de la Briche et le Mont-Valérien, comment l'ennemi peut commencer ses travaux

à couvert derrière Asnières, traverser le village, puis la Seine, et cheminer en sûreté à travers Clichy jusqu'au pied de l'enceinte. Et encore, tout un espace entre Villeneuve-la-Garenne et Courbevoie. Et cet autre espace entre le Mont-Valérien et le fort d'Issy. Il montre les forts impuissants à protéger Paris contre le bombardement, les mortiers ennemis placés depuis Maisons jusqu'à Clamart envoyant leurs bombes sur la rive gauche et sur une partie de la rive droite, les bouches à feu d'une portée de dix mille mètres lançant leurs projectiles de Villejuif jusqu'au boulevard Montmartre.

Après l'exposé de ce qui est, de ce qui sera, il indique les moyens de résistance, les fortifications comme point d'appui, des travaux de contre-approche perpétuels protégés par l'artillerie, la nécessité d'avoir cinq cent mille hommes sous les armes : toute la population mâle, de seize ans à soixante ans, les mobiles de la Seine et des provinces voisines de Paris, les régiments disponibles, la marine, des fusils demandés à tous les arsenaux, une fabrication incessante de canons, de mitrailleuses, de fusils, des achats en Angleterre, aux États-Unis, pour armer la province. « Que le canon d'alarme, conclut-il, proclame le danger de la patrie. Qu'on sache que c'est l'agonie qui commence si ce n'est pas la résurrection. »

Il ne s'en tient pas là. Tournez la page du pauvre journal, aujourd'hui jauni et usé ; c'est un second article, signé Bl., qui prévoit le bombardement et indique les précautions à prendre pour parer au danger. Et, à la troisième page, un troisième article : *Si Paris était pris*, prévoit le cas où le gouvernement devrait sortir de la ville, s'installer en lieu sûr, continuer la guerre :

« La capitale tombée au pouvoir de l'ennemi n'est plus que le porte-voix de l'ennemi. — Feu ! telle doit être la réponse de la France entière. »

Blanqui demande d'avance au gouvernement de Paris de rendre un décret dans ce sens, désavouant, déclarant traître à la patrie et punissant de mort tout individu qui accepterait une mission, une fonction, d'un gouvernement installé dans

la capitale par l'ennemi, et tout individu qui obéirait aux injonctions de cette source.

Le soir du même jour, après ses trois articles, Blanqui préside le club des Halles, et posément, de sa voix fine, de son éloquence sans fracas, pénétrante, qui crée dans la salle un silence absolu, il redit ce qu'il a écrit sur la nécessité de la levée en masse. Ceux qui l'ont vu ce soir-là (tel Maxime Vuillaume) ont gardé présente à la mémoire sa physionomie au moment où Lullier, le présentant à l'assemblée, le désigne comme « un vénérable vieillard ». Il leva la tête, regarda, et toute la jeunesse de son esprit passa, resplendit, dans ses yeux étincelants.

## V

Et c'est tous les jours ainsi. Le journal est fidèle à la déclaration. La première place appartient aux nouvelles militaires, avec la préoccupation de ne pas alarmer le public, mais aussi avec la volonté de ne lui rien celer. Puis, c'est l'article de Blanqui, un exposé des faits et une exhortation à l'action, une lucidité exaltée, un don de voyant, une parole pressante, le tremblement d'une voix qui craint de ne pas être perçue. Blanqui contresigne, dès le premier jour, le langage que parle Jules Favre, ministre des Affaires étrangères, dans la circulaire aux représentants de la France à l'étranger : « Nous ne céderons ni un pouce de notre territoire national, ni une pierre de nos forteresses. Une paix honteuse serait une guerre d'extermination à courte échéance... Après les forts, les remparts ; après les remparts, les barricades. Paris peut tenir trois mois et vaincre ; s'il succombait, la France, debout à son appel, le vengerait ; elle continuerait la lutte et l'agresseur y périrait. » Le ministre et le journaliste expriment le même sentiment, dans les mêmes termes.

Blanqui n'ajoute qu'une condition au refus de céder un pouce de territoire, une pierre de forteresse : pas de contribution de guerre non plus. La paix sans condition, ou la guerre.



C'est toute sa politique, c'est celle de son journal. Ses collaborateurs, Tridon, Levraud, Regnard, Granger, Verlet, entrent dans ses vues, font taire, aux premiers jours, leurs ressentiments politiques. Blanqui les laisse libres dans leur collaboration, mais son exemple est compris, sa parole écoutée. Comme lui, ils veulent la trêve sociale, l'union dans la défense.

## VI

Enfin, Blanqui est dans son rôle. Il a, le soir, la tribune du club, et, chaque matin, cette autre tribune, le journal. Il peut parler, il parle, et il dit des choses profondes et belles. Toute la connaissance historique, toute la science, toute la philosophie qu'il a amassées pendant les années de silence, s'échappent de leur source secrète, font irruption, viennent à la lumière, se répandent en clair torrent, en ondes d'un cristal sonore.

Comme tous les êtres supérieurs, il voit loin. Il est tout au moment actuel, il a, comme personne, la conscience qu'il se joue une partie terrible, que l'histoire européenne est à un tournant, qu'il faut se décider vite, jeter toute la force sur le point menacé. Mais la préoccupation d'un pareil moment n'empêche pas chez lui la vision de la destinée humaine, de la nécessité de rénover, de créer le cerveau et la conscience. Son deuxième article est une des pages les plus généreuses et les plus hardies qui aient pu être écrites en un tel péril. Il est intitulé : *Fraternité*, et c'est l'exhortation fiévreuse à l'appel aux armes de la population mâle, sans qu'on demande à personne des titres de vertu. Blanqui sait d'abord la puissance de l'uniforme, du groupement, et il croit aux grandes circonstances pour révéler des devoirs inconnus et sublimes aux déshérités du sort, aux coupables de misère, il demande si cette épreuve suprême ne retrempera pas les âmes égarées, ne fera pas des hommes nouveaux et purifiés. Il rappelle les forçats de Toulon arrachant la flotte française à l'incendie, en 1793, et ne



commettant pas un vol dans la ville abandonnée. Sans doute aussi se souvient-il des voleurs de Sainte-Pélagie auxquels il apprenait à lire. Un optimisme enthousiaste naît en lui, il veut que la République désarme les bras criminels, ressuscite la joie, l'espérance, la solidarité, les nobles instincts. Il veut la force avec la justice, et partout il dévoile la pensée qui l'absorbe : « N'oubliez pas que demain on va combattre, non pour un gouvernement, pour des intérêts de caste ou de parti, non pas même pour l'honneur, les principes, les idées, mais pour ce qui est la vie, la respiration de tous, pour ce qui constitue l'être humain dans sa plus noble manifestation, pour la patrie. » Il écrit cette ligne émouvante :

« Que serons-nous demain si nous n'avons plus de patrie ? »

## VII

Il continue ses articles sur la défense de Paris. Il est l'interprète, inconnu, de la population. Ce qu'il dit dans son journal, on le dit dans les groupes de la rue, et dans les chambres, le soir. Jamais il n'y eut unisson pareil entre un peuple et un homme, mais ce peuple ignore cet homme, un abîme de silence est entre eux, une impossibilité de communication. Ces pages, qui auraient dû, qui auraient pu soulever cette masse énorme de Paris, si facilement soumise au fluide, ne dépassaient pas de beaucoup le cercle d'adeptes, ne firent que çà et là des recrues. En dehors de toutes les raisons qui se trouvent déjà déduites de la personnalité vraie de Blanqui et de la fausse personnalité qui lui fut infligée par l'ignorance et la haine, il en est encore une autre, spéciale aux pages qu'il écrivait à cette heure tragique. Ces pages sont restées brûlantes jusqu'aux profondeurs, on ne peut les lire aujourd'hui sans subir leur clarté de pure lumière et leur chaleur de flamme vive, mais elles sont sans mise en scène, sans effets de rhétorique, sans images et contrastes de littérature. Nulle pompe, aucun panache, pas de boniment.

C'est la passion et la raison, toutes claires, toutes nues. La force y apparaît à chaque ligne, avec le sentiment de la mesure, et bientôt la colère civique s'y montre, mais les éclats qui feraient retourner les passants ne retentissent pas dans ces exposés rigoureux et ces réquisitoires inflexibles. C'est bien plus de l'histoire que du pamphlet. Blanqui délaisse volontiers les hommes. Calomnié dans sa vie, haï dans sa personne, il passe en les ignorant à travers ses ennemis et ses insulteurs, il les écarte d'une plume dédaigneuse. Il voit l'ensemble d'une situation, il prévoit demain par aujourd'hui, il est obsédé par le but, par la conclusion qui vient, qui s'approche, jour par jour, heure par heure. Tout le reste ne lui est rien.

Ceux qui lurent ces articles les trouvèrent admirables. Mais l'écrivain ne conquiert pas cette foule du Siège, qui voulait la même chose que lui, qui se refusait à admettre la défaite et la reddition de Paris. Dans le mouvement et le bruit de la ville en bataille, la voix de Blanqui est comme une voix dans le désert. On ne l'entendra qu'après, elle deviendra de plus en plus vivante, elle incarnera enfin tous ceux qui jetaient alors leur clameur au vent, et qui n'auront jamais su, ou qui n'auront su que trop tard, quel collaborateur s'offrait à eux.

### VIII

Jour par jour, on peut suivre alors la vie de Blanqui. Jour par jour, on peut écouter à la tribune du club et à la tribune du journal celui qui fut, presque toute sa vie, séparé des hommes, condamné au mutisme. On peut savoir la date et l'heure de sa parole, de son action.

Le 7 septembre, au café des Halles, à une séance où assistent Flourens et Lullier, Blanqui met à l'ordre du jour et traite la question de la distribution des armes. Le lendemain matin, son article expose le même sujet, dit l'insuffisance de l'armement, les arsenaux vides, l'artillerie incomplète, l'inaction des usines de guerre, mais fait valoir le puissant outillage qui existe

pour transformer les vieux fusils, fabriquer des chassepots et des mitrailleuses, fondre des canons. Il revient sur l'inutilité défensive des forts construits par Louis-Philippe contre Paris, sur l'impuissance d'action de l'enceinte, gênée par les villages bâtis entre la ville et les forts. Il montre tout l'ouest vide d'ouvrages défensifs : il n'y a pas de faubourgs à tenir en respect de ce côté. Il insiste sur la nécessité d'une guerre de retranchements à trois mille mètres en avant des forts.

Le lendemain, le bureau permanent du club est organisé, avec Blanqui comme président, Regnard et Levraud comme assesseurs. Tridon, Granger, Caria, Verlet, Eudes, Brideau sont délégués auprès des autres assemblées populaires pour réunir en faisceau toutes les forces vives éparses dans les quartiers de Paris. Vite, Blanqui va vers la question de la défense, la montre sous toutes ses faces, fabrication d'armes, artillerie, interroge Lullier sur l'état des forts, donne son avis sur l'issue finale, croit que les Prussiens n'entreraient pas, qu'ils incendieraient la ville par les avenues. Son article du lendemain, qui a pour sujet la garde nationale, cherche les meilleures conditions de nombre, de mobilité, fournit tout un plan d'organisation détaillé sur la base de cinq cents hommes par bataillon.

Le lendemain 10, l'ennemi est annoncé à trois journées de Paris, il court des bruits de traité de paix, personne ne songe même à une cession de territoire, mais ceux qui sont déjà las et voudraient la fin de la lutte croient à la possibilité de tout résoudre par l'argent. Blanqui se dresse, voit la honte et la diminution dans ce salaire offert à l'ennemi et la misère pour de longues années, après ces milliards prélevés sur le pays épuisé. L'article suivant va droit aux déclarations, aux serments de mourir sur les barricades : « Si l'on ne meurt que sur les barricades, dit-il, on vivra longtemps, on attendra les Prussiens jusqu'au jugement dernier. » Il cite comme preuve le bombardement de Strasbourg. A Paris, de par delà les forts, l'ennemi peut bombarder les quartiers de la périphérie. Un fort pris, les projectiles arriveront presque jusqu'au centre, et, l'enceinte forcée sur un seul point, commencera l'œuvre d'exter-

mination, la pluie d'obus, l'incendie par les mortiers, la ruine et la mort. Sa pensée s'exalte à ce spectacle de la grande ville détruite et il écrit son acte de foi, enthousiaste et désespéré :

« La gloire de Paris est sa condamnation... Sa lumière, ils veulent l'éteindre ; ses idées, les refouler dans le néant. Ce sont les hordes du v<sup>e</sup> siècle débordées une seconde fois sur la Gaule, pour englober la civilisation moderne, comme elles ont dévoré la civilisation gréco-romaine, son aïeule. N'entendez-vous pas leur hurlement sauvage : « Périssent la race latine ! » C'est Berlin qui doit être la ville sainte de l'avenir, le rayonnement qui éclaire le monde. Paris, c'est Babylone usurpatrice et corrompue, la grande prostituée que l'envoyé de Dieu, l'ange exterminateur, la Bible à la main, va balayer de la face de la terre. Ignorez-vous que le Seigneur a marqué la race germaine du sceau de la prédestination ? Elle a un mètre de tripes de plus que la nôtre. Défendons-nous. C'est la férocité d'Odin, la barbarie du Vandale et la barbarie du Sémite. Défendons-nous et ne comptons sur personne. »

Il crie malheur à qui s'enferme dans la défensive. Il transporte la nécessité du combat, au loin, dans la plaine de Saint-Denis et d'Asnières, sur les hauteurs de Sannois et de Meudon. Il devine l'attaque probable contre l'ouest, Paris tourné par le sud, l'ennemi passant la Seine au-dessus du confluent, se portant sur Meudon par les bois. De là, il prendra la ligne droite de l'enceinte, depuis la porte du Point-du-Jour jusqu'à la porte Dauphine, et le bombardement couvrira le xv<sup>e</sup> arrondissement, Grenelle et Vaugirard, et la partie sud du xvi<sup>e</sup>. Une autre portion de l'armée allemande peut traverser la Seine vers Épinay, s'avancer par Gennevilliers et Asnières, se combiner avec l'attaque du sud par le Vésinet, Montesson, Houilles et Sannois. La route suivie par les Prussiens de 1815 est rappelée. Il faut donc établir des retranchements au-dessus de Meudon en gardant de solides communications.

Le lendemain, il termine son exposé, répond à ceux qui parlent avec assurance, jactance, déclarent Paris impossible à bombarder. Il prouve, avec une évidence maintenant indiscu-

table pour tous, que les batteries prussiennes, placées en dehors de la ligne des forts du sud, bombarderaient les XIII<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> arrondissements, et qu'en dehors des forts de l'est, elles peuvent envoyer des projectiles sur une grande partie des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> arrondissements. L'enceinte prise, la partie de la ville comprise entre la Seine, les grands boulevards, les rues Gaillon et Saint-Roch et la rue du Temple, recevrait toutes les bombes, et le reste de Paris serait bombardé par les trois quarts des batteries.

C'est cette vérité qu'il faut dire, pour éloigner les faibles, les cent mille femmes réfugiées. Et Blanqui revient à ses retranchements, aux ouvrages en terre à distance, à Meudon, clé du siège, à la bataille continue livrée par quatre à cinq cent mille hommes à une lieue en avant de la ligne des forts : « Paris entendra le canon, mais il ne verra pas les projectiles. » Et encore, et toujours, il demande la fin des paroles inutiles, il veut des chiffres exacts d'hommes, de munitions, il pense à tout, aux arsenaux exposés, il adjure de faire immédiatement diriger sur Paris le matériel d'artillerie, les armes, les poudres, qui se trouvent sans protection dans les lieux ouverts. Il recommence sans cesse, prouve davantage ce qu'il a déjà prouvé, il est comme un prophète qui voit Paris détruit et s'enrage à vouloir le sauver.

## IX

Le 12, au club, à un citoyen qui veut mettre à l'ordre du jour la question du travail commun, de la fabrication des armes livrée à l'individualisme, Blanqui répond que, sans la visite du voisin de l'autre côté du Rhin, on discuterait bien d'autres questions, mais qu'aujourd'hui la question n'est ni individualiste, ni collectiviste, que c'est une question de vie ou de mort. Certainement, si les réformes avaient été accomplies, la puissance de résistance aurait été centuplée. Mais, avant tout, il faut penser au pays qui s'écroule. Un gouvernement républicain a été nommé en face de l'invasion, il faut le pousser,



l'exciter, espérer qu'il écouterà, que son énergie augmentera avec le danger. Demain, répète Blanqui, aurons-nous une patrie ?

Le lendemain matin, le voyant lève le voile de l'avenir. En douze lignes, au début de son article, il raconte tout le siège de Paris. Sur l'annonce faite par les Prussiens qu'ils vont investir Paris à une dizaine de lieues, il flaire le piège, devine le plan : « Masquer Paris comme une simple place de guerre, avec une armée d'investissement trop peu nombreuse pour un siège, mais suffisante pour intercepter les communications et les arrivages ; puis sillonner la France entière dans tous les sens, au moyen de plusieurs corps chargés d'enlever ou détruire nos établissements militaires, de prendre ou disperser les levées ou les noyaux d'armée, de briser les administrations de tout ordre, en un mot, de désorganiser et d'occuper le pays. »

Il montre l'approche de l'ennemi, son arrivée sous les murs sans un coup de fusil, sans que les avenues aient été disputées, alors qu'on pouvait faire payer cher une position telle que Chelles, Montfermeil et Livry. « Attendre l'ennemi dans les forts, c'est triste. » La défiance de Blanqui s'éveille à la pensée de la mission diplomatique de Thiers auprès des cours étrangères. Il songe : « Dans quel abîme allons-nous descendre ! »

Le lendemain 13, au club, il s'élève contre les négociations pour la paix. Il est incrédule à l'intervention des rois, et son anxiété grandit dans l'article du matin : il constate bien l'appareil de la guerre, le bruit des armes, les flots de soldats, mais il cherche la direction, il a une impression glaciale comme si tout ce bouillonnement n'était qu'un simulacre, il devine la lutte entre deux courants, celui de l'enthousiasme et celui de l'égoïsme, il prévoit le sinistre dénouement. Il voit l'Europe avide de notre chute, il supplie le peuple de ne compter que sur lui-même, de ne pas déceler une faiblesse en demandant à l'étranger un secours que l'on n'obtiendra pas.



## X

L'action du drame se précipite. Visiblement, Blanqui veut faire accepter sa pensée, prendre sa part d'influence. Pendant deux jours, il raconte l'affaire de la Villette pour dissiper les doutes, montrer ses desseins, éclairer sa politique. Il a retrouvé Clemenceau, maire de Montmartre, énergique et populaire, il se présente à l'élection des chefs de bataillon dans le quartier où domine l'influence de son ami de 1863. Il y a une grande réunion de quinze cents gardes nationaux dans une vaste salle de la rue Clignancourt, où la plupart des assistants sont dans l'ignorance de l'homme qui se présente à eux. Ils ont un étonnement devant sa tête blanche, sa voix faible, comme devant un spectre sorti de l'histoire. Il faut un discours du maire, président de la réunion, pour leur apprendre ce que c'est que Blanqui, quelle tradition du parti républicain il représente, quelle force est en lui. A l'unanimité, après cette intervention, Blanqui est nommé commandant du 169<sup>e</sup> bataillon. Le lendemain, il a les insignes du commandement, un képi galonné, un sabre.

Il est ainsi le 15, à la salle Favier, à Belleville, à l'entrée de l'ardent faubourg. De nouveau il affirme sa volonté d'entente avec le gouvernement. Il s'explique dans un article de polémique avec le *Siècle*, il veut la défense à outrance, mais il ne sera pas complice par son silence d'une politique de résistance en surface. Désormais, dans la logique de son rôle, il va signaler les fautes, les prévoir, harceler l'immobilité gouvernementale.

## XI

Toute cette fin de septembre, à partir de l'investissement, se passe pour lui dans cet effort sur place, dans cet acharnement à vouloir être entendu, compris. Il ne prend qu'un peu de repos, le soir, chez Sourd; il est vite debout, vite dehors : le matin, aux nouvelles, à l'activité, de son bataillon au rempart,

du rempart à la mairie de Montmartre, de la mairie à l'Hôtel de Ville, au bureau d'équipement ; le soir, avant le dîner, au bureau du journal ; après le dîner, au club, rue d'Arras ou salle Favier. Le club de *la Patrie en danger*, rue des Halles, n'existe plus, Blanqui est forcé bientôt d'espacer ses apparitions au club, mais il est fidèle à l'article, cloche d'alarme quotidienne qu'il voudrait faire retentir et vibrer à travers la rumeur de la foule et au-dessus du grondement du canon qui roule à l'horizon de Paris.

C'est le 19 qu'il pose la grande question : « La Patrie est-elle énergiquement défendue ? » et qu'il répond : « Non ! » Désormais chaque jour apportera sa preuve, et Blanqui l'illuminera de tous les feux de son verbe. Le 19, il proteste contre le décret qui fixe les élections municipales au 25 septembre et les élections législatives au 2 octobre, dans une France dévastée, occupée par l'ennemi : il ne voit le salut que dans l'énergie de Paris donnant tout pouvoir à une dictature de guerre uniquement chargée de combattre l'étranger. Le 22, le sentiment du péril grandit en lui, prend l'accent du désespoir : « La situation n'est plus tenable, dit-il, et ne saurait se prolonger sans catastrophe. Comment vivre dans cette contradiction mortelle : un gouvernement de défense nationale, qui ne veut pas se défendre ? » Il voit bien qu'une seule pensée hante les hommes de l'Hôtel de Ville : la paix, que le général responsable ne croit pas à la résistance, que toutes les escarmouches sous Paris et tous les préparatifs n'ont qu'une valeur d'apparence. Il dénonce le vice affreux de la situation par cette seule interrogation : « Est-on bien disposé à combattre quand on a la certitude de la défaite ? »

Le chef de bataillon appuie le journaliste. Le 21 septembre, une adresse signée de soixante-douze commandants est portée à l'Hôtel de Ville par cinquante d'entre eux, pour demander l'ajournement des élections en province et la guerre à outrance. L'entrée de la maison gouvernementale est refusée. Blanqui pénètre seul, remet l'adresse à Jules Ferry, lui expose en quelques mots son sentiment de la situation, l'interroge sur l'in-

demnité par laquelle on achèterait la paix. Pour la question de l'indemnité, Ferry la résout en disant que les sept millions cinq cent mille *Oui* du plébiscite payeront. Il remet d'ailleurs au lendemain la vraie entrevue. Ce lendemain, qui est le 21 septembre, les chefs de bataillon sont reçus par Garnier-Pagès, Picard, Ferry, Rochefort. Blanqui, en conclusion, ne trouve formulée aucune réponse catégorique, et il résume le débat, dans son journal, par ces mots : « L'espoir d'une paix achetée est un dissolvant pour toute résistance sérieuse. On ne s'apprête pas à combattre, quand on ne s'occupe que de traiter... Si depuis dix-sept jours le gouvernement avait songé à trouver des chas-sepots, il aurait plus avancé l'œuvre de la paix que par ses appels éperdus aux puissances étrangères. »

## XII

On accuse naturellement Blanqui de semer la discorde et la haine, lui qui aurait dû être appelé au conseil de la défense. Une agitation se manifeste, des officiers de la garde nationale, sur une information qui leur a déplu, viennent arrêter, sans mandat, le secrétaire de la rédaction, le correcteur et deux employés de *La Patrie en danger*. Conduits à l'Hôtel de Ville, ils sont remis en liberté immédiatement, mais l'incident est significatif, indique des adversaires irrités, violents, prêts à remplacer la discussion par la brutale injonction de la force : on introduirait volontiers le bâillon dans la bouche d'airain. De fait, on parvient à la faire taire trois jours. Après l'article le plus sensé, le plus raisonnable : *Les nécessités de la défense*, où Blanqui réclame l'inventaire général et le rationnement, montre l'utopie de la communauté devenue subitement un fait qu'il faut subir si l'on ne veut périr, après cet article, il y a une interruption de trois jours de *La Patrie en danger* : l'imprimeur a refusé de continuer sans un subside. Jamais Blanqui ni ses amis ne se sont occupés de la vente et du gain, n'ont exigé un compte, laissant libre l'industriel jusque-là satisfait.

Blanqui ne veut pas se rendre, ses amis croient à lui, à sa parole, à son intervention. Non seulement ils lisent ses articles, ils admirent le cours de défense improvisé par ce stratège qui a fait son éducation en prison, mais encore ils l'entendent, tous les jours, dire ce qu'il ne peut écrire, montrer toutes les faiblesses du plan empirique de Moltke, qui n'est un plan supérieur qu'en regard de l'absence de décision de Trochu. Les chefs militaires ne pouvaient croire aux aptitudes de Blanqui, ainsi subitement révélées, et, du haut en bas de la hiérarchie, tous durent, s'ils firent attention à lui, prendre en pitié ce civil qui se mêlait de faire des observations et d'avoir des idées sur une science dont ils étaient les représentants patentés. Mais dans l'entourage de Blanqui il y a une admiration, une souffrance, un enragement, à voir ainsi se consumer cette fièvre, qui ne réussit pas à embraser la ville, et l'on veut garder au rédacteur en chef de *La Patrie en danger* le contact possible avec la population, faire savoir à tous qu'un homme est là, riche de facultés, prêt aux responsabilités.

Au bout de trois jours, le 1<sup>er</sup> octobre, par la réunion de tous les efforts, le journal reparait donc, sur une seule feuille de grand format, à dix centimes.

### XIII

*Question de vie ou de mort !* dit Blanqui reprenant la plume, demandant le jour dans les ténèbres, et, pour la première fois, parlant de façon menaçante :

« La calomnie se déchaîne comme en 1848. Nous savons ce que c'est, le marchepied de l'échafaud, le prélude de la proscription. Et la défense, où en est-elle ? Au mensonge et aux simulacres. Paris n'a jamais été défendu, il ne l'est point, il ne le sera pas. On cultive le Prussien comme une ressource contre la *Démagogie*. La *Démagogie* fera tête et ne se laissera point égorger, qu'on le sache bien. Elle a été débonnaire en 1848. Elle était seule en cause, et s'est abandonnée au couteau. En 1870,

elle est la Patrie. Elle défendra la Patrie avec les ongles et avec les dents. Aux hurlements et à l'audace de la réaction, elle a compris le danger, et les traîtres n'échapperont ni à sa perspicacité ni à sa vengeance. »

L'article suivant : *La Dictature militaire*, requiert directement contre Trochu, fournit son dossier de Breton catholique, d'homme de monarchie et d'église, peu apte à l'action, empressé à la politique et à la parole, refusant, par esprit de conservation sociale, de se servir des deux cent cinquante mille combattants des faubourgs, refusant de les armer, et Blanqui se résume, formule ce jugement : « Les grands événements portent les grands hommes, ils laissent choir les petits. »

On sait la prise de Toul et de Strasbourg : quatre-vingt mille hommes et l'artillerie de siège vont venir renforcer les Prussiens devant Paris. Pas de nouvelles de la province. L'article qui commente cette situation montre le gouvernement comme le plus grand obstacle à la défense : « Depuis le 4 septembre, il n'a cessé de la compromettre, et par ses mesures politiques, et par ses mesures administratives, et par ses mesures militaires. Il nous perd, et on crie : Maintenez-le ; il nous conduit aux abîmes, et on crie : Suivez-le. Le premier acte de la défense est d'écarter ceux qui rendent la défense impossible. »

Le 6 octobre, *Préparatifs de trahison* : c'est l'histoire reprise au début, la paix voulue quand même, Jules Favre s'en allant, sans mandat, savoir les conditions et subir l'affront de Bismarck, les capitulations de Toul, de Strasbourg, tenues secrètes pendant quinze jours, les nouvelles de province cachées aussi.

Le 7, *La situation* : des faits précis, l'artillerie de marine et les approvisionnements des arsenaux laissés dans les ports de l'Ouest, la non-fabrication des pièces de campagne depuis le 4 septembre, le non-achat de fusils Remington en Angleterre, alors que l'on aurait pu avoir mille pièces, trois cent mille fusils avant l'investissement.

Blanqui se résout à chercher le remède ailleurs ; il accepte maintenant l'idée des élections parisiennes, qu'il a combattues



contre Longuet, rue d'Arras, le 22 septembre. « L'évidence, dit-il le 8 octobre, a tout emporté. Les colères de la réaction ont levé les derniers doutes. A ses fureurs, à ses calomnies, on a reconnu la mesure nécessaire, la mesure du salut. »

Le 5, Gustave Flourens, chef d'un bataillon de Belleville, le 63<sup>e</sup>, et de plus pourvu du titre spécial de major de rempart, avait manifesté à l'Hôtel de Ville, discuté avec Dorian sur la fabrication des armes, discuté avec Trochu sur la lenteur de la défense, et finalement donné sa démission. On le regardait naturellement comme un exalté, et il l'était, mais la situation comportait l'ardeur et la généreuse folie, et l'instinct de Flourens fut considéré à tort comme quantité négligeable. Il pouvait, il devait se trouver en accord avec la sagesse, le savoir pratique, d'un homme tel que Dorian : un gouvernement de défense nationale était obligé par les circonstances de s'adjoindre toutes les forces pour la même œuvre, et Blanqui, de même, qu'on laissa s'épuiser au dehors, aurait dû être, dès le premier jour, installé au conseil et à la direction. Mais qui connaissait Blanqui ? Trois jours après la manifestation Flourens, au lendemain du départ de Gambetta en ballon, une nouvelle tentative est faite auprès du gouvernement. Les chefs de bataillon, accompagnés d'une foule sans armes, se réunissent pour aller réclamer les élections municipales. Ils trouvent la garde mobile en bataille devant la grille, et un bataillon de garde nationale rangé en avant de la mobile. Trois délégués seulement sont reçus, mais pour s'entendre dire par Jules Ferry que le gouvernement n'entrait pas en pourparlers et que des mesures étaient prises contre les manifestants. Il n'y avait qu'à se retirer.

Le lendemain matin, en même temps qu'un court récit de la démarche, Blanqui publie la page du *Droit divin*, où il parle politique, démonte le mécanisme gouvernemental, montre les hommes du pouvoir à jamais en possession de l'autorité, se transmettant l'héritage à travers tous les régimes, traitant de séditieux ceux qui osent contester leur nouveau droit divin, taxant le peuple d'ingratitude s'il ne s'in-



féode pas, et l'écrivain de bons sens, d'ironie et d'éloquence remet ainsi les choses en place :

« Et cependant, il (le peuple) ne doit rien à personne. Il n'est tenu d'aucune attache aux individus, quels qu'ils soient. Il ne doit consulter que son propre intérêt, jamais les convenances et les amours-propres de ses mandataires. Les prendre quand il en a besoin, les laisser quand ils ne sont plus en situation, telle doit être sa pensée unique. Tel qui rendait service aujourd'hui est demain un obstacle et un péril. Il n'a point à récriminer contre l'ingratitude s'il reçoit son congé. Un citoyen honoré un seul jour de la confiance nationale sort à jamais de la foule et demeure dans sa retraite un personnage consulaire. Le mandat populaire ne devrait pas devenir une propriété ni un héritage. »

#### XIV

On voit distinctement comment la fausse opération se fit dans l'esprit de la population de Paris. Elle voulait, cela n'est pas douteux devant les quatre mois de siège supportés avec leurs tristesses et leurs horreurs, elle voulait la résistance. Elle crut à cette résistance par le chef militaire qu'elle s'était donné, et c'est sur le nom de ce chef qu'elle imposa la nécessité de l'union. Tous ceux qui furent clairvoyants trop tôt et essayèrent de rompre avec le chef néfaste apparurent suspects, et c'est au nom de la défense voulue par tous que les plus ardents à la défense furent traités en factieux et en ennemis. Le 8 octobre, les gardes des bataillons venus au secours de l'Hôtel de Ville traitent les manifestants de brigands, de pillards, voleurs, Prussiens, et ils crient : « A bas Blanqui ! » comme on criait en 1848. Blanqui constate simplement, dans son journal, qu'aux outrages sont mêlés des noms de républicains qui ont le tort d'avoir voué leur vie à la République, son ironie relève les épithètes de factieux et de Prussien, les voies de fait commises contre les hommes coupables d'ardeur et de désespoir. Il

voit que tout cela mène à la capitulation, et l'ascète proclame que la joie sera dans les cuisines et dans les salles à manger, qu'il n'est pas sain d'entrer en guerre contre le ventre, et que l'affaire des exaltés ne sera pas bonne.

On ne lui fit guère attendre la sanction de sa prophétie, et, tout d'abord, le moyen d'action qui était en son pouvoir lui fut enlevé. Il explique lui-même fort bien comment on s'y prend pour démolir un commandant : on ne lui donne rien, il n'obtient qu'après les autres des armes, des équipements, des vêtements de rebut. Le mécontentement ne tarde pas à naître dans le bataillon, et les adversaires savent l'exploiter : le chef est réputé bientôt pour un incapable ou un homme de mauvaise volonté. C'est ce qui se passe au 169<sup>e</sup>. L'affaire éclate le 15 octobre : une députation d'officiers et de gardes désapprouve le chef de bataillon Blanqui, comme instigateur de manifestations, proteste contre ses doctrines politiques et contre son incapacité absolue en fait de manœuvres militaires. Immédiatement, un ordre du jour de Trochu prend acte des sérieux dissentiments, dissout le cadre des officiers, annonce de nouvelles élections. Blanqui eut beau montrer que c'était là, pour lui, la première révélation des dissentiments sérieux, qu'il n'avait jamais dit un mot de politique à son bataillon, et il aurait pu ajouter qu'il avait même supprimé la politique de ses articles de *La Patrie en danger* ; les amis de Blanqui eurent beau faire observer que sa vision du siège et sa science militaire devaient lui éviter le reproche de ne pas s'astreindre à une besogne de sergent instructeur, rien n'y fit, le coup était porté. Huit jours après, les élections auront lieu et Blanqui sera remplacé par un de ses capitaines, le dessinateur H.... condamné plus tard pour délits de droit commun.

## XV

Il n'aura plus son sabre de commandant, il lui restera sa plume de journaliste. Il fait merveille, redouble de sagacité,

d'éloquence, et c'est au moment où l'intrigue de bataillon se forme et s'agite contre lui que sa pensée prend son plus grand essor et qu'il écrit son invocation à la race dont il est, à l'idée qu'il adore. Il regarde monter l'invasion barbare, il contemple la terre de France, « où se débat, entre deux millions d'hommes armés, la question du progrès ou de l'immobilité, de la dignité ou de la servilité humaine, de la race latine ou de la race germanique », et il s'écrie en un style qui marche d'abord au pas de charge et qui finit par prendre son vol dans l'espace :

« Les Teutons ont franchi le Rhin et menacent une fois encore la civilisation. Les races du Midi ont tressailli au bruit des pas de ces bandes féroces, sorties des forêts du Nord pour asservir la Méditerranée aux rois et aux hobereaux.

« L'Italie se souvient et accourt dans sa plus illustre personification. L'Espagne s'ébranle au delà des Pyrénées. Le monde entier s'agite au spectacle de cette lutte suprême entre une nationalité farouche et étroite et l'idée de la fraternité humaine.

« Ils courent nos plaines fertiles, ces hommes aux pieds plats, aux mains de singes, qui se prétendent l'élite du genre humain, qui n'en ont jamais été que le fléau, et qui viennent pour nous refouler mille ans en arrière dans les brouillards ténébreux de la Baltique.

« Oh ! vous, la grande race de la Méditerranée, la race aux formes fines, délicates, l'idéal de notre espèce, vous qui avez couvé, fait éclore et triompher toutes les grandes pensées, toutes les généreuses aspirations ; debout pour le dernier combat, debout pour exterminer les hordes bestiales de la nuit, les tribus zélandaises qui viennent s'accroupir et digérer sur les ruines de l'humanité ! »

## XVI

Les articles qui suivent commentent les nouvelles de la province, l'attitude de l'armée ennemie, immobile, attendant en

parfaite sécurité la fin de nos vivres. La famine est son moyen, cela est maintenant visible. Blanqui, une fois de plus, dénonce, affiche le sûr calcul. Sur Gambetta, il a des doutes, il craint qu'il n'ait emporté de Paris la maladie mortelle du gouvernement provisoire, l'incertitude, la peur du peuple, l'obséquiosité pour la réaction. Garibaldi sera paralysé par le clergé, ne sera qu'un nom. La Révolution est traitée en suspecte, en ennemie.

La République, acclamée, est détestée, combattue, sa fin escomptée. Blanqui ne peut celer sa tristesse : « Je ne connais pas de plus grand supplice au monde que le spectacle de cette épouvantable hypocrisie. C'est trop, pour une génération, de le subir deux fois en vingt-deux ans, sans que les bourreaux daignent changer un seul mot à leur programme. En vérité, jamais on ne pourra sonder les profondeurs de la bêtise humaine. »

Il commence à douter de la possibilité de la victoire pour Paris, après les quinze premiers jours si précieux, perdus en négociations, et quinze autres jours encore, passés en hésitations. Il reste bien un élément d'action, d'énergie, de résistance, mais on se méfie de cette démocratie trop ardente, on ne se résout pas à l'employer, à jeter Paris tout entier sur l'ennemi. Le plan du général Trochu, qui consiste à ne se servir que de quarante mille gardes nationaux en une série de sorties, ne peut conduire, selon Blanqui, qu'à la capitulation par la famine, l'Alsace et la Lorraine démembrées, la royauté rétablie.

Il y a évidemment, à ce moment, chez l'écrivain, une diminution de croyance au succès final. Sa faculté de voir et de deviner joue son rôle, il aperçoit que l'on n'a pas fait entrer d'armes à Paris, que l'on ne transforme pas assez vite les fusils existants, que la fabrication des canons est lente, qu'il n'y a que soixante pièces de campagne pour toute la garde nationale, que sur les cinq cent mille hommes, gardes nationaux, mobiles, soldats de ligne, dont se compose l'armée de Paris, il n'y a que cent soixante mille hommes suffisamment armés. Pourtant, il affirme que l'on pourrait encore, en trois

semaines, par un sursaut d'énergie, avoir douze cents bouches à feu, former trente mille artilleurs, fabriquer dix mille fusils par jour, mais il sait aussi que les militaires ne tiendront nul compte de cette opinion d'un civil. Et s'il avait su, par surcroît, ce qu'il aurait pu savoir, ce que le général Trochu savait sûrement, que l'armée ennemie ne comptait à ce moment que cent soixante mille hommes autour de Paris, et que le combat, sur un point, pouvait être décisif, rétablir la communication avec la France, rendre l'air et la lumière à Paris ! Sur ce fait, la question de la défense de Paris, les historiens les plus modérés, les plus conciliants, ont prononcé plus tard exactement comme Blanqui, à l'instant même des événements, dans *La Patrie en danger*.

Sans cesse, Trochu disserte, écrit, et pendant ce temps les combats inutiles se multiplient, les commencements de sortie jamais continués, aucuns renforts aux soldats engagés.

Le 21 octobre, environ sept mille hommes disposés en trois colonnes, avec une réserve à peu près égale, ouvrent la route par Buzenval et la Malmaison, inquiètent l'ennemi à Versailles, l'inquiètent jusqu'à un commencement de panique. Mais les Allemands eurent des renforts, jetèrent la force suffisante au point menacé, tandis que les Français restaient livrés à eux-mêmes, devaient battre en retraite, après leur offensive victorieuse.

## XVII

L'affaire du Bourget était pour donner l'alarme aux plus conciliants : le village, pris le 28 octobre par le coup de main de trois cents francs-tireurs de la Presse, bientôt appuyés de mobiles et de gardes nationaux, était repris par les Allemands le 30 octobre. Pendant deux jours, à la porte de Paris, une poignée d'hommes attendit du secours, des troupes, des canons, et attendit en vain, fut cernée, hachée, après un affreux et héroïque combat maison par maison. Le lendemain, le général Tro-

chu parlait de cette bataille de trois jours comme d'un pénible accident et déclarait textuellement que le village du Bourget ne faisait pas partie de notre système de défense, que son occupation était d'une importance très secondaire.

A l'affaire du Bourget s'ajoute la reddition de Metz. On n'y croit pas d'abord lorsqu'elle est annoncée par Félix Pyat. On brûle les numéros de son journal *le Combat*, on dénonce, à l'*Officiel* même, Pyat comme un agent de l'étranger. Mais la vérité est la vérité, et, le 30, une affiche de Jules Favre annonce à la fois le retour de Thiers, une proposition d'armistice des quatre grandes puissances neutres avec convocation d'une Assemblée nationale, et la capitulation de Bazaine à Metz.

Après un mois et demi de siège, il fallait bien constater l'inertie de Trochu, le mauvais armement, la lenteur des travaux, le surgissement de l'idée d'armistice en avant de l'idée de défense ; il fallait craindre Paris rendu après Metz. Cette fois, il y a dans la ville l'agitation qui annonce la tempête, les groupes discutant, clamant devant les affiches, la colère à pleine rue.

## XVIII

Le 31, les maires étaient à l'Hôtel de Ville dans le cabinet du maire de Paris, Étienne Arago, lui disant l'état des esprits, cherchant un mode d'intervention rapide. Ils vinrent à dix heures du matin, ils revinrent à une heure. Chaque fois, ils montrèrent la descente des faubourgs sur l'Hôtel de Ville comme imminente. Tous se mirent d'accord sur la nécessité de l'élection des municipalités, sur une solution justicière de l'affaire du Bourget, sur la formation immédiate de bataillons de marche. Le maire de Paris et ses adjoints allèrent porter ces propositions au gouvernement assemblé dans une salle voisine. Il fallait se hâter. La rumeur de Paris grandissait, la foule allait venir.

Il était même trop tard. Pendant la délibération, cette foule était venue, forçait la grille, entraît à l'Hôtel de Ville.



## XIX

Sur cette foule, l'hésitation ne peut être longue. Il est certain que l'on peut trouver en elle la révélation des forces révolutionnaires sous les armes. Les noms des chefs, les articles de journaux, les désirs anciens hautement exprimés, témoignent suffisamment que ces combattants rêvaient un ordre social différent de l'ordre de la veille, et que leurs volontés et leurs énergies étaient toutes prêtes pour en essayer la réalisation. Mais, ceci admis, je ne crois pas qu'aucun historien de l'avenir trouve, aux dates des soulèvements de la population assiégée, un sentiment qui ait dominé le sentiment de la défense de Paris. Par un phénomène naturel, toute la violence des plus violents révolutionnaires se trouvait détournée de son but et orientée vers la guerre patriotique.

Avec quelle ardeur ! Je me souviens comme s'il s'agissait de spectacles d'hier.

Ma première impression me vient de la foule dans laquelle je vivais alors plongé, le jour, le soir, par le fait de ma curiosité de coureur de rues, d'enfant qui voulait voir et savoir, qui lisait les affiches innombrables se succédant d'heure en heure, qui écoutait les discussions passionnées des groupes formés à chaque coin de rue, sur chaque chaussée, sous le ciel bas, dans l'atmosphère chargée de pluie, ébranlée par les coups de canon, qui lisait les journaux, les placards criés à pleine rue, déployés aux kiosques, aux devantures des libraires.

Combien de fois ces cris, ces paroles, ces imprimés, ces visages anxieux et colères, cette foule levant ses milliers de visages vers le ciel où passait le bruit de la canonnade, combien de fois cette histoire vécue ne se rencontrait-elle pas avec l'histoire passée que je lisais au soir dans les livres ! C'était à perdre la notion du temps et des faits, à croire que l'on se trouvait emporté, par quelque terrible enchantement, à l'époque de la Patrie en danger et de la Terreur, et que les prodiges de la furieuse défense révolutionnaire allaient se renouveler. Mon ima-

gination de ce temps-là ne se faisait pas faute d'accomplir ces voyages d'illusion, chaque fois interrompus par quelque arrêt du destin, quelque réapparition du réel.

La vie de la foule se manifestait encore d'une autre manière au cours des longues attentes qui furent alors imposées à tous — on peut se demander pourquoi, avec stupéfaction — pour délivrer à chacun sa part de pain et de viande. Pendant ces stations aux portes des boucheries, des boulangeries, tout au long d'une soirée sans lumière, ou à l'aube, les femmes, les enfants révélaient jour par jour l'esprit d'une population d'humbles, de ceux qui supportaient le plus lourdement le poids de cette tragédie imbécile, voulue en dehors d'eux, et qui les prenait, les engageait de force comme figurants.

De ces agglomérations immobiles contre les boutiques, comme des groupes gesticulants des boulevards, on n'entendait monter qu'une même parole exprimant la même pensée : l'espoir perpétuellement affirmé que l'on ne céderait pas, que Paris laisserait ses assaillants, que l'on viendrait ainsi tous les soirs, tous les matins, chercher le mauvais pain et la viande de cheval, pendant des semaines, pendant des mois, jusqu'à l'heure de la trouée certaine où Paris rejoindrait enfin la province à travers l'armée allemande dispersée. C'était cette affirmation qui était faite par les discuteurs des groupes, si volubiles, aux yeux si brillants. C'était elle encore et toujours qui sortait, la nuit, des capuchons rabattus sur les visages des hommes, des mantes, des capelines, des mouchoirs dont s'enveloppaient les femmes. Et des petits qu'on ne voyait pas, enfouis dans les rangs, proclamaient aussi, avec des voix rieuses et rageuses, qu'ils refusaient de se rendre.

Tous ceux qui ont connu ces jours n'ont pas entendu autre chose. Il n'y avait donc pas à être surpris, au soir du Trente et un octobre, du défilé, qui dura des heures, de tous les sombres bataillons en vareuses, fusils luisant sous la pluie, marchant d'un pas accéléré vers un centre qui était l'Hôtel de Ville, avec l'idée obsédante de sauver Paris.

Je revois cette place, noire de foule. J'évoque cette soirée

tiède, cette pluie, les lumières qui couraient aux vitres, les arrivées ininterrompues de bataillons. Je me rappelle une ondulation qui courut cette foule armée, dans la nuit de six heures du soir, lorsque l'on dit que Blanqui était entré, occupait l'Hôtel de Ville, et qu'il allait donner des ordres. Toutes les journées de 1848 s'évoquaient par des noms d'individus, les mêmes que vingt-deux ans auparavant, et par la foule anonyme, la même aussi qui essayait encore instinctivement de changer son sort. Mais combien la réalité de ce soir d'octobre était plus belle et plus poignante que l'histoire ressuscitée par les plus beaux livres, avec son incertitude, avec le grand inconnu que l'on sentait dans le noir, au loin, vers la campagne mystérieuse où grondait la voix menaçante de la guerre.

## XX

Blanqui était entré, en effet, aussitôt qu'il avait été prévenu de ce qui se passait, car jamais journée ne fut moins combinée que le 31 octobre. Il y eut une partie de la population exaltée, affolée par les nouvelles, furieuse de l'inertie, et qui s'en vint instinctivement vers les gouvernants de l'Hôtel de Ville, mais sans projet, sans but préconçu. On a beaucoup écrit sur ce qui s'est passé pendant cette journée, cette soirée et cette nuit, et toutes les narrations, d'inspirations diverses, avec les mêmes impressions de désordre et d'attente sur place, se trouvent en accord sur les faits essentiels.

Dès le matin, c'est l'arrivée des bataillons, crosses en l'air, portant sur des drapeaux : « Pas d'armistice ! La Commune ! La levée en masse ! » Devant l'Hôtel de Ville, comme sous les fenêtres du gouverneur, au Louvre, ce sont les cris : « A bas Trochu ! Vive la Commune ! Des armes ! » Pendant la délibération des maires, il y a des discours de Trochu, de Jules Simon, de Garnier-Pagès, de Rochefort. Puis une double invasion de la salle du Conseil municipal, au-dessus de la cour Louis XIV, où délibèrent les maires, et de la salle du gouvernement qui occupe

l'angle de l'Hôtel de Ville, sur la place de Grève et le quai de Gesvres. Delescluze et Pyat, suivis d'une foule tumultueuse, entrent dans la salle des maires, et Flourens, suivi de quatre cents de ses tirailleurs, va tout droit à la salle du gouvernement.

Le maire de Paris et ses quatre adjoints traversent la salle du Trône, se heurtent aux envahisseurs, parviennent pourtant à transmettre au gouvernement le résultat de la délibération : les élections municipales sont acceptées, et Étienne Arago est chargé de l'annoncer à la population. Il lit le vœu des maires et la décision gouvernementale du haut de l'escalier du préfet, puis d'une fenêtre sur la place. Dans la salle du gouvernement, Rochefort, monté sur la table, donne la même nouvelle. Il est mal accueilli, descend. Désormais, tous ceux qui croient avoir quelque chose à dire vont monter sur cette table autour de laquelle sont assis Trochu, Jules Favre, Jules Simon, Jules Ferry, Emmanuel Arago, Garnier-Pagès, Dorian. C'est Lefrançais qui surgit le premier, déclare la déchéance. Puis Flourens, botté, galonné, qui lit la liste d'un nouveau gouvernement, ou plutôt d'un comité provisoire chargé de procéder aux élections de la Commune. La foule acclame ou désapprouve. La liste donnée plus tard comme définitive par Flourens était ainsi composée : Dorian, Flourens, Mottu, Victor Hugo, Louis Blanc, Delescluze, Blanqui, Avrial, Raspail, Ledru-Rollin, Félix Pyat, Millière, Ranvier, Rochefort. Celui-ci fut discuté, le nom de Dorian fut dicté par la foule.

## XXI

C'est alors que le désordre et le hasard se manifestent en mouvements incertains et furieux. Flourens avait fait un gouvernement, mais il restait à l'installer. Tous ceux qui se trouvaient désignés ne furent pas prévenus. Blanqui, sans bataillon, n'avait pas marché sur l'Hôtel de Ville. Avisé à cinq heures et demie qu'il a une part du nouveau pouvoir provisoire, il est à

six heures à l'Hôtel de Ville, il passe à grand'peine à travers la foule, il surgit, sans que l'on sache comment, dans le bureau du préfet de la Seine, séparé de la salle du gouvernement par un vestibule donnant sur l'escalier du préfet. Ce vestibule et cet escalier vont jouer le grand rôle dans l'affaire du Trente et un octobre. C'est là qu'ont pu pénétrer et manœuvrer à leur aise les bataillons venus au secours du gouvernement renversé. Flourens avait fait occuper la salle où il se trouvait avec Trochu et ses collègues, et donné ordre à ses tirailleurs de garder les portes. Il isolait ainsi la révolution qu'il croyait faire, supprimait toute communication avec le dehors. C'est le vestibule et l'escalier qu'il lui aurait fallu occuper, et c'est là que vinrent camper les gardes nationaux du 106<sup>e</sup> bataillon, du faubourg Saint-Germain, dévoués à Trochu, prêts à tout événement.

Blanqui, dans la salle où il pénètre, est reconnu, entouré d'amis et mis au courant du rôle de Flourens. Il veut rejoindre celui-ci, traverser le vestibule, il trouve à la première porte de communication les gardes du 106<sup>e</sup> qui l'empêchent de passer. Il voit le péril, la difficulté d'aboutir immédiatement, va au possible.

Il s'installe, presque silencieux, de son allure paisible, froidement tragique, et sa pensée court d'abord à l'ennemi. Il faut empêcher qu'il sache les dissensions de Paris, et le premier ordre que signe Blanqui est de fermer toutes les barrières, de supprimer toutes communications. Le second ordre est aux commandants des forts pour les informer de ce qui se passe et les avertir de redoubler de vigilance. Cela fait, les estafettes parties dans toutes les directions, Blanqui songe à l'Hôtel de Ville, expédie à une vingtaine de chefs de bataillon l'ordre de rassembler leurs troupes et de venir sur-le-champ. Aux bataillons réunis sur la place, il donne l'ordre d'entrer immédiatement pour garder les portes et occuper l'intérieur après avoir fait sortir le 106<sup>e</sup>. A l'un de ces bataillons, il enjoint de prendre la Préfecture de police. Les maires sont prévenus. Pour ce qui concerne trois ou quatre arrondissements, de nouveaux maires sont désignés.



Ledru-Rollin vient, voit Blanqui écrivant, signant, et s'en va.

## XXII

Pendant ce temps, le conflit prévu éclatait dans la salle voisine : le 106<sup>e</sup> envahissait la salle occupée par Flourens, le commandant Ibos montait à son tour sur la table, auprès de Flourens, le distrayait pendant que ses hommes enlevaient Trochu, suivi de Ferry et d'Emmanuel Arago. Flourens, berné, consigne les autres dans une embrasure de fenêtre, les entoure de tirailleurs. Il est sept heures. L'insurrection, au lieu de s'accroître, décroît. Millière est venu, a parlé d'agir révolutionnairement, mais il est venu seul, n'a pas convoqué son bataillon. Les bataillons qui ont occupé la place l'ont quittée, à l'annonce d'un nouveau gouvernement, croyant tout terminé. Deux compagnies, qui sont à l'intérieur de l'Hôtel de Ville, s'en iront aussi, à minuit. Il pleut, la foule est affamée, chacun rentre chez soi : on aura des nouvelles le lendemain matin, par les journaux.

C'est au moment du tumulte occasionné par l'enlèvement de Trochu que Blanqui veut de nouveau rejoindre Flourens. Cette fois, il réussit à sortir, pénètre dans le vestibule empli de cris et de gestes, se jette à travers les groupes, parvient à l'autre porte. Là, ce sont les tirailleurs de Flourens qui lui barrent le chemin. Leur consigne est pour tous. Blanqui lui-même ne passera pas. Plusieurs fois, il est repoussé. Enfin il parvient à se faire entendre et comprendre, il joint Flourens, revient avec lui dans le bureau du préfet pour essayer de coordonner l'action, de clarifier la situation trouble.

Il faut une fois de plus traverser le dangereux vestibule, où se renouvelle sans cesse l'imprévu. Le vacarme a augmenté. Les paroles violentes retentissent. Ce n'est plus le 106<sup>e</sup> qui s'agite dans ces coulisses du drame, c'est un autre bataillon du faubourg Saint-Germain, le 17<sup>e</sup>. Les gardes sont nombreux,



animés, tout prêts à en venir aux mains avec les tirailleurs de Flourens. L'un d'eux aperçoit Blanqui, le reconnaît, le signale. En un instant, il est séparé de Flourens, une bande est sur lui, l'empoigne, le précipite contre une table, le déchire, l'étrangle. Les tirailleurs veulent le soustraire à ces poignes brutales, et c'est une mêlée dans laquelle disparaît le vieillard. Les gardes sont les plus forts, emportent leur proie hors du vestibule, sur le palier. Là, Blanqui tombe, haletant, presque évanoui, est recueilli par d'autres gardes du 17<sup>e</sup> qui ne l'achèvent pas, qui l'aident, au contraire, à s'asseoir sur une banquette, le laissent reprendre ses sens. Pendant quelques instants, il reste immobile. Lorsqu'il retrouve sa réflexion avec sa respiration, il peut reconnaître une fois de plus combien il est difficile d'être compris, et s'apercevoir qu'il ne sert de rien d'accumuler les efforts, de donner sa science, sa philosophie, de s'user le cerveau, de dépenser sa vie. Il veut ce que veulent, sans doute, la plupart de ces hommes, la défense acharnée, la victoire de Paris et de la France, il le veut avec autant d'ardeur et plus de clairvoyance. Mis en leur présence, il est traité en ennemi, injurié, frappé. Il s'en faut de peu qu'il ne soit assommé par ces inconscients, incapables de s'élever au-dessus de leur esprit de classe, jusqu'à l'idée supérieure de patrie invoquée par ce vieillard dont ils peuvent briser la frêle enveloppe, dont ils ne réduiront par le cœur énergique.

Il est vivant, mais il est prisonnier. On lui donne un verre d'eau, on l'emmène entre deux haies de gardes nationaux, on lui fait descendre l'escalier, suivre un couloir jusqu'à une porte par laquelle on sort de l'Hôtel de Ville. Cette porte est gardée par des hommes de Flourens qui interviennent. Un de ceux qui conduisent Blanqui, un garde national géant, saisit à la gorge un tirailleur, l'écrase contre la porte. Un coup de feu éclate, ne blesse personne, et c'est le vide soudain, les tirailleurs massés d'un côté, les gardes nationaux en retraite sur l'escalier, et Blanqui seul, entre les deux groupes, qui élève immédiatement la voix, adjure amis et adversaires de ne pas en venir aux mains, de ne pas répandre le sang français. On l'écoute, tout s'apaise, il

remonte avec une escorte, retourne dans la salle des délibérations, reprend avec sang-froid sa place, son écritoire, sa plume.

C'est à ce moment sans doute qu'il rédige un décret portant abrogation du décret du 8 décembre 1851 concernant les individus placés sous la surveillance de la haute police et les individus reconnus coupables d'avoir fait partie d'une société secrète, et abrogation aussi de la loi du 27 février 1858, dite de « sûreté générale ». Il se souvenait et il prévoyait.

### XXIII

Il y a, autour de la table, Flourens, Delescluze, Millière, Ranvier, Mottu. Ils délibèrent. La situation est celle-ci :

Les membres du gouvernement qui n'ont pu suivre le général Trochu sont toujours gardés à vue. Paris s'est arrêté dans sa manifestation. Aucun bataillon n'est descendu des faubourgs. Ceux qui étaient venus sont repartis. La place de Grève s'est trouvée déserte ; maintenant, elle se repeuple d'instant en instant. Par la rue de Rivoli, par les quais, les bataillons de Trochu arrivent, investissent l'Hôtel de Ville. Ferry est à la porte de la salle Saint-Jean avec le 106<sup>e</sup> qu'il a ramené après la conduite de Trochu à son hôtel. Tout à l'heure, les forces du dehors rejoindront les forces du dedans, l'Hôtel de Ville sera repris. Il faut tirer le meilleur parti des événements.

Dorian, choisi comme intermédiaire, a consenti aux élections municipales pour le lendemain mardi, et pour le mercredi à l'élection du gouvernement provisoire. Delescluze propose de prendre acte de cette déclaration et d'attendre le résultat du vote. Blanqui donne lecture d'une adresse aux Parisiens : elle ferait connaître à tous la raison de défense nationale qui a déterminé le mouvement du Trente et un octobre, et donnerait le pouvoir à la commission provisoire pendant la durée du scrutin. Ce fut la proposition de Delescluze qui fut adoptée, et tous les six, Delescluze, Blanqui, Flourens, Millière, Ranvier, Mottu, allèrent la remettre à Dorian, avec lequel ils conclurent la con-

vention définitive des élections municipales, de la réélection du gouvernement, et de la séparation à l'amiable des deux parties adverses, avec cette clause que nulles représailles, nulles poursuites ne pourraient être exercées à l'occasion des faits accomplis.

Cette convention, Jules Favre, Jules Simon, Garnier-Pagès et Tamisier, général de la garde nationale, l'acceptent, et même il est dit, dans la déposition de Dorian faite plus tard devant la commission d'enquête, que ce sont les membres du gouvernement qui avaient fait offrir les élections municipales pour le lendemain et la soumission du gouvernement de la Défense nationale à l'épreuve du suffrage universel. Jules Ferry, qui bat toujours l'entrée de la salle Saint-Jean, et vers lequel s'en vont en parlementaires Dorian et Delescluze, Jules Ferry, par la porte entre-bâillée, prononce des paroles qui souscrivent à la convention proposée, déclare que le peuple doit être consulté et le titre gouvernemental régularisé. Il consent aussi à l'évacuation. La porte se referme. Jules Ferry restera encore là deux heures, attendant la réponse définitive de Delescluze.

C'est après ces tentatives de conciliation, et cet accord qui engageait suffisamment les contractants, que la force apparaît. La sortie de tous est empêchée par l'irruption du bataillon des mobiles du Finistère conduit par le commandant de Legge, et du bataillon de l'Indre, commandant Dauvergne. Ils surgissent par les deux souterrains qui font communiquer la caserne Lobau avec l'Hôtel de Ville. Il y a une terrible minute d'anxiété lorsque les fusils brillent dans la masse noire des mobiles sous la voûte, et qu'il suffirait du signal d'un chef pour allumer la gerbe d'une fusillade. En face d'eux, il y a Flourens, Dorian, Blanqui, Delescluze, Millière, et, massés derrière le mur d'un corridor, les insurgés armés. Un geste, un coup de feu, et l'Hôtel de Ville est plein de sang. Heureusement, l'officier vient à l'ordre de Dorian, est mis au courant de la situation, accepte l'expectative. Les mobiles bretons occupent le rez-de-chaussée, l'entresol. Les mobiles berrichons prennent le premier étage et la salle du Trône. Pendant ce temps, Charles

Ferry ouvre la porte à Jules Ferry qui entre avec des gardes des 14<sup>e</sup>, 17<sup>e</sup>, 106<sup>e</sup> bataillons. Il va tout droit à la salle du gouvernement, brise les portes, délivre ses collègues, parle haut. Cette fois encore, le conflit entre les survenants et les tirailleurs de Flourens est évité. Le général Tamisier, qui avait accepté la proposition d'un départ commun, fait honneur à sa parole. Il part avec Flourens et Blanqui, donnant le bras à Blanqui, et derrière eux tous ceux qui avaient occupé insurrectionnellement l'Hôtel de Ville. Le défilé dure une demi-heure à travers les rangs des mobiles et des gardes nationaux massés sur la place. C'est quatre heures du matin, la nuit noire, la pluie d'automne.

## XXIV

Ce gouvernement de quelques heures, installé à l'Hôtel de Ville pendant cette soirée et cette nuit qui pouvaient devenir tragiques et ne furent que confuses, était incapable de prolonger davantage son existence. Il était sans communication, sans attache avec le dehors, et, infailliblement, il devait s'anémier et mourir sur place.

Aucun des hommes qui le composaient ne pouvait réunir l'unanimité de Paris, ni Flourens, simple chef d'une troupe, ni Delescluze, journaliste d'influence limitée, ni Blanqui, inconnu des uns, méconnu des autres, légendaire, défiguré. D'ailleurs, la force révolutionnaire ne se révéla pas assez vivante pour leur donner une dictature de circonstance. Non seulement ils ne furent pas rejoints à l'Hôtel de Ville, mais encore ils y furent abandonnés. Leurs troupes, venues sur la place, s'en étaient retournées, peu à peu avaient regagné leurs quartiers. Ils ne se seraient maintenus un jour que pour assister aux élections municipales et au renouvellement du mandat du gouvernement de la Défense. On a le droit d'écarter l'hypothèse d'une guerre civile devant l'ennemi : de l'avis de tous ceux, hommes d'opinions les plus diverses, qui ont donné leur témoignage sur cette

journée, il ressort que la préoccupation perpétuelle des envahisseurs a été de ne pas se servir de leurs armes.

De même, il n'y eut pas déploiement de vigueur chez Trochu, Ferry, libérés. Trochu s'en alla dîner. Ferry entra après les mobiles lorsque la porte lui fut ouverte. Les choses, visiblement, furent traînées en longueur. Ce fut comme une entente tacite, infiniment honorable, de ne pas en venir aux mains au milieu de ce terrible désordre.

L'idée de la guerre et le sentiment patriotique dominaient la situation. Il y avait donc, dans l'esprit des plus décidés, l'idée contradictoire de renverser le gouvernement de la Défense sans agir révolutionnairement. On s'en remettait à la volonté de tous, comptant, pour le jour présent, sur l'afflux populaire et, pour le lendemain, sur le moyen légal des élections. Le populaire manqua.

Il était trop facile, ensuite, de railler les hommes qui se permettaient de critiquer les opérations du Siège et n'avaient pas su se maintenir, se fortifier, dans la place qu'ils avaient prise. On n'y manqua pas, on risqua le spécieux et grossier parallèle. Il est pourtant aisé d'apercevoir que les hommes apportés là par un mouvement qui diminue et bientôt cesse, devaient fatalement tomber à l'impuissance. Il faut l'arrivée du flot pour emporter les navires vers le large. Tout l'effort de Blanqui alla au vide. Il vit la situation, sut fournir une méthode, donner des ordres. Il ne pouvait faire que Paris eût comme lui le sens du vrai, et que la révolution s'ordonnât. Sa forte imagination, après avoir constaté le réel, créait le rêve de l'action, mais l'élément nécessaire manquait pour animer le rêve. Dans les périodes historiques de ce genre, si les soldats peuvent créer le chef, le chef ne peut susciter les soldats. A ce moment Paris, déjà inquiet, mais encore croyant, voulait, acceptait Trochu, se confiait à l'esprit négateur. Blanqui, affirmatif, résolu, restait ce qu'il fut toute sa vie, un général sans armée, prouvait seulement qu'il était un chef possible. « La Révolution, dit Louis Fiaux, dans son *Histoire de la guerre civile de 1871*, sut qu'elle avait son Richelieu. »



Il ne gagna au Trente et un octobre qu'un nouvel enjolivement de sa légende. On inventa contre lui, et il se trouva des gens pour le croire, qu'il avait profité de son pouvoir éphémère pour envoyer au ministère des Finances deux délégués porteurs d'un bon de quinze millions ! Pauvre Blanqui !

## XXV

Le 1<sup>er</sup> novembre, sur l'affiche de Dorian, Schoelcher, Étienne Arago annonçant les élections municipales, une autre affiche de Jules Favre était collée, annonçant que ces élections étaient ajournées, et que la population devrait voter le 3 novembre par OUI ou par NON sur la question de savoir si l'élection de la municipalité et du gouvernement aurait lieu à bref délai. C'était manquer à la parole donnée, revenir tout au moins sur l'une des décisions, celle qui avait été prise, non pas, comme le disait Jules Favre, pendant que les membres du gouvernement étaient gardés à vue, mais avant l'envahissement de l'Hôtel de Ville, par délibération des vingt maires acceptée du gouvernement.

Le vote eut lieu, sur une formule encore une fois changée, nettement plébiscitaire, la population interrogée sur le maintien du gouvernement de la Défense nationale. Il y eut 321 373 *oui*, 53 585 *non*. Le vote de l'armée donna 236 623 *oui*, 9 050 *non*. Les élections municipales eurent lieu le samedi.

La seconde clause de l'accord de l'Hôtel de Ville fut également méconnue. Des poursuites furent exercées contre ceux qui avaient joué un rôle actif pendant la nuit du Trente et un octobre. Vermorel, Lefrançais, Vésinier, Tibaldi furent arrêtés. Ranvier, Jaclard, Tridon, Bauer furent arrêtés, puis relâchés. Blanqui fut poursuivi, mais non arrêté. Le préfet de police, Edmond Adam, donna sa démission. Henri Rochefort sortit du gouvernement. Tamisier résilia, à l'amiable, le commandement de la garde nationale, fut remplacé par Clément Thomas.



## XXVI

Blanqui s'en va loger chez Léonce Levraud, qui n'habite pas son appartement, rue Clauzel, est chirurgien d'un bataillon de mobiles au plateau d'Avron. Le nouveau locataire est présenté à la bonne comme un parent ayant déserté sa maison bombardée. Il s'installe, avec un autre ami de Levraud, le docteur Cholet, d'Agen, connaît de nouveau la claustration, au milieu de ce Paris tressaillant et douloureux du Siège. Sa destinée était de traverser des intermèdes violents, des scènes envahies de foules, des grands drames mouvementés et retentissants, et de retomber ensuite aux décors de solitude et de silence. Réduit à l'impuissance, il retrouvait la liberté de sa pensée, redevenait son maître. Vaincu, il se dressait, tenace, en face de l'univers insensible ou ennemi.

Chez Levraud, il est en cellule, mais il a un compagnon, il peut parcourir les chambres paisibles, prendre contact avec le monde par la magie du cabinet de travail où sont amoncelés les livres. Puis, sa pensée va au dehors, se manifeste, s'offre à tous, il écrit chaque jour son article pour *la Patrie en danger*.

Il apprécie le manquement du gouvernement à sa parole, Dorian qui reste muet, Favre qui se ravise. Son journal conseille énergiquement de voter *non*, glorifie la défaite du parti révolutionnaire par son scrupule, par son refus de guerre civile, puis, le vote acquis, il cherche un réconfort dans l'opinion non exprimée de ceux qui étaient au rempart et des jeunes gens non électeurs. Mais il sait bien que les chiffres produisent leur effet, que le dénouement de la défaite et de la paix approche et que tout est impuissant contre l'aveuglement des masses. Son génie clairvoyant et ardent s'exalte :

« Aujourd'hui, toutefois, s'écrie-t-il, cet aveuglement est doublé d'égoïsme ! Paris tombe en défaillance, il s'ennuie de ses habitudes perdues, de ses vivres rognés, de ses joies envolées.

Il en a plus qu'assez du rôle de Strasbourg et ne tient pas à manger les rats de ses égouts. Voici quarante jours de carême. Revenons au carnaval. Votez donc, enfants de Sybaris, votez pour la *défense nationale* qui rendra la ville aux Prussiens, la viande à vos marmites, les chalands étrangers à vos magasins et à vos lupanars. Le *défense nationale* n'a fabriqué ni fusils, ni canons, engins dangereux qui entretiennent la discorde. En revanche, elle a préparé les armistices qui apportent la paix. Donc, vivent la paix, la viande, les légumes, la musique le trottoir et la bombance ! Jetons par-dessus bord la République, l'Alsace, la Lorraine, et même la France, si Bismarck le demande. Nous serons Prussiens, mais nous ne ferons plus la queue chez le boucher, et les laitières reviendront au coin des portes. O Dieu ! le lait ! La Patrie, l'univers pour une tasse de lait ! Et fusillez les brigands qui nous l'ôtent de la bouche. Ouvrez, ouvrez les portes à l'abondance. Qu'importe si l'infamie entre avec elle.

On vit de honte, on n'en meurt pas,

a dit le poète. Le poète a bien dit. »

Il décrit les symptômes de l'agonie. D'une plume acérée et dure, il débride la plaie, démontre impitoyablement que sous la guerre extérieure il y a une guerre intérieure, que la bourgeoisie veut garder le pouvoir social, qu'elle acceptera la paix qui garantira son règne. A propos des réfugiés de la campagne, il fait une rapide allusion aux paysans ruinés qui donneraient la France pour leur jardin. « Peut-on, dit-il, leur faire un reproche, après les avoir abandonnés à l'ignorance et à l'égoïsme ? » Tout lui présage la fin, il annonce les dernières convulsions de la nation alitée, expirante, et l'heure fatale saluée d'une hausse de quinze francs à la Bourse.

« Car, dit-il de sa voix amère, la patrie meurt, mais la Bourse ne se rend pas. »

Désormais, c'est le regret, la tristesse, la douleur, qui s'exhalent de ces pages. Il attend en frémissant la capitulation

de Paris et le règne absolu de la réaction. « Quand on songe, écrit-il le 11 novembre, que l'Hôtel de Ville n'a jamais cru une minute au succès possible de la résistance, qu'il a fait deux mois de cette horrible guerre sans nul espoir, uniquement pour conserver l'autorité, pour rester gouvernement ! Et quand on songe encore que cette certitude préconçue de la défaite en a été la seule cause, que des préparatifs sérieux, faits à temps, nous assuraient la victoire, et qu'on s'est croisé les bras, par conviction de leur inutilité, comment ne pas rester anéanti de douleur et de rage devant la patrie qui s'abîme par l'ineptie, l'égoïsme et la plate ambition de quelques hommes ? »

Le 13, il résume l'*Œuvre du gouvernement* : l'énerverment, l'anémie de Paris, qui est maintenant indécis, fatigué après avoir voulu passionnément l'action, depuis le 4 septembre jusqu'au 31 octobre. Ce dernier jour, il a fait un « geste puissant », il pouvait, le lendemain, se dresser terrible, mais ce lendemain a vu le commencement de l'agonie. On est de nouveau à l'armistice, à la paix, le gouvernement n'aura bientôt qu'à obéir au sentiment public. Cette idée de la paix désirée, cherchée, consentie, mendrée à toute l'Europe, sans avoir fait la guerre farouche que commandait la patrie, cette idée met Blanqui hors de lui. C'est de la transformation de Paris, du Paris héroïque en Paris égoïste, qu'il en veut aux gouvernants : ils ont trouvé la confiance, l'espoir, l'ardeur, l'enthousiasme, et ont mis à la place, parce qu'ils n'avaient pas la foi ni la volonté, le doute, l'inquiétude, l'indifférence, l'abattement. Car c'est à Paris maintenant que Blanqui s'adresse. C'est à lui qu'il parle librement, sans les phrases adulatrices et pompeuses des flatteurs du peuple, c'est lui qu'il rend responsable de la situation.

L'article suivant, du 14, *l'Abdication d'un peuple*, précise encore ce sentiment. Blanqui n'admet pas le droit à disposer de la France, reconnu aux provinces envahies, votant « le sabre prussien sur la gorge ». Il n'admet pas davantage Paris, « demi-mort de faim, signant d'une main défaillante le démem-

brement de la patrie ». Il est magnifique d'inflexibilité, de courage civique, et c'est ce vieil insurgé, au milieu de la catastrophe et de l'effondrement, qui représente le mieux le sentiment national et la loi civique. Écoutez-le :

« Les pouvoirs légitimes sont aux mains de qui résiste. Le bulletin de vote, aujourd'hui, c'est la cartouche. Aucun autre n'est valable, tant que l'étranger n'a pas vidé les lieux. Les départements envahis ou menacés d'invasion prochaine sont frappés d'incapacité politique. Ils n'ont plus qualité pour régler le sort du pays. Une ville assiégée, aussi longtemps qu'elle combat, représente la nation et la représente même mieux que personne. En capitulant, elle déchire son mandat. Si la province cède et que Paris se défende, il est la France. S'il succombe et qu'une province fasse tête à l'ennemi, elle devient à son tour la nation. Là où on se bat pour l'indépendance, là est la République, et le gouvernement de droit comme de fait. Une assemblée qui traite avec l'étranger, maître du pays, est à l'état de révolte contre un seul canton qui continue la lutte par les armes. »

## XXVII

Il s'acharne aux choses de la guerre et de la défense.

Il revient, le 15, à l'organisation de la garde nationale, à la faute commise dès le début, au refus de faire de la population valide de Paris une armée, à la nécessité des fragmentations strictement coordonnées : le bataillon, le régiment, la brigade, la division, la légion, à la place des bataillons de quinze cents hommes, masses informes impossibles à manier, et qu'il a fallu d'ailleurs défaire chaque fois qu'il y a eu tentative d'entrée en campagne.

Il répond, le 16, à la proclamation de Trochu affirmant que la journée du 31 octobre avait empêché d'aboutir les pourparlers d'armistice : c'est l'avis de Blanqui, mais il donne une raison qui n'est pas celle de Trochu, indique la défaite des

révolutionnaires, des violents, des outranciers. Cette même proclamation, d'ailleurs, contient l'aveu du général, sa non-croyance à une défense victorieuse de Paris. « Pourquoi donc, dit Blanqui, l'a-t-il prise en main, s'il la jugeait impossible? »

Le 19, l'article *Point d'assemblée* est une histoire en raccourci du régime parlementaire, un libre jugement sur les assemblées de la Révolution, sur les Chambres de Louis-Philippe, sur les assemblées de 1848 à 1851.

« Qu'est-ce donc, interroge-t-il, qu'une assemblée? Serait-ce une réunion de vertus et de talents, de grands dévouements, de hautes intelligences, une crème de l'humanité, ou même une élite de la nation? J'en atteste, hélas! les quinze ou vingt échantillons qui ont ennuyé, perverti ou désolé le pays près d'un siècle, c'est un ramas de nullités et d'égoïsme, où priment quelque artiste de la parole et certaines habiletés malfaisantes, bientôt les guides du troupeau, et les maîtres de tout le monde. Aux jours d'orage et de désastre, quand la patrie chancelle sur sa base, l'égoïsme de toutes ces médiocrités se traduit par des catastrophes. L'instinct qui les domine avant tout, c'est la peur, l'intérêt ensuite... Je ne parle pas de quelques nobles âmes égarées au milieu de cette tourbe. Elles ne peuvent qu'assister impuissantes à cet odieux spectacle. Ce tableau est-il une calomnie? Que l'on interroge les souvenirs de soixante-quinze années, l'histoire du Sénat et du Corps législatif en 1814 et 1870, de la Chambre des députés en 1830 et 1848, de la Constituante et de la Législative sous la deuxième République. »

Blanqui dit la seule assemblée possible :

« Il existe en séance, à Paris, une assemblée de 500 000 hommes, avec des bouches de bronze et des paroles de plomb. Que la province en convoque d'autres, de la même nature, sinon du même chiffre... La France, en ce moment, n'a d'existence civile que dans les camps. Partout ailleurs, personne n'a droit à la parole. »

Des assemblées, il passe, le lendemain, au suffrage universel et à l'éducation du peuple, et ce n'est certes pas un fanatique ou un hypocrite qui écrit ces lignes :



« Les Républicains ont payé cher déjà, il y a vingt-deux ans, et vont payer plus cher encore, je le crains, l'application prématurée d'un idéal, admirable pour l'avenir, mais bien fatal dans le présent. Un peuple est ce que l'a fait son enseignement et ne solde qu'avec la monnaie mise en circulation. Nourri d'absurde, il rend l'absurde, et lui demander autre chose, c'est exiger des pêches d'un mancenillier... Le suffrage universel est né dans les grandes villes, qui n'ont pas regardé plus loin que la barrière, et ont cru la France faite à leur image... Comment ne pas voir que la manifestation politique d'un peuple sera toujours le reflet des idées dont on l'a abreuvé, et qu'après vingt ans de despotisme, de servitude, d'abrutissement systématique, il ne peut éclore du scrutin que la graine semée dans les cerveaux ? C'est ce qui est arrivé en 1848 et 1849 par l'ineptie des démocrates. Ils ont voulu récolter la République dans un champ semé de monarchie, et, à leur grande stupeur, ils n'ont recueilli que trois variétés de la vieille plante, avec le plaisir du choix. Avant que le blé pousse sur une terre empoisonnée de chiendent, il faut la retourner et la herser trois ou quatre fois, sans compter l'écobuage, sinon, c'est de la semence perdue... Après la révolution de février, plusieurs années de préparation intellectuelle auraient dû précéder et préparer le scrutin populaire. C'est par l'idée, jamais par la force, qu'on doit conquérir une nation... Le suffrage universel est le principe sacro-saint parmi nous. Le voiler cinq minutes serait un sacrilège. Résultat net de ce scrupule : le suffrage universel qui aurait créé, depuis quinze années, un monde nouveau, en échange d'un assez court ajournement, nous a presque tués comme nation, par son application immédiate, et nous tuera tout à fait, si on recommence demain la même extravagance. »

Il conclut que l'œuvre préalable d'une révolution doit être l'éducation, toujours empêchée par l'élection immédiate d'une assemblée. Et pour ce moment de 1870 où il écrit, il montre Bismarck d'accord avec la réaction pour demander une Assemblée nationale :

« Une Assemblée *nationale* ! oui-da ! comme la défense *natio-*



*nale*, qui a paralysé avec acharnement la défense. On appelle national aujourd'hui tout ce qui sert à détruire la nation. »

## XXVIII

Après ces chefs-d'œuvre, un autre chef-d'œuvre, du 21 novembre : *Les maraudeurs*, écrit pour défendre des mesures de rigueur les malheureux qui s'en vont hors des murs chercher quelque bois, quelque légume. Ils ont pris ce qui était abandonné, brisé des clôtures, pillé des champs. Attentat contre la propriété ! « Que ne faisiez-vous la récolte vous-mêmes, grands défenseurs de l'ordre ! dit Blanqui. Pourquoi les propriétaires ont-ils laissé là leurs mobiliers, leurs choux et leurs carottes ? La peur les tenait, et, malgré la douleur de la séparation, ils ont préféré leur vie à leurs pommes de terre... A défaut du propriétaire, qui empêchait l'autorité de déménager elle-même les maisons désertes, d'enlever les récoltes?... N'avait-elle pas des voitures, des chevaux et des hommes?... En plein siège, sous le coup de la disette et à la veille de la famine, votre propriété farouche défend, au nom du tien et du mien, de toucher à des biens destinés à périr, qui, sans aucun tort pour personne, pourraient sauver des existences. La mort plutôt qu'un outrage à la propriété. » Et Blanqui raconte que les maraudeurs ont répondu par un cri sauvage. Au retour d'une journée de fatigue et de froid, hommes, femmes, enfants, chargés de bois ramassé sous les balles prussiennes, ont trouvé aux portes de Paris l'ordre de laisser là leur fardeau. Ils l'ont déposé, y ont mis le feu, ont dansé autour, en criant : « Eh bien ! personne ne l'aura ! » D'autres ont vendu leur récolte aux Prussiens. Blanqui s'attriste et s'indigne : « Malheur à toi, société sans entrailles, qui tues le dévouement au cœur du peuple et y fais germer la vengeance ! *Personne ne l'aura !* C'est par cette formule d'extermination que tu es parvenue à remplacer la fraternité ! Comment se peut-il que des hommes, parmi nous, aient pris ce dédain, disons cette haine de la

patrie, d'aller vendre aux Prussiens la sûreté de nos foyers?... Ce sera l'épisode le plus dramatique du siège de Paris que ce débordement quotidien des faubourgs dans le champ de carnage, pour glaner les restes de légumes, à la bouche des canons allemands. Nul autre n'accuse une plus profonde misère et une plus grande douleur morale. Ces parias portent le véritable deuil de la patrie. »

Ainsi les émotions du siège se répercutent chez le solitaire. En ces derniers jours de novembre, le deuil privé s'ajoute au deuil public, par la mort d'une nièce de Blanqui, Marie Barellier.

## XXIX

Le journaliste continue son œuvre, se déclare en accord avec Gambetta opposé à une assemblée, montre le *Moniteur* prussien flétrissant le mouvement du 31 octobre, pénètre la conduite de Bazaine, revient à la garde nationale de Paris frappée d'impuissance, proteste encore contre l'opinion qui blâme les acharnés de la défense, se passionne à montrer le spectacle de l'immense ville acceptant avec résignation la volonté obscure d'un chef militaire visiblement inactif, donne toute liberté à son ironie contre la badauderie héroïque, formule la sévère conclusion : « Paris abandonne en aveugle sa défense à un homme qui a déclaré la défense impossible. Paris a perdu le sens, l'esprit, la volonté, Paris abdique. Eh bien ! il aura le sort des peuples qui abdiquent, la ruine et le déshonneur. »

Il a un revirement complet d'opinion sur Gambetta, opiniâtre à la lutte, possédé comme lui, il le devine, par le démon de la patrie. Il manifeste un renouveau d'espoir devant la sortie du 29 novembre, le passage de la Marne, la bataille de Champigny. Il n'est pas désolé du retour, qui s'imposait, dit-il, sous peine de compromettre Paris. Il réclame encore et toujours l'offensive. La reprise d'Orléans par les Allemands ne le fait pas désespérer. La province, affirme-t-il, reviendra malgré cette défaite, si elle entend toujours le canon de Paris.

## XXX

Et subitement, sa voix se tait. Son journal meurt, malgré tant de sacrifices de ses amis, tant d'opiniâtreté, tant d'éloquence, de talent, de génie patriotique, chez lui. Il a été impossible de faire vivre l'humble feuille.

Une note en tête du n° 89, du 8 décembre, annonce ainsi la fin :

« *La Patrie en danger* cesse de paraître. Nous dirons franchement pourquoi : les ressources nous manquent. Malgré la plus stricte économie, malgré la gratuité absolue de la rédaction, le journal n'arrive pas à faire ses frais. Le déficit est peu de chose, mais il suffit quand on est pauvre. Nous regrettons amèrement que cette nécessité survienne au moment où chacun doit lutter de ses derniers efforts. LA RÉDACTION. »

## XXXI

Blanqui retourne à la nuit, au silence. Pendant trois mois, on a entendu la voix, on a su la pensée de celui qui fut toujours scellé aux profonds cachots, séparé du monde par les murs, les portes, les verrous des forteresses. On a pu savoir, dans les plus tragiques circonstances, ce qu'il y avait en lui de savoir amassé, de foi inviolée. C'est fini, il disparaît encore.

Il ne faut pas le laisser disparaître sans le témoignage qu'il a eu d'un homme, non de ses amis politiques, mais d'esprit fier, de conscience pure, qui l'a vu dans la mêlée de ce temps-là, qui a entendu sa parole, qui a lu ses articles au moment où ils paraissaient. C'est la page écrite plus tard par un grand lettré, J.-J. Weiss, au jour où Blanqui comparut devant le conseil de guerre en 1872. Cette page est claire et belle de sincérité, de véracité, toute brillante et enflammée de joie courageuse.

Weiss ne savait pas tout de Blanqui, mais combien il a deviné !

Il débute en s'étonnant de toute la ribambelle officielle, qui, pendant cinquante ans, a mené la France de catastrophe en catastrophe et de chute en chute. Il signale ceux qui ont exercé des grandes charges, qui ont eu des titres. Tous des hommes d'État, des hommes politiques. Et Blanqui, dont toute la vie a été donnée à la politique, n'est rien qu'un « homme de lettres » !

« Et pourtant, dit Weiss, ceux qui sont les véritables maîtres de la politique, qui en ont étudié les lois constantes et déterminé les aphorismes, qui l'ont pour ainsi dire élevée à l'état de science exacte, Thucydide, Guichardin, Machiavel, Richelieu, Henri de Rohan, et le plus profond comme le plus avisé de tous, le cardinal de Retz, ne refuseraient pas de reconnaître en ce singulier « homme de lettres » sinon leur égal, du moins un des leurs, né avec des aptitudes que la fortune, qui ne fait pas le mérite, mais qui le met en œuvre, ne lui a pas permis de développer...

« Je ne connais de Blanqui que ce que j'ai vu de lui, du 4 septembre au 8 décembre 1870, sur une estrade de club, que ce que j'ai lu de lui, pendant le même temps, sur un méchant morceau de papier jaunâtre qu'il faisait paraître à force de sacrifices, qui n'avait ni abonnés, ni acheteurs, qui n'a pu vivre plus de trois mois, et dont je suis peut-être le seul, en dehors de son cénacle intime, à me souvenir aujourd'hui. Je ne connais que le Blanqui du siège, le Blanqui du Club des Halles et de la *Patrie en danger*. C'est de celui-là seul que je veux parler.

« Le club se tenait dans une petite salle du premier étage, au-dessus d'un café, club peu nombreux, grave et recueilli. Représentez-vous l'aspect de la Comédie-Française, les jours où on y joue Racine et Corneille, comparez l'auditoire de ces jours-là à la foule qui emplit un cirque où des acrobates exécutent des sauts périlleux : vous aurez l'impression exacte qu'on éprouvait en entrant au club révolutionnaire de Blanqui, comparée à celle que donnaient les deux clubs en vogue du parti de l'ordre, celui des Folies-Bergère et celui de la salle Valentino. C'était

comme une chapelle consacrée au culte orthodoxe de la conspiration classique, où les portes étaient ouvertes à tout le monde, mais où l'on ne sentait l'envie de revenir que si l'on était un adepte.

« Après le maussade défilé des opprimés qui se présentaient chaque soir à la tribune, pour dénoncer invariablement, celui-ci la conspiration des banquiers contre le peuple, celui-là son chef de bureau, cet autre un administrateur de chemins de fer, le prêtre du lieu se levait, et, sous prétexte de résumer les griefs de son client, le peuple, représenté par la demi-douzaine d'imbéciles prétentieux et furieux qu'on venait d'entendre, il exposait la situation.

« L'extérieur était distingué, la tenue irréprochable, la physionomie délicate, fine et calme, avec un éclair farouche et sinistre qui traversait quelquefois des yeux minces, petits, perçants, et, à leur état habituel, plutôt bienveillants que durs, la parole mesurée, familière et précise, la parole la moins déclamatoire que j'aie jamais entendue avec celle de M. Thiers. Quant au fond du discours, presque tout y était juste. J'avais pour voisin, au Club des Halles, un jeune rédacteur du *Journal des Débats*, très conservateur comme j'ai l'honneur d'être moi-même, qui débutait alors et qu'on remarquait beaucoup pour la sagesse et la maturité de son esprit. Combien de fois ne l'ai-je pas entendu soupirer au moment où Blanqui faisait son exposé quotidien des événements du siège, des fautes du gouvernement, des nécessités de la situation : « Mais tout cela est vrai ! Mais c'est qu'il a raison ! Mais quel dommage que ce soit Blanqui ! » Je le pensais comme lui, je le disais comme lui, mais je n'en soupirais pas. La vérité est bonne, de quelque côté qu'elle vienne.

« Et le lendemain je lisais le journal ! Ah ce n'était pas la parole froide et correcte de la veille, cela brûlait et ravissait ! Quelle puissance ! Quelle sincère et déchirante tendresse pour la patrie en péril ! Quel retentissement de ses blessures ! Quelles saignantes douleurs ! Quelles colères, quelles rages magnifiques contre les incapacités souveraines et les abomi-



nables vanités qui perdaient Paris en s'admirant ! Écrire ainsi à soixante-cinq ans sonnés, après quinze ou vingt ans de captivité, quand l'imagination est tarie, quand les sens sont éteints, le corps épuisé, l'esprit fatigué : comment le peut-on, à moins d'écrire avec sa chair et son sang et comme en s'ouvrant les entrailles ?

« Ce n'étaient que des cris de l'âme et des éclats de nerfs, mais des cris qui étaient des arguments, mais des éclats que dominait en leur désordre un jugement d'une sûreté et d'une vigueur toute géométrique. Où donc Corneille a-t-il appris l'art de la guerre ? s'écriait le grand Condé à la première représentation de *Sertorius*. Blanqui n'avait point, je suppose appris la guerre plus que Corneille. Mais, comme il possédait à un degré éminent la faculté politique, il a donné, du 4 septembre au 9 octobre, pendant qu'il en était temps encore, même en matière militaire, tous les avertissements qui, écoutés, eussent pu préparer le salut ; il a prédit, dès avant l'investissement, la catastrophe et les causes qui l'amèneraient...

« La politique n'a pas été douce à Blanqui. Elle a été un peu pour lui, si l'on veut me permettre une comparaison qui n'est pas aussi élégiaque qu'elle en a l'air, comme Célimène est pour Alceste. A son début dans la vie, lorsqu'il s'est donné à elle tout entier, sur sa première barricade, il la rêvait sans doute généreuse, loyale, sublime, propice aux échanges de dévouement : il l'a trouvée ingrate, fausse, perverse, égoïste, et, qui pis est, vulgaire ; il lui demandait le bonheur et la gloire pour prix de son existence et de sa personne qu'il engageait sans réserve : elle ne lui a apporté que brisement et déchirement, tortures physiques et morales, une renommée atroce, une légende d'ignominie. On ne peut lire sans émotion les lignes douloureuses qu'il a lui-même écrites sur ce sujet en 1848.

« Comment tant de souffrances, à la longue, et tant de déceptions, si profondes et si cruelles, n'eussent-elles pas apporté à leur suite un ferment de folie ? Avoir la conscience nette et claire qu'on est le premier de sa secte et de son parti ; sacrifier tout à la cause révolutionnaire, joies de la jeunesse, études et



travaux de l'âge mûr, fortune, liberté, honneur, une femme aimée ; méditer sans cesse, dans la prison, dans l'exil, à travers les chemins que l'on suit en fugitif, au fond des cachettes ténébreuses où l'on se dérobe, sur les lois de la politique et sur les procédés certains de gouvernement qu'on mettra en jeu le jour de la victoire et, quand elle arrive, la victoire convoitée de la Révolution, quand la Révolution triomphante reçoit de la fortune, pour première tâche, la France à délivrer de l'invasion, Paris à sauver d'une capitulation épouvantable, voir la Révolution qu'on a préparée par toute sa vie glisser entre les mains « de valets des rois, métamorphosés en brillants papillons républicains », tous médiocres d'ailleurs, tous incapables, tous sans foi dans la patrie ; discerner les moyens de salut et ne les point pouvoir appliquer ; n'être rien, tandis que Jules Favre et le général Trochu sont tout et perdent tout parmi les acclamations idolâtriques de cette démocratie à laquelle on s'est immolé, et de cette démagogie idiote en laquelle on espérait trouver un instrument de règne ; n'avoir d'autre consolation que de crier, chaque matin, à la foule inattentive, qu'on est soi-même le grand homme, et non point ces gens-là, dont l'apothéose déshonore la nation ; puis, un beau jour, ne même plus se plaindre, parce qu'on n'a plus de quoi payer le morceau de papier sur lequel on imprimera sa plainte ; se sentir mourir inutile à son pays qui se meurt... Ah ! si l'enfer existe, il doit être fait de sensations pareilles. Et ç'a été l'existence de Blanqui ! »

Un pareil témoignage, d'une haute intelligence, d'un cœur droit, restera attaché aux articles de la *Patrie en danger*, aux discours du Club des Halles, commentaire du révolutionnaire par l'homme d'ordre, de Blanqui par Weiss, honneur de tous deux.

### XXXII

Son journal disparu, sa parole supprimée, Blanqui n'est plus qu'une unité dans la foule, une impuissance ajoutée à toutes

ces impuissances individuelles qui attendent le signal d'agir, dans l'anxiété, dans la colère, ou dans la résignation. Mais lui ! lui qui ne peut accepter ce destin sans amertume, lui qui est conscient dans la douleur, quelles souffrances sont les siennes ! La pensée effroyablement active, toujours avertie, toujours divinatrice, aperçoit distinctement, jour par jour, heure par heure, l'approche de la mort. Sous la lourde tombée de neige de décembre sur le sol de glace, il voit Paris se coucher lentement au tombeau, aller au sommeil final, à l'agonie prochaine. Tout autour de la ville, tonnent les canons des forts et les canons allemands, et ces salves monotones qui se propagent dans l'atmosphère d'hiver annoncent de leur grand bruit solennel et funèbre la fin et l'enterrement d'une grande chose, le peuple de Paris étendu et expirant dans la profonde vallée de la Seine, sous un ciel opaque et pesant comme une dalle de cimetière.

Pour Blanqui, c'est la fin de tout, non seulement ses idées, ses espoirs de rénovation sociale vaincus, la République responsable de la défaite, mais cette défaite, c'est celle de la France, du milieu d'éclosion merveilleux des lettres et de l'art, de la philosophie et de la science, de la politique combative et de la Révolution. C'est la dévastation de ce beau champ où croissaient les idées, où l'on pouvait espérer tant de fleurissements et de moissons. Quel désastre et quelle nuit chez cet homme qui a vécu sa vie ardente, sacrifiée, obscure, dans l'attente d'un soir glorieux de victoire ! Il est encore frémissant, indomptable, mais il est vieux, les années passent, l'espoir s'enfuit, le mystère s'aggrave, l'énigme devient de plus en plus cruelle, impassible, dévoratrice. Il va bientôt disparaître, vaincu deux fois. Toutes ses années, toutes ses forces, il les a données, depuis la première bataille de 1827. Il a été traqué, condamné à mort, enfermé, séparé de la vie, méconnu, calomnié, ignoré. Hier, il a encore apporté son invincible vitalité à la cause de la République et de la Patrie, et le voici proscrit, obligé de se cacher dans cette ville qu'il a voulu sauver.

## XXXIII

Les troupes revenues de Champigny, le grand effort ne fut pas recommencé. On maintint les gardes nationaux à faire l'exercice dans leurs quartiers, à monter la faction aux talus ; quelques-uns vont plus loin vers la guerre, passent des nuits aux avant-postes. La ville s'endort dans la froide atmosphère où montent les ballons, où passent les pigeons, où bientôt les obus tracent leurs sillons sifflants. Fin décembre, c'est le bombardement des forts, et, au commencement de janvier, le bombardement de la ville. L'histoire, racontée à l'avance par les articles de la *Patrie en danger*, s'accomplit point par point.

Il y a quelques sursauts, une proposition énergique de Delescluze, maire du XIX<sup>e</sup> arrondissement, concluant à la démission des généraux Trochu, Clément Thomas, Le Flô, et à l'institution d'un conseil suprême de défense, proposition qui n'amena que la démission de Delescluze. Il y a une affiche des délégués des vingt arrondissements, réclamant l'action décisive, à laquelle répond l'affiche de Trochu : « Rien ne fera tomber les armes de nos mains... Courage, confiance, patriotisme. Le gouverneur de Paris ne capitulera pas. »

On est au 6 janvier. Une sortie est décidée, ou plutôt une fausse sortie. C'est, le 19, Buzenval, que tous les narrateurs s'accordent à désigner comme un simulacre de combat, avec les affreux accidents ordinaires, les retards, le manque d'artillerie. Puis ce terrible épilogue des morts de la garde nationale exposés dans leurs cercueils au Père-Lachaise. La tristesse envahit les résignés, et la colère monte chez les frénétiques. Trochu se retire, donne sa démission de gouverneur : c'est sa manière de ne pas capituler, et ce seul fait suffit à juger le chef qui avait osé assumer la responsabilité de la défense, en acceptant d'avance la défaite, en la préparant par sa veulerie d'impuissant et son hypocrisie d'Église.

Il a terminé son œuvre néfaste d'immobilité, de découragement, il remet le commandement à Vinoy, qui, avant de

songer à courir aux Prussiens, flétrit le parti du désordre, lui adresse une provocation indéniable. Comment n'aurait-elle pas été entendue, dans ce milieu morbide, enfiévré, où il y a place pour la convulsion et la torpeur? Flourens est délivré à Mazas, on prend rendez-vous dans les clubs, et les violents descendent sur l'Hôtel de Ville.

## XXXIV

La journée du 22 janvier s'annonce par une première arrivée de gardes nationaux sur la place déserte, vers une heure et demie, puis un détachement stationne au quai, un autre rue de Rivoli, et une députation, conduite par Tony Révillon, entre à l'Hôtel de Ville, est reçue par l'adjoint au maire de Paris, Gustave Chaudey. La démission du gouvernement, son remplacement par la Commune, c'est le vœu exprimé par ces premiers délégués, qui s'en viennent au café de la Garde nationale, à l'angle de la place et de la rue de Rivoli. Il y a là Blanqui et ses amis, et d'autres vaincus du 31 octobre, se refusant à jouer, à cette date, la partie perdue, mais anxieux des événements, de l'imprévu.

Une seconde délégation entre, conduite par un jeune lieutenant de la garde nationale qui discute violemment de la défense de Paris avec Chaudey et revient haranguer la foule. Car la foule est venue, des passants, des femmes, des enfants, la place est houleuse, bruyante de murmures et de clameurs, les voix plaintives et menaçantes de Paris gémissant et colère.

C'est dans cette masse qu'entrent, au son des tambours, des gardes nationaux du 101<sup>e</sup>, venus de la rive gauche, et du 207<sup>e</sup>, qui viennent des Batignolles et débouchent par la rue du Temple. Ils se rangent en ligne devant l'Hôtel de Ville, en face d'un groupe de mobiles placé entre la grille et la porte, et c'est alors qu'éclate subitement la scène sauvage du drame, comme si des adversaires s'étaient donné rendez-vous. Un coup de feu est tiré, sans que l'on puisse dire par qui, d'autres coups de feu

se suivent, un officier de mobiles, placé entre la grille et la porte, est blessé, des fenêtres du premier étage la fusillade des mobiles massés dans les salles balaie la place.

Il y a un départ effroyable de la foule sans armes, une poussée, des chutes, des corps jonchant le sol, à croire à un amoncellement de cadavres. Mais presque tous se dressent, s'enfuient. Les coups de feu recommencent, tirés par les gardes nationaux en retraite aux coins de l'avenue Victoria, du quai, de la rue de Rivoli, réfugiés dans les maisons. Un moment, la place est vide, quelques morts étendus, des blessés qui font effort pour se relever. Un seul homme est debout à l'angle de la place, devant le café de la Garde nationale, une frêle silhouette aperçue par quelques-uns dans le brouillard d'hiver et la fumée de la bataille : Blanqui, désespéré, qui veut voir et savoir, qui scrute cette place de Grève où vient de passer le souffle de la mort, ces fenêtres d'Hôtel de Ville illuminées de coups de feu. Au-dessus de l'affreux décor de guerre civile, dans le ciel triste, toujours le grondement de la canonnade et du bombardement.

En quelques minutes, tout est terminé. Les gardes nationaux sont pris à revers par l'arrivée de Vinoy. Les mobiles sortent. Sapia, qui commandait les insurgés avec Raoul Rigault, a été tué. Les assaillants se dispersent, laissant cinq morts, dix-huit blessés, douze prisonniers. A l'Hôtel de Ville, il y a un mort et deux blessés. Le soir même, les clubs sont fermés, les journaux révolutionnaires supprimés, près de cent arrestations, d'hommes presque tous étrangers à l'affaire, décidées et exécutées. Delescluze, qui n'eut aucune part de direction dans l'affaire, pas plus que Blanqui, est jeté à Vincennes.

### XXXV

C'est la plus triste, la plus horrible journée du siège, puisque les assiégés en étaient arrivés à tirer les uns sur les autres. Le crime de guerre civile devant l'ennemi y fut commis. Ceux qui ont été chargés de la responsabilité n'en vinrent pourtant à

l'abomination que par patriotisme affolé, par rage de l'inaction dans la défaite. On leur doit cette constatation de vérité. Le lendemain, une proclamation du gouvernement les accusait de servir la cause de l'étranger, alors que c'était le désir exaspéré de chasser l'étranger qui les jetait ainsi aux aventures. Mais, comme tous les essais de révolution qui avortent, le 22 janvier devait être flétri, non seulement dans sa réalité, mais dans ses intentions. Les flétrisseurs ne sont doux qu'aux révolutions qui réussissent et disposent des places.

## XXXVI

Six jours après, Paris capitulait. On envoyait, l'avant-veille, Dorian à Belleville, pour calmer Flourens, Millière, qui s'inclinaient devant la nécessité. L'*Officiel* annonçait la conclusion. Dans la nuit du 27 au 28, la fureur sacrée veille aux faubourgs, l'âme vacillante de la patrie jette ses dernières flammes, ses dernières lueurs. Les femmes, d'une éloquence farouche et meurtrière, exaltent les hommes courageux, injurient les indécis, les envoient au feu.

On sonne le tocsin, on bat le rappel, un projet de sortie violente est élaboré par Brunel et Piazza, qui sont arrêtés au matin. Tout est perdu, tout est fini, Paris est rendu, et son gouvernement livre avec lui la province, détruit la dernière ressource, l'armée de l'Est, en la laissant en dehors de l'armistice, décide la convocation d'une Assemblée nationale chargée de conclure.

## XXXVII

Sur ces nouvelles, Gambetta tente de résister au gouvernement de Paris, affirme la guerre possible, veut exclure des élections tous les fonctionnaires et candidats officiels du régime impérial. Comme Blanqui à Paris, il appelle et invoque la Révolution, proclame qu'elle seule peut tout sauver.



Ranc a publié la lettre, en date du 6 février, que Blanqui lui adressa à Bordeaux, pour exciter Gambetta à la résistance. Toute la situation y est exposée en quelques lignes, et c'est Blanqui certainement, comme Gambetta, qui devine le devoir, proclame le droit supérieur, fixe la légalité, lorsqu'il conteste à un gouvernement prisonnier son droit à convoquer une Assemblée, lorsqu'il affirme qu'une place assiégée ne peut stipuler que pour elle-même, non pour le pays, et que c'est assumer une grave responsabilité que d'obéir aux injonctions, aux décrets de gouvernants tombés entre les mains de l'ennemi. Il avait encore raison lorsqu'il montrait les signataires de la capitulation envoyés à Bordeaux par permission de l'Allemagne, les prisonniers de l'ennemi allant donner des ordres au gouvernement libre. Le fait vient à l'appui. Bismarck surgit, par une intervention directe, dicte la loi électorale à Gambetta comme à Jules Favre. Les élections auront lieu le 8 février.

### XXXVIII

Paris ne récompensa pas Blanqui de son courage civique, de son ardeur indomptable. Il ne fut pas choisi comme mandataire par la grande ville dont il s'était fait l'opiniâtre défenseur. Il aurait voulu être chargé de porter à l'Assemblée prochaine la parole de la résistance quand même, l'acte de foi en la patrie qui demanderait l'effort suprême. L'honneur de ce grave devoir lui fut refusé. Il n'y eut pas place pour lui sur les listes de quarante-trois noms élaborées par les clubs, les comités et les journaux.

Les rancunes et les ignorances firent leur œuvre comme toujours.

Lorsque Flotte vint apprendre à Blanqui que même le comité de la Corderie, malgré la parole pressante d'Édouard Vaillant, avait écarté son nom, la tristesse descendit sur le front du vieillard, et le fidèle ami dit avoir vu briller les larmes

dans ces yeux qui n'avaient pleuré que la mort d'Amélie-Suzanne et la mort de sa mère.

Délaissé de tous ceux qui auraient dû aller vers lui, encore une fois seul comme un maudit, après ces jours où il avait eu en son âme l'âme de la France, son énergie, sa volonté de vivre, Blanqui a cinquante-deux mille voix au scrutin du 8 février, alors que le chiffre nécessaire est dévolu bizarrement, produit une députation désordonnée qui va de Louis Blanc à Farcy, de Victor Hugo et Garibaldi à Jean Brunet, de Delescluze et Pyat à Léon Say, de Gambetta à Thiers. Des membres du gouvernement de Paris, Jules Favre seul était élu, mais Thiers était le député de vingt-six départements, et toute une levée de cléricaux et de monarchistes apparaissait dans l'Assemblée nouvelle.

### XXXIX

C'est dans ces jours de février, au milieu du mouvement de Paris ravitaillé, se reprenant à la vie, que Blanqui, sans journal, sans tribune, reprend sa plume de la *Patrie en danger*, et résume d'une éloquence brève, avec une sûreté sans pareille, la période historique qui vient d'être vécue. Il le fait sous forme d'un placard qui se vend cinq centimes, rue du Croissant, et qui porte ce simple titre : *Un dernier mot*.

En huit colonnes, c'est une œuvre, le complément nécessaire, logique, des pages écrites pendant le siège, de septembre à décembre. Dans la *Patrie en danger*, Blanqui avait à l'avance raconté les événements, les phases de l'investissement, le siège qui allait être. Dans *Un dernier mot*, tout en disant ce qui a été, il montre ce qui aurait pu être.

Il écarte les lamentations, la rhétorique, les allégations d'ignorance, de corruption, de fatalité. La fatalité, pour lui, est la loi de l'univers matériel, n'est point celle de l'humanité. Lui, toute sa vie, a gardé sa volonté intacte, sa pensée libre, il ne voit pas qu'il a obéi aussi à un destin qu'il portait en lui-

même, il veut que l'humanité soit responsable de son sort. Son erreur est de ne pas admettre de degrés dans cette responsabilité, mais c'est une erreur généreuse, une condamnation de la veulerie, un appel à la fierté. Les instruments de la destinée sont plus ou moins conscients. On ne peut mettre sur le pied d'égalité avec Trochu, Jules Favre, Jules Simon, l'obscur citoyen de la ville assiégée, qui n'est coupable que de n'avoir pas compris. Blanqui va prouver lui-même la différence des responsabilités.

Il sépare la cité de septembre, décidée au combat, de ceux qui ajournèrent sans cesse le moment de l'action : « Croire une chose impossible et l'entreprendre, dit-il, c'est de la démence, mais cette démence s'appelle trahison quand l'entreprise est la défense *in extremis* de la patrie et qu'on est libre de décliner le péril de ce fardeau. » Et Blanqui va démontrer qu'à la date du 4 septembre, malgré la décadence morale, malgré les revers du mois d'août, la partie n'était pas désespérée. « Nous n'avons point péri par les raisons transcendantes que nous débite la presse, mais tout bonnement par une faute militaire », affirme-t-il. Cette faute a été commise pendant les seize jours écoulés entre la proclamation de la République et l'arrivée des Prussiens sous les murs de Paris : or, l'avenir de la guerre était tout entier dans l'emploi de cette quinzaine. L'élément de succès, c'était Paris même, avec son enceinte, ses forts, et sa possession de tous les chemins de fer de France. La question à résoudre était une question de statistique et de transport. Blanqui l'expose ainsi : « La capitale, par l'arrivée de deux cent mille fugitifs, avait deux millions d'âmes. Il fallait envoyer en province un million de femmes et d'enfants et les remplacer par un million de jeunes hommes. Il fallait, en outre, compléter l'approvisionnement en vivres jusqu'à six mois. »

C'est l'énoncé de cette proposition qui est développé dans *Un dernier mot*. Blanqui va aux détails, suppute la récolte de la Beauce, qui n'était pas battue, que l'on pouvait amener rapidement, grains et paille, que les Prussiens enlevèrent un mois plus tard. Les céréales en gerbe, sauf les quantités nécessaires

pour la subsistance des habitants et pour les semailles, pouvaient être transportées ainsi d'un rayon de trente lieues. Les départements de l'Ouest et du Centre auraient fourni des bœufs et des moutons : il était facile de doubler le nombre des bestiaux déjà réunis à Paris. De même, soixante mille porcs pouvaient être tués, salés, expédiés, et l'approvisionnement pouvait se compléter en quelques jours par un afflux d'œufs, beurre, légumes, poissons secs, fromages, huiles, volailles et lapins vivants. Pour réduire en farine les céréales introduites en grains, il n'y avait qu'à transporter à Paris les meules des moulins d'Étampes, Corbeil et Pontoise. Grâce à cette précaution, on n'aurait pas manqué de pain en décembre, alors que les magasins regorgeaient de blé. « Les avocats, dit Blanqui, ne sont pas tenus de savoir que le pain se fait avec de la farine, et la farine avec du blé. »

L'échange de population entre Paris et la province est examiné et résolu avec une précision mathématique. D'abord, les partants volontaires s'en vont à leurs frais : ne pas retenir les fuyards, plus dangereux qu'utiles en présence de l'ennemi. Pour les émigrations obligatoires, Blanqui en sait la tristesse, les présente comme un sacrifice de Paris. Il compte 600 000 enfants au-dessous de seize ans, 200 000 mères, 130 000 femmes au-dessus de cinquante-cinq ans, 70 000 hommes au-dessus de soixante-sept ans. Au total, un million d'émigrés à distribuer dans les départements libres, chez les habitants, avec indemnité à ceux-ci pour subvenir au logis et aux vivres. Le départ accompli, aux 555 000 hommes de garde nationale dénombrés à Paris par les hommes de seize à cinquante ans et les hommes valides de cinquante ans et au-dessus, il ajoute 400 000 conscrits des deux classes de dix-huit et dix-neuf ans, 300 000 gardes mobiles, 100 000 anciens soldats de vingt-cinq à trente-cinq ans, célibataires, veufs, mariés sans enfants, 100 000 hommes des armées de Sedan et de Metz, de l'infanterie de marine, des matelots, canonniers, gabiers, 100 000 hommes des garnisons éparses sur tout le territoire. C'est une armée d'un million d'hommes, remplaçant le million d'enfants, de femmes et de

vieillards. En défalquant les conscrits de dix-huit et dix-neuf ans, et les gardes mobiles, du chiffre de la garde nationale, Paris ajoute 500 000 hommes, et l'armée de guerre monte au chiffre de 1 500 000 hommes. C'était dégarnir la province, mais assurer la résistance et créer l'offensive de Paris. L'armée allemande, d'ailleurs, était également forcée de se concentrer.

Les moyens de transport sont indiqués. Blanqui ne laisse pas une objection possible sans réponse. Il énumère les lignes libres, échelonne les départs, soixante-douze convois de quinze cents émigrants toutes les vingt-quatre heures, trois jours pour l'évacuation complète, partout les autorités présentes aux gares, répartissant les émigrants dans les villes et les campagnes, comme sont répartis les militaires en temps de guerre ou de manœuvres. La contre-partie de l'émigration, l'arrivée des conscrits, mobiles, soldats, se serait faite en même temps, les compagnies, requises par l'État, suspendant tout autre service. « Ainsi, dit l'actif rêveur, construisant son beau poème de défense qui pouvait être une réalité, — ainsi la France entière est en mouvement, ici pour quitter Paris, là pour s'y rendre; les autorités, les bons citoyens, pour organiser et diriger ces convois. »

Des armes, ensuite, des armes pour tout ce monde ! On n'a pas su le chiffre des chassepots disponibles au 4 septembre. Quel qu'il fût, l'ordre devait être donné aux arsenaux d'expédier tous les chassepots, fusils à tabatière, fusils à piston en magasins, poudre, munitions de guerre, et les canons de marine des arsenaux maritimes avec leurs munitions, jusqu'à concurrence de trois mille. En même temps, c'est le voyage nécessaire des ouvriers armuriers de vingt-cinq à cinquante ans, des ouvriers des fabriques d'armes et fonderies de l'État, Saint-Étienne, Châtelleraut, Ruelle, Indret, etc., avec les outillages pour la fabrication des chassepots. Puis, les ouvriers des forges et fonderies de la Nièvre, les mécaniciens du Creusot. Puis, les fers, aciers, bronzes, cuivres, étains, plombs, salpêtres, sulfures. Puis, les trains de houilles venant des mines de la Loire, de l'Aveyron, du Gard, d'Anzin avec un détour par Lille. Que l'on



essaie même de faire venir la houille de Mons et de Charleroi, pour Lille et Paris, de Newcastle pour le Havre. Que l'on achète le pétrole, les huiles à brûler. Que les bateaux de charbon et les trains de bois descendent du Morvan par l'Yonne et la Saône. Que l'on achète à force en Angleterre des fusils Sniders et Remington. Et que l'on commence la fabrication de canons à longue portée.

Après la question des armes, la question d'argent. Blanqui n'oublie rien, donne sa liste de pain, vin, eau-de-vie, bœuf et mouton, porc salé, beurre, œufs, fromages, poisson sec, sucre, café, huile d'olive, huile à brûler, vinaigre et sel, légumes secs, draps, souliers, foin, paille, avoine. Il évalue le prix du déplacement de deux millions de personnes, du transport des vivres et du matériel, d'un million de fusils à tir rapide avec cartouches, de six mille canons de campagne avec munitions, de l'indemnité aux hôtes des émigrés, un franc cinquante pour les adultes, cinquante centimes pour les enfants. Il trouve un total de neuf cent quatre-vingt-treize millions. Il va jusqu'au milliard, il consentirait deux milliards, demande s'il vaut mieux acheter à ce prix la victoire ou payer dix milliards la besogne faite par le gouvernement de la Défense nationale.

Il ne s'arrête qu'un instant à ce chiffre, continue à refaire en pensée l'histoire du siège de Paris. Il met en train les fabriques de chassepots, les fonderies de canons, les fortifications par la pioche et la pelle, le classement et l'organisation des troupes, la formation des cadres, la transformation de la masse armée en corps régulier. Il voit la théorie apprise en quelques jours par la pratique, des redoutes construites à Garches, Meudon, Clamart, Thiais, Montmesly, Chelles, Montfermeil, Livry. Il voit Choisy, Villeneuve-Saint-Georges, la Butte-Pinson, les hauteurs de Sannois, la plaine de Gonesse, hérissés de retranchements. Il se réjouit de l'impossibilité pour l'ennemi de venir à Châtillon, de passer la Seine à Choisy, à Villeneuve-Saint-Georges, à Corbeil même. Il proclame l'impossibilité d'investir la ville, ni à une lieue de distance, ni à dix, ni à vingt, le cercle assiégeant ne pouvant s'élargir indéfiniment



sans danger. Que peut faire l'Allemand ? Parcourir la France vide de soldats, entrer dans des villes ouvertes, chez des populations sans armes, s'installer dans des places fortes, veuves de garnison et d'artillerie.

Pendant ce temps, l'armée de la France, enfermée dans la capitale, s'organise, et ce n'est pas sous les murs de Paris que se font les règlements des comptes.

Hélas ! le visionnaire doit s'arrêter, délaissier ce mirage, voir le réel : Paris comptant sur la province, le semblant de défense, le bombardement, l'armée de province créée trop tard, alors qu'elle pouvait être rassemblée dès le premier jour dans les murs de la capitale, puis la fin, la reddition, la preuve irréfutable que le sort de la France se jouait à Paris, la patrie tout entière comprise dans la capitulation, l'armée de l'Est livrée, les élections imposés par le gouvernement de Paris, prisonnier des Allemands.

L'accusation de haute trahison et d'attentat contre l'existence de la nation, c'est la conclusion formulée par le révolutionnaire qui s'impose critique militaire, général, et administrateur, par l'homme qui aurait assumé la direction et la responsabilité d'une intelligence si lucide, d'un cœur si ferme, par le patriote ardent qui restera l'historien amer et clairvoyant du siège de Paris.

## XL

Le jour où paraît *Un dernier mot*, le 12 février, Blanqui s'en va à Bordeaux avec Tridon, voit Ranc, entend le récit de la guerre de province, la débandade, Clinchant jeté en Suisse avec l'armée de l'Est par son exclusion de l'armistice, Faidherbe sans forces, Chanzy en relations avec le gouvernement vaincu. La douleur fut vive chez Blanqui, il vit la France et la République perdues. C'est à Bordeaux qu'il connaît le dernier sursaut et la honte dernière de Paris, les cinquante mille gardes nationaux qui montent les Champs-Élysées dans la nuit du

26 au 27 février à la rencontre des Prussiens et, au lendemain, l'occupation d'un quartier de la ville par l'ennemi.

Le 9 mars, le 4<sup>e</sup> conseil de guerre juge Blanqui par contumace, pour sa participation au Trente et un Octobre. Quinze jours avant, le 23 février, une première série d'accusés avait été acquittée, puis une seconde série le lendemain. Pour lui, avec Flourens, Edmond Levraud, Cyrille, il n'en est pas ainsi.

Auguste-Louis Blanqui, homme de lettres, âgé de soixante-cinq ans, demeurant à Paris, rue du Temple, 191 (chez Cléray), est condamné à mort pour attentat contre un gouvernement qui n'existait pas encore le 31 octobre, puisque ses pouvoirs ne furent consacrés que par la consultation du 3 novembre, et les poursuites et la condamnation ont lieu, de plus, après la convention d'oubli acceptée à l'Hôtel de Ville, et au mépris de la parole donnée. A mort ! Les officiers qui jugèrent ainsi Blanqui absent ne surent même pas découvrir dans son patriotisme une circonstance atténuante !

L'unique pensée de Blanqui, depuis le 4 septembre 1870, avait été pour la guerre. La défaite venue, la possibilité d'une renaissance de la France hantait seule son esprit. Il ne songea pas aux représailles d'une révolution, malgré Paris en armes, tressaillant, manifestant par son trouble l'excédent d'énergie que le siège avorté avait laissé en lui. Un conflit apparaissait certain entre la population de Paris, républicaine, exaltée par la fin de la guerre, et l'Assemblée venue à Versailles, provocante, monarchique, ayant pour chef du pouvoir exécutif Thiers, décidé à faire l'ordre social en même temps que la paix définitive. Paris devait être la victime offerte en sacrifice pour l'équilibre nouveau. Mais quand et comment, sur quel prétexte, à propos de quel incident, le signal de la rencontre allait-il être donné ? Personne n'aurait su le dire. Les adversaires se regardaient violemment, s'invectivaient par les journaux, les caricatures. La fièvre née aux jours d'hiver se développait, emplissait la rue.

Blanqui, s'il prévit le cours fatal des événements, marqua son intention de se désintéresser du conflit. Ceux qui, comme

Ranc, l'ont vu à cette époque, non élu député par Paris, condamné à mort par le tribunal militaire, le trouvèrent tout entier à l'idée fixe, ne songeant qu'à la France défaite, à l'Allemagne victorieuse. Cela, pour lui, engageait tout l'avenir frappait d'avance de stérilité toute insurrection.

Puis, la fatigue s'ajoutait chez lui à la douleur, la maladie s'emparait du délicat organisme, de volonté si résistante pendant les mois du siège. Il voulut un asile, un repos, une solitude où se reprendre. Dans les premiers jours de mars, il part pour Loulié, près de Bretenoux, dans le Lot, vers la maison du docteur Lacambre, qui avait épousé sa nièce. Ceux-ci quittaient leur logis, pour un voyage en Espagne, au jour de l'arrivée de Blanqui : il resta seul avec sa sœur, M<sup>me</sup> Barellier. Il avait grand besoin de ses soins, s'alita immédiatement, atteint d'une bronchite aiguë.

C'est au lit, dans l'après-midi du 17 mars, qu'il fut arrêté par les soins du procureur de Figeac, sur l'ordre du gouvernement. Il allait définitivement recevoir le salaire de la haute intelligence et des purs sentiments qu'il prouva pendant le siège de Paris.

---



## VIII. — CHATEAU DU TAUREAU.

### I

Ce qui se passa ensuite stupéfiera l'avenir.

Blanqui, malade, est conduit par un froid vif à l'hôpital de Figeac, dans une chambre nue, grillée, verrouillée. Les cérémonies habituelles s'accomplissent. On le fouille, on le débarrasse de sa monnaie, de son canif. Le lendemain, le procureur lui annonce une insurrection à Paris, la retraite du gouvernement et des troupes à Versailles. Le prisonnier croit comprendre que l'ordre de l'arrêter a coïncidé avec l'annonce de l'insurrection. Il ne sait si sa détention sera longue, il demande ses compagnons habituels, des livres.

Il est conduit en secret à la prison de Cahors, mais son arrivée est ébruitée. Il est séquestré, un refus absolu est opposé à la tentative de visite de sa sœur. C'est à Cahors qu'il reste toute la fin de mars, tout avril, presque tout mai, jusqu'au 22. Non seulement on empêche sa sœur de le voir, mais toutes communications sont interdites : il ne peut ni donner de ses nouvelles, ni recevoir de nouvelles des siens. Plus encore, aucun renseignement n'est fourni sur l'état de sa santé. Il peut se croire abandonné, et on peut le croire mort.

Il voit le procureur de la République de Cahors, le préfet du Lot et le gardien chef. Le simple gardien, qu'il pourrait faire parler, intéresser à son sort, n'est pas en rapport avec lui. Nul

magistrat ne se présente pour remplir les formalités du Code d'instruction criminelle.

## II

C'est pendant ce temps qu'il est nommé, le 28 mars, membre de la Commune de Paris dans les XVIII<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> arrondissements, à Montmartre et à Belleville-Ménilmontant, en même temps que ses amis Tridon, Eudes, Vaillant, Ranc, d'autres qui avaient été, de près ou de loin, mêlés à sa politique. Puis d'autres encore, qu'il connaissait fort peu, certains même dont il se sépara, tous rangés néanmoins sous la dénomination de blanquistes : Rigault, Duval, Ranvier, Ferré, Protot, Vallès, Grousset, Cournet, Mortier. Puis Flourens, Vermorel, Delescluze, Pyat. Puis, des représentants de l'Internationale : Varlin, Theisz, Malon, Beslay, Lefrançais. Enfin, en dehors des groupes extrêmes : Méline, Brelay, Tirard, Lefèvre, Robinet. Aux élections complémentaires du 16 avril : Longuet, Rogeard, Trinquet.

Grousset et Mortier, dès la première séance, Rigault, à la seconde séance, réclament la présidence d'honneur pour Blanqui. Il y a opposition de Delescluze, dont l'hostilité ancienne ne désarme pas, et Cournet, d'ailleurs, demande qu'il soit fait pour le prisonnier quelque chose de plus efficace.

L'idée de sauver Blanqui fut formulée par Tridon, qui, le 27 mars, mande Flotte à Paris. Il arrive le 29. Le 6 avril, il lui est proposé par plusieurs membres de la Commune d'aller à la recherche de Blanqui. Tridon allègue que Granger est déjà parti, que mieux vaut proposer au gouvernement de Versailles l'échange de leur ami contre les otages, détenus à la Roquette. Le 9, Raoul Rigault, en vertu de son titre bizarre de délégué à l'ex-Préfecture de police, fait communiquer Flotte avec l'archevêque de Paris Darboy. Les deux interlocuteurs s'entendent à merveille. L'archevêque consent à écrire à Thiers. Il lui proposera l'échange de sa sœur, de son grand-vicaire, du curé de la



Madeline, du sénateur Bonjean, et de lui-même, contre Blanqui. La lettre est prête le lendemain. Il est convenu que c'est le grand-vicaire Lagarde qui la portera. Le 12, Flotte conduit l'abbé hors Mazas, lui demande la promesse de revenir, quelle que soit la réponse. La parole du grand-vicaire avait été déjà donnée à l'archevêque : elle est de nouveau engagée à Flotte.

Les négociations durèrent plus d'un mois, jusqu'au 14 mai. La première démarche se passe en lettres de l'abbé Lagarde, en réponses de l'archevêque. Thiers fait attendre sa décision, et l'abbé attend patiemment. Le 23 avril, après onze jours, l'archevêque donne ordre à son vicaire de reprendre immédiatement le chemin de Paris et de rentrer à Mazas, en quelque état que se trouve la négociation dont il a été chargé. L'archevêque s'étonne de la lenteur de la réponse et ajoute que le retard compromet gravement les prisonniers, peut avoir les plus fâcheux résultats. Cette lettre est remise au destinataire par les soins du ministre des États-Unis, Washburn, mais cette fois l'abbé cesse d'écrire, et prend, contre sa conscience, la résolution déshonorante de rester à Versailles.

Une deuxième série de négociations s'engage, où l'on voit nombre de personnages apporter leur dévouement : Cernuschi, le nonce du pape, l'ambassadeur américain, le délégué du maire de Londres. Un prêtre détenu à Mazas, l'abbé Bazin, compatriote et ami de Charles Beslay, membre de la Commune, écrit d'admirables lettres où il spécifie qu'il ne profitera en rien de la mesure proposée. Enfin, le bon Flotte s'en va lui-même à Versailles remettre à Thiers deux lettres, de l'archevêque et du curé de la Madeleine. Flotte a publié le dialogue qui eut lieu entre eux, au matin du 13 mai.

Thiers se refuse à croire la vie de l'archevêque en danger, demande à Flotte la raison de ses craintes. Celui-ci dit « le triple assassinat de Duval et de ses deux lieutenants par le général Vinoy et celui des quatre-vingt-quatre gardes nationaux fusillés par ordre du général de Galliffet ». Thiers change la conversation, promet de présenter la demande au Conseil et de l'appuyer, affirme que son influence est limitée, ajoute :

« Je ne connais pas M. Blanqui. On le dit très intelligent et très dangereux, il appartient au parti extrême de la Révolution. »

Le lendemain 14, seconde entrevue à la même heure. Flotte la résume ainsi : « En entrant, il me dit que l'échange n'était pas possible, que rendre Blanqui à l'insurrection, c'était lui envoyer une force égale à un corps d'armée, mais qu'il m'autorisait à dire à l'archevêque que les choses pouvaient changer d'un jour à l'autre, et qu'il n'oublierait rien pour le retirer de la fâcheuse position où il se trouvait... Je fis observer à M. Thiers qu'il y avait d'autres prisonniers que l'archevêque à Mazas et que, s'il voulait consentir à rendre Blanqui, la Commune rendrait tous les otages. M. Thiers s'y refusa encore. « Eh bien ! lui dis-je, voulez-vous me donner votre parole que vous allez signer l'ordre de faire élargir Blanqui, et je vous amène ici, demain, les soixante-quatorze otages ? » Nouveau refus de M. Thiers. Devant cette détermination bien arrêtée, je n'avais plus qu'à me retirer. » De retour à Paris, à Mazas, Flotte rend compte de sa démarche, et l'abbé Deguerry dit, et l'archevêque approuve : « Cet homme manque de cœur. »

### III

Le 17 mai, Blanqui fut autorisé à recevoir sa sœur dans la prison de Cahors. Il put croire à une accalmie.

C'était, sans le lui dire, un adieu qui lui était accordé. Le 22, au matin, il est conduit à la gare, on le fait monter dans un wagon où le gardent cinq gendarmes, et il part, il ne sait pour où.

Il passe à Périgueux. Il est à Coutras à midi quinze, à Tours à minuit trente. Il s'est aperçu que la consigne était de cacher sa présence, mais que les employés du chemin de fer n'avaient pas gardé le secret. Un brigadier de gendarmerie fut accusé de les avoir prévenus, et Blanqui, dans le récit qu'il a fait de ce singulier voyage, dit avoir reçu, sur plusieurs points du parcours, des témoignages de compassion.

Il n'en fut pas ainsi à Tours. Le wagon-prison, détaché du

train, resta dans les ténèbres, et, pendant que le maréchal des logis, chef de l'escorte, dialoguait avec un groupe d'ombres, le prisonnier entendit une voix furieuse qui sortait de la nuit et éclatait en menaces : « Gredin ! Brigand ! c'est moi qui ne le conduirais pas loin ! »

Le wagon rattaché à un train, la course recommence à toute vapeur d'express. Il y a des arrêts à Saumur, Angers, Nantes, Redon et Rennes. Partout, le passage est signalé au ministère de l'Intérieur, au ministère de la Guerre, par un préfet, par un général. L'heure de l'arrivée à Rennes est midi. Là, un ordre est donné de continuer jusqu'à Saint-Brieuc. Le préfet, pour éviter une émotion possible chez les ouvriers démocrates, s'entend avec le général pour faire conduire le voyageur mystérieux à la station voisine, où il attendra le passage d'un train qui part à quatre heures. Il l'attendit, jusqu'à cinq heures et demie, près de la station de l'Hermitage, dans une plaine où la voie ferrée n'était protégée par aucune barrière. Un rassemblement se forma bientôt, de messieurs à cheval, décorés de l'ordre du pape, très ironiques, mais sans paroles à l'adresse du prisonnier, entrevu dans son wagon cellulaire, et qui ne perdait rien de ce qui se passait au dehors. Lorsque le train arriva sur une voie latérale, Blanqui dut descendre, passer devant la haie des curieux.

Désormais, à chaque station, il y a des rassemblements hostiles. Après Rennes, une troupe de paysans salue le passage du train des cris de « Vive le roi ! » en agitant les chapeaux. Saint-Brieuc est atteint, mais le voyage continue. Long voyage fatigant, avec les stations ordinaires aux approches des bourgs, aux carrefours des routes bretonnes par lesquelles s'en vont les paysans conduisant leurs bêtes, les paysannes, un grand panier à chaque bras. Le Vieux, harassé, met la tête à la portière pendant les haltes, cherche les souffles du dehors, la tiédeur de l'air, la respiration.

A Châtelaudren, au crépuscule, il y a une foule menaçante, des gens s'approchent, profèrent des cris, des insultes, contre cet homme immobile, à barbe blanche, qui les regarde de ses

yeux vifs. Dans cette rencontre du révolutionnaire de Paris avec la Bretagne du passé, s'il a croisé ses regards avec ceux d'un paysan agité ou paisible, gesticulant ou assis au revers du fossé, quelque vieillard comme lui, quelque ancêtre vêtu à l'ancienne mode, la courte veste bleue, les larges braies blanches, le grand chapeau, les bas dans les sabots, quelle étrange confrontation, et quel dialogue muet plus étrange encore ! On voit l'homme de la terre, tout usé, tout cassé, blanchi lui aussi, rasé par toute la figure, la barbe un peu repoussée, drue comme ce qui reste du blé coupé dans un champ. En face de lui, dans le cadre de la portière, le visage pâle et les yeux expressifs de la révolte. Sur la face fatidique du laboureur s'inscrit l'hérédité paysanne, ses yeux sont circonspects et méfiants, le paysan est sur ses gardes, comme s'il avait rencontré un loup. Colloque rapide pendant la rencontre de hasard. Le Breton hésite à craindre et à plaindre. Son inconscience devient méditative.

Dans l'œil de clair phosphore du vieux Blanqui, le pronostic est plus sûr, la comparaison plus amère :

« Tu es un vieux Chouan désarmé, bonhomme, un ancien vassal devenu électeur, et resté en servage dans la domesticité du laboureur à gages. Tu vis dans ta dépendance tranquille, ayant gardé ta foi secrète à ton seigneur, prenant le mot d'ordre au prône de ton curé. Tu ne sais pas mon nom, tu ne le sauras jamais. C'est tout de même pour toi que je suis parti vers le pays de l'illusion, que j'ai été blessé rue aux Ours, que j'ai fait le coup de feu en 1830, que j'ai passé ma vie au Mont-Saint-Michel, à Belle-Ile, à Corte, à Pélagie, que j'ai souffert le siège de Paris, et que j'en vais vers la prison inconnue ou la mort secrète. Toi, tu t'es contenté, pendant toute ta vie, de la terre, de l'atmosphère de la mer, tu es librement sur la route, dans l'air du soir, et c'est évidemment moi qui suis la dupe. Mais tes fils retrouveront ma mémoire... »

## IV

Plouaret, Plounérin, Plouigneau, ce sont! les noms de stations entrevus avant Morlaix. Le train passe sur un viaduc, s'arrête. Morlaix, onze heures du soir. C'est la fin du voyage.

Encore un ordre, et un trajet, la descente sur la ville en voiture, puis une course dans la nuit au long de la rivière, sur une route bordée de maisons, de châteaux, de jardins, de parcs. On arrive à un endroit où l'eau s'élargit, où des lumières scintillent. Un air humide vient de l'horizon obscur. C'est le Dourdu, dont le nom signifie Eau noire. Le cortège descend dans une barque au flanc creux qui est là toute prête, avec son patron Abraham et son matelot. Blanqui s'assied sans mot dire. Pendant deux heures le bateau plonge, monte et descend les vagues régulières. C'est la mer, de plus en plus sensible. L'air est humide et calme. Des feux se montrent. La marée descend, emmène l'embarcation de son mouvement puissant.

Un rocher surgit, un feu l'éclaire. C'est le Château du Taureau. Après le «qui-vive?» et la réponse, c'est le débarquement sur la pierre, la montée d'un escalier, le passage d'un pont-levis, un vestibule où trente soldats sont alignés, l'arme au bras, sous les ordres d'un commandant. L'officier, sur un signe, se fait suivre du prisonnier dans une cour étroite, puis monte devant lui un escalier de pierre, ouvre une petite porte. Le prisonnier, vaincu par ses deux jours de voyage, entre dans le noir, se jette sur le matelas qu'il aperçoit dans l'ombre. La porte se referme sur lui avec le bruit ignoble des verrous. « Il est, dit Blanqui, trois heures du matin, 24 mai 1871. »

## V

Que faisaient-ils, là-bas, vers l'est, à Paris? Certains soirs, le bruit de la bataille suprême semble passer dans le vent et sur



la mer. Pendant un orage de ce torride mois de mai, les ébranlements de caps font songer à des démolitions de barricades sous les coups de canon. Les voiles qui s'enfuient sous la rafale claquent comme des drapeaux sous la mitraille. Voici une voile rouge à cette dernière barque qui lutte au large, plonge et se redresse, va sombrer sous l'assaut des lames. Le bruit fut épouvantable et l'horizon submergé dans le sang. N'est-ce pas ce soir-là que les derniers défenseurs du Paris de la Commune tombaient au Père-Lachaise ?

## VI

Le lendemain, quand l'aube entre, et que Blanqui rouvre ses yeux reposés, il peut réfléchir sur le lieu de détention où il vient d'être enfoui, il peut voir dans toute son horreur le logis qui lui est infligé.

Il sait, mieux que ceux qui le gardent, la situation et l'histoire du Château du Taureau. Il connaît les sinuosités et les défenses des côtes comme il connaît les cours d'eau, les routes et les sentiers de terre et, dans la fosse où on l'a jeté, où il médite, il évoque la construction et son histoire.

Le Château est bâti sur un roc, au milieu de l'eau. Ses murs réguliers de forteresse, ses angles sortants et ses angles rentrants se dessinent nettement au-dessus de la vague. C'est l'ancienne défense de la rade, le corps de garde avancé de Morlaix contre les Anglais, devenu une caserne pour les soldats, un cachot pour les prisonniers. Les bourgeois de la ville l'ont construit en 1642, le roi s'en est emparé et en a fait une prison d'État en 1660. La Chalotais, procureur général au parlement de Bretagne, dénonciateur des Jésuites, arrêté comme Blanqui, chez lui, mis dans l'impossibilité de communiquer avec personne, y est enfermé en 1765, et les derniers montagnards, Romme, Soubrany, Bourbotte, Duroi et Goujon, y sont conduits en 1795. Il y a des logements, une citerne, un pont-levis fermant l'entrée, au sud. Par le large vestibule glacial, dallé



de granit, Blanqui a pénétré dans la cour étroite et tournante. La lanterne a éclairé un escalier de huit marches, dans un angle, par lequel on est arrivé à une porte brune, couleur de vieux sang. Après cette porte, treize autres marches, dans le noir, puis une autre porte. C'est la porte de la chambre où le prisonnier est en ce moment, assis sur son lit : une assez vaste chambre, dix mètres de long sur cinq mètres de large, voûtée, semblable à une cave, à une crypte romane, presque obscure. Le froid tombe de la voûte, le salpêtre suinte des murs, l'ombre est perpétuelle. Jamais un rayon de soleil. On a maçonné l'ouverture sur la mer. Le jour sombre, glauque, un jour d'entrée de souterrain et de fond de rivière sale, ne vient, par une seule fenêtre grillée, fermée d'un volet, et par une imposte vitrée, que de la triste cour, creusée entre les formidables bâtiments. Cette cour, c'est tout ce que le prisonnier aperçoit à travers les barreaux. Quelques soldats flânent. Entre les pavés croissent des coquelicots pâles et d'amères camomilles.

Les seuls hôtes permanents de la cour sont les canons de la batterie basse, canons de gros calibre amarrés dans les casemates du rez-de-chaussée, mastodontes de fonte, immobilisés dans les écuries, les pieds entravés, leurs bouches brutales fermées.

## VII

Cette chambre de détention, ce vaste caveau surbaissé, n'ayant de prise de jour et d'air que sur cette cour étroite, est plus triste que la cellule du Mont-Saint-Michel ouverte sur les grèves, que la cellule de Belle-Ile, au rez-de-chaussée, de plain-pied avec le préau. Pas de reflet de mer, pas de clarté de verdure. Le granit n'est pas rose, la pierre n'est pas blanche. La couleur des choses, dans les diverses prisons de Blanqui, est changeante. Ici, les objets apparaissent plus épais et plus lourds. Tout est gris et rouillé. La couleur de midi ne pénètre

pas, c'est toujours couleur de soir, couleur cloporte, aile de chauve-souris, toile d'araignée. La fleur qui croît entre les pavés éteint sa flamme sous cette cendre. On a descendu le vieillard au plus profond de l'ombre. C'est le lieu que l'on a choisi pour enchaîner cette force, pour jeter à pourrir cette chair de philosophe.

### VIII

Personne n'a revendiqué l'idée d'avoir séquestré là Blanqui, pour des faits qui devaient être oubliés, et sont ravivés au mépris de la parole jurée. L'acte criminel fut accompli non seulement contre l'honneur, mais contre la loi. Rien, dans le code, n'autorise une telle mainmise sur l'individu, une pareille mesure d'exception qui supprime les formalités de greffe et d'écrou, les interrogatoires du magistrat instructeur, de droit même dans l'état de siège, même sous le régime des tribunaux militaires. Non, personne ne s'est vanté d'un pareil outrage à la justice, et il faut chercher et inscrire les noms des gouvernants de ce temps-là pour attribuer les responsabilités. Le ministre de l'Intérieur, Ernest Picard, jouisseur, sceptique, et le ministre de la Justice, Dufaure, austère puritain, consentent à la même œuvre. Le ministre de la Guerre, Le Flô, qui a sa propriété du Nec'hoat sur la rivière de Morlaix, non loin du Taureau, prend les mesures nécessaires, avec Pothuau, son collègue de la Marine. Avec eux, dans le ministère, il y a ces survivants de la Défense nationale, l'amer Jules Favre, le doucereux Jules Simon. Au-dessus d'eux tous, il y a Thiers, l'homme d'État sans scrupules, celui qui incarne le mieux, autrefois au nom de Louis-Philippe, aujourd'hui en un rôle personnel, et toujours pour le compte d'une classe, la bassesse des intérêts, la résistance d'une caste qui a commencé la Révolution, qui ne veut pas l'achever, qui préfère tout perdre plutôt que de rien concéder. Celui-là, c'est l'esprit réfractaire, armé d'obstination et de cruauté, hier le fusilleur de la rue Transnonain, aujourd'hui-

d'hui le bombardeur de Paris. Il n'a pas changé depuis sa comédie d'intrigant de 1830, sa politique de parlementarisme desséchant de 1830 à 1848, son froid calcul de 1849. Il est le maître, il va pouvoir refaire en grand l'exemple de 1834. Il organise la répression, décide l'exemple de l'hécatombe, la saignée méthodique de la masse ouvrière.

Son plan est le même que celui de Cavaignac en 48 : les troupes concentrées à l'écart, l'insurrection laissée libre de s'étendre, puis écrasée. Thiers, qui critiquait le plan de Cavaignac en 48, l'adopte en 71.

Un tel homme, renseigné sur la politique depuis quarante ans, connaissait fort bien Blanqui, malgré les paroles dites à Flotte. Il l'avait devant lui, comme son contraire, depuis les jours de la Restauration où ils combattaient ensemble le même adversaire, depuis les premiers jours de la monarchie de Juillet, où les alliés de la veille s'étaient vus tout à coup séparés par un abîme.

Depuis, Blanqui était le vieil ennemi, l'esprit de révolte tenace, vivace, qui surgit sans cesse alors qu'on le croit vaincu, anéanti, qui sort des caveaux du Mont-Saint-Michel aux jours de 1848, en spectre qui soulève une trappe. Les hommes comme Thiers, tous ceux du personnel dirigeant peuvent ne pas parler des hommes comme Blanqui, affecter de les dédaigner, de les ignorer, se refuser à la polémique avec eux, à la discussion contradictoire, mais ils savent fort bien ce qu'ils sont, ce qu'ils représentent par leur existence désintéressée, sacrifiée, douloureuse et violente : l'instinct de justice, le droit de vivre pour tous, les souffrances d'en bas, la foule humaine qui ignore même ceux qui combattent pour elle. Un homme comme Thiers est soutenu par le formidable syndicat des forces sociales. Un homme comme Blanqui est forcément isolé. Motif de haine de plus chez celui qui a tout contre celui qui n'a rien.

Pour la période qui venait d'être traversée, Thiers n'était pas sans avoir lu la *Patrie en danger* et le *Dernier mot*, et les aptitudes administratives et militaires que possédait lui-même l'historien du Consulat et de l'Empire ne devaient que lui

faire prendre en plus grande défiance le lucide Blanqui, apte à lutter contre lui. En décidant son arrestation à l'avance, Thiers n'enlevait-il pas à Blanqui sa dernière occasion de prouver son génie organisateur. Thiers ne se contredit-il pas, ne dit-il pas à Flotte que rendre le prisonnier, c'était donner un corps d'armée à l'insurrection ? Il n'y a pas à chercher ailleurs la raison de son refus d'échange, de son abandon de l'archevêque et de tous les otages, de l'arrestation à la veille du 18 mars, de la séquestration illégale, de cette mise au secret dans le noir Château du Taureau. Tout cela est inclus dans le mot, entendu par Clemenceau, que Thiers dit aussitôt que le télégraphe lui a donné l'assurance de sa proie, le 17 mars, en entrant dans une salle de commission : « Enfin ! nous tenons le plus scélérat de tous ! »

## IX

Aussi, l'emprisonnement au Taureau fut-il préparé sagement et à loisir. Dès le 3 mai, le général qui commande la division de Brest fait savoir au ministre de la Guerre que les dispositions sont prises pour recevoir le « prisonnier politique important », que l'officier et ses hommes sont installés. Le 21 mai, c'est le préfet maritime qui informe son supérieur, le ministre de la Marine, que la garnison se compose de vingt-cinq hommes commandés par un officier, et qu'un capitaine de l'état-major des places a veillé aux dispositions.

Une complication se produit. Une tentative mystérieuse aurait été faite par des inconnus, le soir du 19 mai, au port de Morlaix, sur un commis de la marine, lieutenant de la garde nationale : ils lui auraient offert cinq mille francs à l'effet d'enlever Blanqui, lequel, à cette date, était encore pour trois jours dans la prison de Cahors. Il est certain que la Commune chercha les moyens d'obtenir de force ce qui lui était refusé de gré : un crédit de cinquante mille francs fut voté, après que Granger fut parti, mais les indications de date et de route ne pouvaient

être devinées, et Granger rôda en vain autour de la prison de Cahors.

Toujours est-il que, le commis de marine ayant parlé, les précautions redoublèrent, on agita la question d'envoyer à l'entrée de la rivière de Morlaix un des cotres de la division du littoral nord, le *Moustique* ou l'*Espiègle*, pour surveiller les alentours du Taureau, et le ministre de la Marine donna, en effet, l'ordre de détacher un des cotres garde-pêche qui vint prendre position en vue du fort. De même, un service de douanes fut organisé au long de la rivière et sur les côtes. Cela ne suffit pas encore. La veille de l'arrivée de Blanqui, le 23 mai, les soldats envoyés de Brest furent remplacés par d'autres n'ayant pas séjourné à Morlaix, où les premiers avaient pu être l'objet de tentatives de corruption.

## X

Le lendemain de son arrivée, Blanqui fut tiré de ses réflexions par le commandant du fort qui vint lui donner communication, par ordre exprès, de ces instructions du ministre de la Guerre : « Ordre de faire feu sur le prisonnier à la moindre tentative d'évasion, et, si on tentait de l'enlever, ordre de le fusiller sur-le-champ et de ne livrer aux assaillants qu'un cadavre. » Ainsi prévenu de son sort, apercevant tout le sinistre plan ourdi pour le supprimer, Blanqui, véhément, répond au chef militaire : « On ne fait plus ces choses-là de notre temps, monsieur, et puis vous savez que, si on les fait, il faut livrer avec le cadavre les cadavres de la garnison. — Je le sais, monsieur », dit le commandant.

Blanqui put se convaincre vite que les précautions étaient en rapport avec les paroles. La lecture des ordres ministériels terminée, le geôlier donne au prisonnier l'ordre de le suivre. Il descend les treize marches entre les deux portes, et, sur le palier, est remis à deux soldats qui attendent sous une voûte, le sabre nu à la main. Un seul s'en va avec lui, le précède, et



le geôlier ferme le cortège. On gravit un escalier voûté, puis un escalier à ciel ouvert, on débouche sur la plate-forme.

C'est enfin le visage du ciel, le visage maussade d'un ciel de pluie, et c'est le visage sauvage de la mer aux ondes tournoyantes, aux flots rythmés, L'eau se brise sur les écueils, des bouées flottent, des phares se dressent, un navire de l'État se balance dans la baie. Sur la plate-forme, huit canons défendent l'approche de Blanqui, d'anciennes couleuvrines aux armes de Bretagne, qui tendent leurs cous fins vers les vols d'oiseaux, montées sur châssis pour tourner, pivoter dans toutes les directions. Le vieillard écouta quels bruits pouvaient lui venir du monde à travers l'espace. Il n'entendit que le vent, la pluie, la mer. L'ivresse de l'air libre passa sur son visage fatigué. Après avoir écouté, il regarda, il ne vit que la mer au loin, l'horizon brouillé, il ne put que deviner à sa droite la pointe de Primel et le coteau de Plougasnou; à sa gauche, Roscoff et les hauts clochers de Saint-Pol-de-Léon. Il veut mieux voir, plus près, les murailles du château, la base du rocher, il s'approche du parapet. Le geôlier l'arrête : « Il vous est interdit de regarder la mer. » Il continua la promenade, de long en large, entre le soldat et le guichetier. Et ce fut ainsi, tous les jours, pendant trois quarts d'heure, deux fois par jour, le matin et le soir.

Il a raconté le cérémonial qui accompagnait chaque promenade, et qui ne fut jamais dérangé ni diminué : « A l'heure fixée, le poste d'entrée du château prenait les armes. Le pont-levis se levait. Le fracas des chaînes annonçait à l'embastillé l'instant de sa sortie. Au bas des treize marches, il trouvait un soldat, sabre nu à la main, et sur la plate-forme un factionnaire avec son fusil. Le geôlier suivait le promeneur. Après la rentrée dans le cachot, les deux soldats étaient congédiés, et il ne restait que le factionnaire permanent sous la fenêtre. Le pont-levis s'abaissait alors avec le même fracas de chaînes, et l'heure du péril était passée pour la garnison.

« Le péril consistait en ceci : le vieillard terrible, tenant à peine sur ses jambes, aurait pu terrasser ou tuer sur la plate-forme le geôlier et la sentinelle, descendre l'escalier, massacrer



devant la porte du cachot le soldat armé de son sabre nu, et, huit marches plus bas, la sentinelle en faction sous les fenêtres, traverser le vestibule-cantine en faisant main-basse sur le personnel varié qui l'encombre toujours, enfoncer la porte de communication entre le vestibule et le corps de garde, exterminer les huit hommes du poste, baisser à lui seul le pont-levis, se précipiter dans la mer, et gagner à la nage la côte de Bretagne, sous le feu des quinze hommes restants de la garnison, et des neuf canons de trente en batterie sur la plate-forme. Pour perpétrer cette série d'attentats, l'embastillé avait son poing et ses sabots. »

Blanqui n'engagea pas cette lutte. Il vit clairement que le moindre prétexte serait pris pour se débarrasser de lui. Il se maintint calme, d'une volonté stoïque, attentif aux moindres mouvements de ses gardiens, restant à distance de la fenêtre. Heureusement pour lui, puisque le factionnaire lâcha un jour un coup de fusil dans sa direction. Il fut puni, et Blanqui accepta de croire à une maladresse, mais il eut ainsi la certitude que les fusils étaient chargés, que la menace de mort était permanente.

## XI

Un supplice plus odieux encore que tous les autres exista pour lui : le bruit, qui tuait tout sommeil, tout repos, toute réflexion. Par un phénomène d'acoustique dont il eut, dès le premier jour, la perception, les chocs et les paroles venaient retentir à la voûte de sa casemate. Le factionnaire placé sous la fenêtre était relevé toutes les demi-heures avec grand fracas de « qui vive ? », de montée et de descente de la plate-forme pour changer aussi les sentinelles. Toute la nuit, c'étaient des rondes d'officiers, de sous-officiers, des patrouilles, des cris faisant sursauter Blanqui, endormi auprès de la fenêtre ouverte.

Il note qu'à chaque changement de garnison, « la première nuit était calme, que le lendemain seulement, après les ins-

tructions données, les hurlements éclataient avec toute la vigueur de poitrines neuves ». Il ajoute : « Le vacarme de jour était pire encore que le vacarme de nuit. La cantinière, douée d'une voix formidable et de prétentions musicales plus formidables encore, poussait, du matin au soir, des chants aigus qui perçaient les murs de granit. Le fort retentissait de ces notes furibondes. Ses deux enfants luttèrent à l'envi de beuglement avec leur mère. Le mari, portier-consigne et geôlier de mélodrame, façon Pixérécourt, faisait chorus d'une voix fausse. Les soldats joignaient à ce concert celui de quatre ou cinq chansons simultanées. Les deux moutards, quand la voix leur manquait, cognaient à tour de bras, avec des triques, sur les tables et les portes. Cet épouvantable charivari venait s'engouffrer dans la casemate, et le pauvre embastillé passait des heures entières les doigts enfoncés dans ses oreilles, pour échapper à la folie et à une fièvre cérébrale. Il avait enfin fait venir de la cire pour se boucher les oreilles, espérant ainsi se soustraire au supplice ; mais, au bout de trois jours, les conduits auditifs s'étaient enflammés, et il a dû subir le vacarme. »

Le dialogue suivant s'échange entre lui et le commandant du fort :

« — Vous m'avez enfermé dans un tombeau, vous me devez au moins la paix du tombeau.

« — Je ne puis pas empêcher de chanter des gens qui s'ennuient.

« — Mais, dans aucune prison, de pareils scandales ne seraient tolérés. Le silence règne dans les maisons d'arrêt, dans les maisons centrales, partout où il y a des détenus. Il devrait régner aussi dans votre bastille.

« — Ceci n'est ni une bastille, ni une prison, c'est une caserne .

« — Une caserne ! mais une caserne ne renferme pas de prisonniers politiques, des masques de fer, auxquels il est interdit de dire un seul mot à qui que ce soit. J'en suis là, moi. Il m'est défendu d'adresser la parole à personne, et il est plus sévèrement encore défendu de me parler.

« — Oui, vous êtes une manière de masque de fer.

« — Certes, et je n'habite pas une caserne. La cour et les corridors d'une caserne ne sont pas encombrés toute la nuit de rondes, de patrouilles, de factionnaires, hurlant des « *qui vive?* » à se briser les poumons. On y dort en paix. Votre prétendue caserne est un fort de Fenestrelle, une bastille de Louis XIV, premier échantillon du retour à l'ancien régime. Cette bastille est une violation de toutes les lois. Elle n'est soumise à aucun règlement. C'est l'arbitraire de la vieille monarchie. On m'y a introduit clandestinement, au milieu d'une nuit noire. Il ne s'y trouve pas de greffe. Je n'ai pas été écroué. Je n'ai pas aperçu, depuis huit mois, l'ombre d'un magistrat civil ou militaire. Je suis à la merci de violences sans responsabilité.

« — Votre situation est bien simple : vous êtes ici prisonnier de guerre ; je vous considère et vous traite comme tel.

« — Quelle est cette dérision ? Prisonnier de guerre, moi ! Je n'ai pas été pris en guerre. Je suis un condamné politique contumace. Et puis, où a-t-on vu qu'un prisonnier de guerre soit séquestré de jour et de nuit dans une casemate lambrissée de salpêtre, privé de toutes communications au dehors, ne prenant l'air qu'entre deux soldats, le sabre sur la poitrine ? Depuis quand dit-on à un prisonnier de guerre : A la première apparence d'un secours extérieur, vous serez fusillé, et on ne livrera que votre cadavre. Bastille de l'ancien régime, le fort du Taureau inaugure la restauration des bastilles. Du moins, l'ancien régime nourrissait les prisonniers. »

## XII

Il fut, en effet, un Masque de fer. Il perd son nom dans les conversations du pays. Il devient le « Prisonnier du Château ». C'est ainsi que le désigne même le médecin qui envoie de Morlaix une ordonnance et des médicaments, avec ce libellé : « Prescriptions médicales du D<sup>r</sup> de Lacardachère au Prisonnier du Château. » C'est ainsi encore que les gens de la côte renseignent les baigneurs qui sont venus passer la saison

d'été dans l'un des villages ouverts sur la rade. En face, dans la direction de Saint-Pol, de Carantec, des promeneuses s'arrêtent, interrogent. On peut voir de loin flotter leurs voiles bleus et verts. Ce sont les curieuses déçues que l'on empêche de venir jusqu'à la forteresse. Elles montent en barque, des guides à la main, se penchent pour questionner, montrent du doigt la sombre bâtisse où erre la grêle personne du prisonnier entre ses gardes. Par les calmes de l'eau et les transparences de l'air, on entendrait les rires des traversées, les cris de légers effrois quand les robes sont mouillées par l'embrun. Avec une longuevue marine, on apercevrait l'étonnement des yeux, la commisération des bouches entr'ouvertes, ou l'indifférence des placides visages quand les bateliers désignent le fort, parlent en mots incertains du vieillard séquestré. Ce sont des hirondelles de mer, minces et vives, qui essaient de voler jusqu'au rocher, trempent à peine leurs plumes dans la mousse des vagues, et s'en retournent si vite.

Défense d'aborder, cela va de soi, mais défense même d'approcher à la portée des voix. Les barques de pêche sont sommées de passer au large.

Pendant le jour, pendant la nuit, on entend les factionnaires attentifs sur la plate-forme crier leur « qui vive ? » et ordonner de s'éloigner aux bateaux qui louvoient trop près du roc. Les sentinelles arment leurs fusils. Les pêcheurs doivent faire force de rames. Tout le monde s'écarte du roc dangereux, du personnage maudit. A la rentrée, les gens parlent avec précaution de ce démon redoutable de la Révolution, de celui-là qui est gardé par toute une garnison et un vaisseau de guerre, du monstre farouche enfermé entre le ciel et l'eau, qui ne doit pas voir et ne doit pas être vu.

### XIII

Le matin, le soir, pendant les instants de ses prises d'air sur la plate-forme, le prisonnier regarde au loin les barques de

pêche des gens du Dourdu, de Primel, de Pempoul, de Roscoff. Quand le vent est bien tourné, il entend les paroles de la manœuvre, le grincement des mâts et du gouvernail, l'égouttement des rames. Il écoute le bruit des conversations lointaines, les calculs de ventes de poissons, les rires tranquilles, les lentes chansons rythmées comme des cantiques. Il suit d'un long regard ces rudes hommes qui peuvent aussi le voir, sa tête blanche levée dans le vent, entre ses deux soldats dont les sabres brillent. Il devine les retours au petit port, la cale couverte de paniers après la fixation de l'ancre, la marche hâtée, les filets traînants, vers la mesure où bout la soupe dans l'âtre noir, la tablée de mioches, la femme empressée, la pipe fumée sur un banc, l'amour régulier, le lourd sommeil, la même journée recommencée à pointe d'aube.

Ce pêcheur qui passe est de la même race, à peu de chose près le même homme, que ces paysans rencontrés sur les routes, aperçus aux stations de campagne vers Rennes, Guingamp, Morlaix. Celui-ci est aussi asservi, aussi inconscient, la proie de fatalités naturelles et sociales qu'il ignore, et il est d'apparence aussi libre. Le politique a travaillé pour lui, mais peut-être ce pêcheur est-il content de son sort, ne désire-t-il rien, et, même sans la peur des coups de fusil, s'éloignerait-il avec la même méfiance et la même hâte de ce sombre génie de l'action qui aurait voulu changer le sort des hommes malgré eux.

Alors, valait-il mieux vivre comme ce pêcheur ? Fallait-il refuser de partir à l'aventure, sous de mauvaises étoiles, pour s'en aller loger, toute sa vie, à l'auberge de l'inquiétude ? Fallait-il ne pas chercher des résultats incertains par des efforts démesurés ?

Non. Toujours Blanqui se reprend. Il a fallu cette barque qui danse et ce marin qui rentre pour faire naître les alternatives de doute et de foi. Devant la vie active du corps, les idées peuvent dériver au scepticisme, mais l'orgueil revient vite en maître dans la vie repliée de l'esprit. L'homme qui sait se réjouit et s'exalte à la pensée qu'il a eu le droit de choisir.

## XIV

Il cherche un refuge. Encore une fois, il veut se sauver du milieu extérieur, de l'hostilité des choses, du guet-apens de ses adversaires, de la méchanceté ennemie. Il trouvera en lui-même l'abri inexpugnable, la retraite sûre d'où il sera impossible de le déloger. Narguant le sort, l'ignorant même à force de vouloir, immatériel, pur esprit, il redeviendra le maître, dominant tout parce qu'il se dominera lui-même. Cette retraite sûre, cette région de spiritualité inaccessible, il la pressent, il va la créer là où il se trouve, parmi les dangers et les embûches, dans l'horreur des pierres et des vagues, dans la cohabitation avec ceux qui tiennent son corps prisonnier, mais ne peuvent empêcher l'évasion incessante de son esprit.

## XV

Pendant cette nouvelle captivité au milieu des flots, par les nuits de gros temps, par les rapides promenades sur la plateforme, avec les soldats, fusils chargés, cette mer qui avait si fort surpris Blanqui autrefois, au Mont-Saint-Michel, finit par lui parler et se faire comprendre. Elle apparaît une révoltée, une éternelle mécontente. Elle a des colères de batailleuse, et des calmes trompeurs de prisonnière. Tout est en prison. La mer est forcée à une besogne ponctuelle. Dans cette étendue trouée de récifs, sans cesse elle gronde, elle a de la fureur toujours prête, sous sa chanson il y a de la menace.

Au fort du Taureau, baigné dans la lame, c'est, chaque jour et chaque nuit, la même bataille, la mer qui s'acharne au roc, le roc qui laisse tomber l'écume impuissante comme un sang de blessure. C'est un crépitement de fusillade, un fracas d'artillerie. Des échos de la guerre des rues passent dans la violence du vent. Les pierres qui tombent retentissent en éboulements de



murailles. Ici, comme dans les villes soulevées, c'est le perpétuel recommencement, les débuts de victoires brusquement changés en défaites. La mer, pourtant, aura raison de cet orgueilleux granit.

Blanqui regarde cette mer, au cours des heures mesurées. Puis, sa pensée s'échappe dans l'espace vers le ciel, souvent gris, chargé de pluie, vaste décor mélancolique pénétré de lumière mouillée, et parfois enflammé de soleil. Il établit les rapports de cette mer avec ce ciel, avec les mouvements d'astres, il étudie l'atmosphère, les formes des nuages, la couleur du temps. Son œil voit loin, il prévoit les grains, sait les dates des fortes marées, regarde grossir la lune. Il observe, il calcule. Mais, hélas ! il est seul à regarder les étoiles.

## XVI

Désormais, chaque jour, chaque soir, il écrit, d'une écriture microscopique, sur des petits carrés de papier, et il confectionne plusieurs copies de son travail, pour augmenter les chances de survie de sa pensée. Dans l'air frais du matin, alors que ses gardiens peuvent le croire tout à la marche, à la respiration, il rassemble ses souvenirs, il élabore son plan de travail. Au soir, pendant la promenade qui le délivre de l'air humide et pesant de la casemate, il revise ses recherches, ses trouvailles de la journée.

A mesure que la saison avance, que le crépuscule gagne sur l'heure, le spectacle qui intéresse le vieillard prisonnier devient plus émouvant et mystérieux. Le firmament se creuse sous les regards qui s'acharnent à travers l'écartement des longs voiles bleus, des traînantes brumes blanches, des gazes et des mousselines de l'espace. Le ciel pâlit, la mer noircit.

Les derniers feux du jour courent encore sur la crête des lames violettes, d'un violet d'encre. Les étoiles s'allument, les unes vives comme de l'or, les autres d'une pâleur d'argent. Certaines sont bleues, vertes, roses. La douce face de la lune

se lève, dépasse la terre, vient en lentes oscillations planer au-dessus des flots. Tout l'univers caché dans la lumière se dévoile scintillant dans l'ombre.

C'est lorsqu'il est baigné de ces clartés, pendant sa promenade de la fin de la journée, alors qu'il oublie tout, qu'il peut se croire seul dans le clapotis de l'eau, sous la lueur des astres, que Blanqui est averti de l'heure qui passe, que le géôlier reparaît, que les factionnaires se rapprochent. Il lui faut sortir de la clarté lunaire qui ressemble à une aurore bleue, quitter les plages de firmament peu à peu immergées dans la mer phosphorescente des astres, descendre la pente de sable argenté de la voie lactée, s'enfoncer subitement dans le trou d'escalier de la plate-forme, rentrer dans le rocher, replonger dans la nuit du cachot.

Là, il est ainsi qu'au fond d'un puits en désuétude. Les herbes sèches frissonnent sur les gravats. Les gueules barbares des canons luisent derrière les herbes. Les avancées de la fortification découpent un irrégulier morceau de ciel. Ce n'est plus la mer profonde de l'espace où flottent les îlots de lumière, c'est une mare obscure où croupissent les astres. Tous, selon les saisons et selon les heures, il passent dans cette eau noire, se reflètent sur les tristes pavés. L'éternelle jeunesse de Vénus brille sur la surface obscure du marécage. Les lourdes bêtes de là-haut, la grande Ourse, la petite Ourse, allongent leurs pattes étincelantes dans la vase. Le Chariot roule dans les ornières. La gloire superbe de Sirius laisse aller ses méprisants rayons dans cette nuit de cave. Une étoile tombe comme une pierre de feu. Puis, une averse d'étoiles. Et voici la Lune, mystérieuse et silencieuse, qui vient à l'orifice ouvrir ses yeux curieux.

## XVII

Ce n'est plus Blanqui le prisonnier qui suit les géôliers, qui monte, qui descend, qui est verrouillé dans sa casemate. C'est un astronome, c'est un savant, c'est un poète, qui surgit sur

la plate-forme, qui retourne à l'ombre, qui se remet à la page blanche, aussitôt sa petite lampe allumée, son repas vite pris. De la fin tiède de juin jusqu'au froid et aux tempêtes de novembre, il élabore sa rêverie, lui cherche une formule. Il regarde ce qu'ont regardé les Indous, les Chinois, les Égyptiens, les Chaldéens. Il cherche ce qu'ont cherché Thalès, Pythagore, Ptolémée, Copernic, Tycho-Brahé, Kepler, Galilée, Descartes, Newton, Euler, Herschell, Laplace... Ce sont les noms vers lesquels il va dans sa détresse, les noms de ceux qui ont vécu dans le désintéressement, qui ont habité la cellule du cabinet de travail, de l'observatoire. Il invoque et sert le même idéal de science, de vérité. Pour lui, aucune installation, aucun instrument. N'importe. Il transcrit le hautain testament de sa pensée, s'en va loin de la terre, loin des hommes : il écrit *l'Éternité par les astres*.

Quelles pensées le hantent, quels mots, quelles phrases viennent à son appel, sous la bouche des canons, devant les fusils chargés, entre les sabres clairs ?

Sans facilités de travail, presque sans livres, sans figures, avec le seul tableau du ciel entrevu, il se résume à lui-même sa sensation et sa science du monde. Il retrouve, passe en revue les idées acquises.

Il part de la notion de l'infini de l'univers, par impossibilité qu'il en soit autrement. On ne peut imaginer de limites. Le vide a encore des dimensions, et c'est toujours l'espace qui s'ajoute à l'espace, indéfiniment. Il prend la certitude de l'infini du monde par la réflexion que, si l'univers infini est incompréhensible, l'univers limité est absurde. Il ressent, comme tous ceux qui ont abordé l'énigme, cette douleur de l'esprit humain capable de formuler le problème, incapable de le résoudre. Il essaye de se consoler en supposant qu'il existe ailleurs des cerveaux plus vigoureux que le nôtre, pour lesquels la solution existe, et il ne cache pas sa jalousie.

L'énigme est la même pour l'infini dans le temps que pour l'infini dans l'espace. C'est encore, pour l'esprit, l'impossibilité de consentir à la non-existence du monde, pour hier

et pour demain, qui donne ici la loi. Donc, l'infini, en toutes ses parties, est, a toujours été, sera toujours parcouru de mouvement, de chaleur, de lumière, d'électricité. C'est l'extension ou plutôt la constatation du phénomène auquel nous assistons pendant notre vie éphémère. C'est la conception qui fait la condition première sur laquelle Blanqui construit ce qu'il appelle son « Hypothèse astronomique ».

### XVIII

Il établit encore, avant de prendre son essor dans l'espace, que l'idée d'infini n'est un peu abordable que par l'idée d'in-défini, le chiffre toujours ajouté au chiffre, l'action de prolonger sans cesse, admise par l'intelligence, mais qui n'entame même pas l'infini.

Son regard perce les premiers voiles, mesure les distances prodigieuses des étoiles. Il voit le soleil à sa place, parmi les étoiles de la voie lactée. Au delà, d'autres lueurs. Plus loin encore, les nébuleuses entrevues par le télescope. Les étoiles le plus proches sont au delà de sept milliards de lieues.

L'étendue sans fin n'empêche pas l'invariabilité du plan et des matériaux. L'analyse spectrale a démontré l'identité de composition de l'univers. Les soixante-quatre corps simples connus sur notre globe au moment où Blanqui écrit ne se retrouvent pas tous dans le spectre solaire et les spectres stellaires, et ces spectres révèlent des éléments inconnus, mais la science est nouvelle : les soixante-quatre corps simples, peu d'années avant 1871, n'étaient que cinquante-trois. Il suffit de savoir que les principaux agents existent identiques dans l'étendue, que l'hydrogène est la lumière de tous les soleils, que partout il forme l'eau avec l'oxygène, que telle adjonction crée les mers, que telle combinaison forme les terrains géologiques, que la vie végétale et la vie animale viennent ensuite.

Blanqui aborde les séries de ce vaste ensemble. Son cinquième chapitre est une rapide étude critique de la cosmo-

gonie de Laplace, et un exposé succinct de la nature non définie, de la vie mouvementée et de la destinée mystérieuse des comètes. Cette nature des comètes, c'est une des deux difficultés principales avec lesquelles la théorie de Laplace est aux prises. Blanqui énonce que, ne pouvant à aucun titre les loger dans son système de gravitation, l'auteur envoie ses comètes se promener d'étoiles en étoiles pour s'en défaire. C'est, pour l'astronome du fort du Taureau, l'occasion de belles pages où l'humour monte sans cesse les pentes et va aux sommets de l'éloquence. Avec quelle prestigieuse rapidité son esprit se meut dans l'espace, à travers tous ces mystères de flammes et de lumières ! Avec quelle verve singulière il montre les comètes, jouets des planètes supérieures, jetées de l'une à l'autre, déchiquetées, courant l'espace en loques, après s'être épanouies au feu du Soleil, menacées par Saturne, guettées par Jupiter, disputées au passage par toutes les puissances attractives, la tête arrachée par le Soleil, l'arrière-garde accrochée à la Terre, et tous ces fragments prisonniers encore « écumés par la force centrifuge qui emporte son butin dans l'espace » !

Il fait le tableau de la course des comètes victorieuses :

« Celles-là seules échappent, qui n'ont pas donné dans les traquenards de la zone planétaire. Ainsi, évitant de funestes défilés, et laissant au loin, dans les plaines zodiacales, les grosses araignées se promener au bord de leurs toiles, la comète de 1811 fond des hauteurs polaires sur l'écliptique, déborde et tourne rapidement le soleil, puis rallie et reforme ses immenses colonnes dispersées par le feu de l'ennemi. Alors seulement, après le succès de la manœuvre, elle déploie aux regards stupéfaits les splendeurs de son armée et continue majestueusement sa retraite victorieuse dans les profondeurs de l'espace. »

Il ouvre aux regards le prodigieux cimetière des comètes :

« Ces triomphes sont rares. Les pauvres comètes viennent par milliers se brûler à la chandelle. Comme les papillons, elles accourent légères, du fond de la nuit, précipiter leur volte autour de la flamme qui les attire, et ne se dérobent point sans joncher de leurs épaves les champs de l'écliptique. S'il faut en croire



quelques chroniqueurs des cieux, depuis le soleil jusque par delà l'orbe terrestre, s'étend un vaste cimetière de comètes, aux lueurs mystérieuses, apparaissant les soirs et matins des jours purs. On reconnaît les mortes à ces clartés-fantômes, qui se laissent traverser par la lumière vivante des étoiles. »

Mais Blanqui s'étonne que l'on ait admis si vite l'arrivée, puis le départ des comètes, entourant, quittant la Terre. On aurait dû voir là, lui semble-t-il, une atteinte à la loi de la gravitation, et il donne à son tour une théorie de ces corps inconsistants et errants des lueurs zodiacales : « Les détachements cométaires, faits prisonniers dans ces rencontres sidérales, et refoulés vers l'équateur par la rotation, vont former ces renflements lenticulaires qui s'illuminent aux rayons du soleil, avant l'aurore, et surtout après le crépuscule du soir... Ces masses diaphanes, d'apparence toute cométaire, perméable aux plus petites étoiles, occupent une étendue immense, depuis l'équateur, leur centre et leur point culminant comme altitude et comme éclat, jusque bien au delà des tropiques, et probablement jusqu'aux deux pôles où elles s'abaissent, se contractent et s'éteignent. »

## XIX

La seconde difficulté qui embarrasse la théorie de Laplace est l'origine des nébuleuses, que Blanqui se refuse à confondre avec les comètes : celles-ci ne sont que des amas volatils changés en lueurs par un rayon solaire, tandis que la nébuleuse, futur soleil, est force et lumière, poids et chaleur. Mais, la nébuleuse, comment se forme-t-elle, d'où vient la chaleur qui l'anime, la volatilise, la condense plus tard en soleil entouré de planètes ? La gravitation ne fournit qu'une moitié d'explication, les corps célestes obéissent à deux forces ; la force centripète qui attire les corps les uns vers les autres, la force centrifuge qui les pousse droit devant eux. Sans la force centrifuge, la



Terre tomberait sur le Soleil. Sans la force centripète, elle s'échapperait de son orbite.

Les deux contraires créent l'équilibre, loi universelle. Blanqui ne prononce pas le mot, mais il dit la chose, et il cherche, en somme, pour la formation des mondes, un autre principe que la chaleur. Il trouve le mouvement, qui produit la chaleur. A la place de la théorie qui se désintéresse de l'origine des choses, qui garde le silence sur leur commencement et leur fin, il installe le mouvement, résultat permanent de l'attraction, et l'on peut déduire de sa pensée la conséquence de l'infini du mouvement, comme il y a l'infini de l'espace et l'infini de la durée.

Ce qu'il voit et dit clairement, c'est l'éternelle destruction et l'éternelle résurrection. Il n'a souci de l'ordre établi, immuable tel qu'il est édicté. Il est révolutionnaire aussi dans l'espace, mais prêt à faire, là encore, de l'ordre avec du désordre. Il ne voit la matière éternelle que dans ses éléments et son ensemble : « Toutes ses formes, humbles ou sublimes, sont transitoires et périssables. Les astres naissent, brillent, s'éteignent, et, survivant des milliers de siècles peut-être à leur splendeur évanouie, ne livrent plus aux lois de la gravitation que des tombes flottantes. Combien de milliards de ces cadavres glacés rampent ainsi dans la nuit de l'espace en attendant l'heure de la destruction, qui sera, du même coup, celle de la résurrection ! »

Il trouve des images grandioses pour dire ces recommencements :

« Car les trépassés de la matière rentrent tous dans la vie, quelle que soit leur condition. Si la nuit du tombeau est longue pour les astres finis, le moment vient où leur flamme se rallume comme la foudre. Mais quand un soleil s'éteint glacé, qui lui rendra la chaleur et la lumière ? Il ne peut renaître que soleil. Il donne la vie en détail à des myriades d'êtres divers. Il ne peut la transmettre à ses fils que par mariage. Quelles peuvent être les noces et les enfantements de ces géants de la lumière ? »

Et Blanqui évoque l'immense tourbillon d'étoiles mortes se

heurtant avec d'autres tourbillons éteints, et la mêlée qui s'engage durant d'innombrables années sur un champ de bataille de milliards de milliards de lieues d'étendue, sans que soit suspendue un instant l'obéissance aux lois de la nature, les masses solides, devenues vapeurs, ressaisies par la gravitation, les nébuleuses tournant sur elles-mêmes, la circulation autour de nouveaux centres, les globes qui ressuscitent. Dans tout cela, nulle trace de chaos, toujours l'ordre, toujours l'attraction. La matière ne diminue ni ne s'accroît. Les systèmes stellaires sont des masses énormes de matière qui ne sauraient sortir du vide. Les nébulosités ne s'improvisent pas.

## XX

Ces pages donnent surtout à l'esprit une sensation impérieuse du temps pendant lequel s'accomplissent ces drames de l'espace racontés en une minute. Ce temps, c'est l'éternité, comparable à l'infini. Le chemin est sans fin, la durée aussi. L'étoile, dans l'ensemble, n'est pas plus que l'éphémère d'un soir. La mort et la renaissance des mondes sont à la fois innombrables et rares « selon que l'on considère l'univers ou une seule de ses régions ». L'expérience, nous la voyons par l'aérolithe « qui s'enflamme et se volatilise, en sillonnant l'air », comme le soleil se crée par le mouvement transformé en chaleur. Il faut donc faire rentrer ces accidents prétendus dans la loi générale. S'ils ne survenaient pas, ce serait néant. Leur régularité est la condition même de la vie.

Cette permanente mêlée vérifie la constitution identique de l'univers. Le même phénomène doit produire les mêmes conditions de chaleur, de lumière, de densité, dans les étoiles centres des systèmes et dans les planètes échelonnées. Et ce dilemme : « Ou la résurrection des étoiles ou la mort universelle. » Puis cette conclusion : « Tous les corps célestes, sans exception, ont une même origine, l'embrasement par entrechoc. »

## XXI

C'est par ces observations, ces calculs, ces déductions, c'est à travers cette féerie du monde, que Blanqui va, par les sûrs chemins de sa logique, jusqu'à la fin de son hypothèse.

On devine sa hâte fébrile, sa joie, son oubli de tout, à lire ces chapitres rapides. On voit, pour ainsi dire, son esprit s'emparer des choses, s'assurer les conquêtes qu'il vient de faire. Il a volontairement recours aux redites, à chaque instant il résume, il circonscrit son raisonnement, il le condense en termes clairs. Il veut que tout soit bien acquis, bien compris, et c'est alors qu'il s'élançe d'un vol hardi dans son rêve scientifique, qu'il donne sa conception du monde dans les quelques feuillets qui traitent de l'analyse et de la synthèse de l'univers.

La nature, reprend-il, possède cent corps simples pour toutes ses œuvres, et un moule universel, qui est le système stello-planétaire. Ces corps simples peuvent fournir un nombre énorme, effrayant, de combinaisons. Mais, tout de même, il s'agit d'un nombre *fini*. Et il faut peupler un infini. La création forcée et l'uniformité de la méthode bornent donc le nombre, si fantastique soit-il, des combinaisons *originales*, ou plutôt des *combinaisons-types*, et c'est alors que les *répétitions* sans fin interviennent pour remplir l'étendue.

L'écrivain, poursuivant son examen de l'unité solaire divisée en planètes, dit les causes de diversité entre les planètes de tous les systèmes : inégalité de volumes des nébuleuses, inégalité de chocs, etc. Il dit aussi les causes de similitude : identité de formation et de mécanisme, unité de composition révélée par l'analyse spectrale. Tous les corps simples confondus par le choc, volatilisés, se séparent de nouveau par la condensation, se classent selon les lois de la pesanteur : « De là, pour la proportion des *corps simples*, et même pour le volume total des globes, tendance nécessaire à la similitude entre les planètes du même rang de tous les systèmes *solaires*... » Dès lors,

l'infini est peuplé, tout a droit à l'infini : la planète et le ciron, et l'homme : « Par lui-même, l'homme n'est qu'un éphémère. C'est le globe dont il est l'enfant qui le fait participer à son brevet d'infinité, dans le temps et dans l'espace. Chacun de nos sosies est le fils d'une terre, sosie elle-même de la terre actuelle. Nous faisons partie d'un calque. La terre-sosie reproduit exactement tout ce qui se trouve sur la nôtre, et, par suite, chaque individu avec sa famille, sa maison quand il en a, tous les événements de sa vie. C'est un duplicata de notre globe, contenant et contenu. Rien n'y manque. »

On voit désormais, en pleine lumière, l'hypothèse de Blanqui : il suppose la combinaison qui a formé la Terre, et qui a une valeur d'unité dans le nombre des combinaisons-types, prenant forcément une valeur de nombre infini par le retour forcé, la répétition obligée de ces combinaisons-types qui doivent peupler l'espace sans bornes.

## XXII

Il admet les diversités dans la simple analogie, des milliards de Terres ayant comme la nôtre une atmosphère, des mers, des terrains étagés, une flore, une faune, sans la ressemblance exacte. Ce sont aussi des combinaisons-types.

Il admet des ressemblances exactes au début avec des bifurcations. Puis d'autres, plus prolongées. « Voici, dit-il enfin, un exemplaire complet, choses et personnes. Pas un caillou, pas un arbre, pas un ruisseau, pas un animal, pas un homme, pas un incident, qui n'ait trouvé sa place et sa minute dans le duplicata. C'est une véritable terre-sosie..., jusqu'aujourd'hui du moins. Car, demain, les événements et les hommes poursuivront leur marche. Désormais, c'est pour nous l'inconnu. Chaque seconde amènera sa bifurcation, le chemin qu'on prendra, celui qu'on aurait pu prendre. Quel qu'il soit, celui qui doit compléter l'existence propre de la planète jusqu'à son

dernier jour a été parcouru déjà des milliards de fois. Il ne sera qu'une copie imprimée d'avance par les siècles. »

Blanqui aborde le problème de la destinée de l'homme : « Les événements ne créent pas seuls des variantes humaines. Quel homme ne se trouve parfois en présence de deux carrières ? Celle dont il se détourne lui ferait une vie bien différente, tout en lui laissant la même individualité. L'une conduit à la misère, à la honte, à la servitude ; l'autre menait à la gloire, à la liberté. Ici, une femme charmante et le bonheur ; là, une furie et la désolation. On prend au hasard ou au choix, n'importe, on n'échappe pas à la fatalité. Mais la fatalité ne trouve pas pied dans l'infini, qui ne connaît point l'alternative et la place pour tout. Une terre existe où l'homme suit la route dédaignée dans l'autre par le sosie. Son existence se déroule, un globe pour chacune, puis se bifurque une seconde, une troisième fois, des milliers de fois. Il possède ainsi des sosies complets et des variantes innombrables de sosies, qui multiplient et représentent toujours sa personne, mais ne prennent que des lambeaux de sa destinée. Tout ce que l'on aurait pu être ici-bas, on l'est quelque part ailleurs. Outre son existence entière, de la naissance à la mort, que l'on vit sur une foule de terres, on en vit sur d'autres dix mille éditions différentes. »

Il prend des exemples dans l'histoire, les Anglais perdant Waterloo sur les globes où Grouchy arrive à l'heure, Bonaparte vaincu à Marengo... Il répond aux exclamations sur ces foules de terres semblables, encombrant le ciel : « Non, non, ces doubles ne font foule nulle part. Elles sont même fort rares quoique comptant par milliards, c'est-à-dire ne comptant plus. » Il garde ainsi toujours présente la notion d'infini. L'infini suffit à toutes les profusions. Et Blanqui s'égaie de cette histoire recommencée, entre-croisée, enchevêtrée, commençant, se continuant, finissant, recommençant à toutes les minutes du temps. Il voit Pompée vaincu toujours à Pharsale, César poignardé dans tous les Sénats de Rome. Impossible de s'avertir de planètes en planètes. « Ah ! dit-il, s'il était permis de faire passer l'histoire de sa vie, avec quelques bons conseils, aux

doubles qu'on possède dans l'espace, on leur épargnerait bien des sottises et des chagrins... »

« Ceci, au fond, malgré la plaisanterie, est très sérieux, ajoute-t-il. Il ne s'agit nullement d'anti-lions, d'anti-tigres, ni d'œil au bout de la queue ; il s'agit de mathématiques et de faits positifs. Je défie la nature de ne pas fabriquer à la journée, depuis que le monde est monde, des milliards de systèmes solaires, calques serviles du nôtre, matériel et personnel. Je lui permets d'épuiser le calcul des probabilités, sans en manquer une. Dès qu'elle sera au bout de son rouleau, je la rabats sur l'infini, et je la somme de s'exécuter, c'est-à-dire d'exécuter sans fin des duplicata... »

Donc, malgré toutes les influences, toutes les variantes, toutes les particularités, il faut arriver à admettre que chaque combinaison particulière du matériel et du personnel « doit se répéter des milliards de fois pour faire face aux nécessités de l'infini... On peut milliarder sans scrupules avec l'infini, il demandera toujours son reste. »

### XXIII

Le solitaire est à sa conclusion. Il se résume en images multipliées, d'une puissance d'imagination incomparable. Il évoque pour chacun de nous l'existence perpétuelle depuis le non-commencement du monde jusqu'à sa non-fin, depuis toujours jusqu'à toujours. Il reprend l'individu à chaque seconde de sa vie et le stéréotype à épreuves infinies dans l'éternité. « On remonterait en vain le torrent des siècles pour trouver un moment où l'on n'ait pas vécu. Car l'univers n'a point commencé, par conséquent l'homme non plus. »

Aux dernières pages, Blanqui s'évoque lui-même en une phrase saisissante : « Ce que j'écris en ce moment dans un cachot du fort du Taureau, je l'ai écrit et je l'écrirai pendant l'éternité sur une table, avec une plume, sous des habits, dans des circonstances toutes semblables. » Il écrit ainsi son sort



dans le nombre sans fin des astres et à tous les instants de la durée. Son cachot se multiplie jusqu'à l'incalculable. Il est, dans l'univers entier, l'enfermé qu'il est sur cette terre, avec sa force révoltée, sa pensée libre.

#### XXIV

Il se sépare de son travail avec mélancolie et grandeur. Le progrès, déjà accompli sur d'autres planètes nées avant la nôtre, n'est pas pour les hommes du moment présent : « Nous renaissions, prisonniers du moment et du lieu que le destin nous assigne dans la série de ses avatars... Hommes du XIX<sup>e</sup> siècle, l'heure de nos apparitions est fixée à jamais, et nous ramène toujours les mêmes, tout au plus avec la perspective de variantes heureuses. Rien, là, pour flatter beaucoup la soif du mieux. Qu'y faire ? Je n'ai point cherché mon plaisir, j'ai cherché la vérité. Il n'y a ici ni révélation ni prophète, mais une simple déduction de l'analyse spectrale et de la cosmogonie de Laplace. Ces deux découvertes nous font éternels. Est-ce une aubaine ? Profitons-en. Est-ce une mystification ? Résignons-nous. Mais n'est-ce point une consolation de se savoir constamment sur des milliards de terres, en compagnie de personnes aimées qui ne sont plus aujourd'hui qu'un souvenir?... »

Il se reprend de cet attendrissement, formule, aux dernières lignes, sa loi d'ensemble, en un langage de beauté sévère, rigide et magnifique :

« A l'heure présente, la vie entière de notre planète, depuis la naissance jusqu'à la mort, se détaille, jour par jour, sur des myriades d'astres frères, avec tous ses crimes et ses malheurs. Ce que nous appelons le progrès est claquemuré sur chaque terre et s'évanouit avec elle. Toujours et partout, dans le camp terrestre, le même drame, le même décor, sur la même scène étroite, une humanité bruyante, infatuée de sa grandeur, se croyant l'univers et vivant dans sa prison, comme dans une immensité, pour sombrer bientôt avec le globe qui a porté

dans le plus profond dédain le fardeau de son orgueil. Même monotonie, même immobilisme dans les astres étrangers. L'univers se répète sans fin et piaffe sur place. L'éternité joue imperturbablement, dans l'infini, les mêmes représentations. »

## XXV

Il a terminé. Il a encore une fois tenté et réussi l'effort presque surhumain : il s'est arraché au milieu ennemi, il s'est évadé en lui-même. Ceux qui le gardent n'ont pas soupçonné quel drame secret et grandiose se jouait en ce débile prisonnier tombé au mutisme, obéissant aux injonctions, suivant le geôlier, les soldats, sous les voûtes humides, par les noirs escaliers, abordant et quittant la plate-forme, retournant à la nuit du cachot où soudain la petite lampe brille comme une étoile, éclaire les espaces. C'est sur la page blanche, par les minuscules caractères de fine écriture, que tout s'anime, que les sphères comparaissent, oscillent, tournent, se choquent, meurent, éclatent, renaissent. Le vieillard, dans cette horreur de la nuit, dans le bruit des fusils et des voix, vit secrètement des heures enchantées.

Et aussi, incertain de son sort, il sauve ce qu'il peut de lui-même. Il ne sait ce qu'il adviendra de lui à la merci des hommes. Peut-être ce soir, cette nuit, en vertu des ordres qui lui ont été notifiés, peut-être, sur un faux mouvement, sur une voix venue du dehors, sera-t-il fusillé sur le pavé de la cour, sur les dalles de la plate-forme, et la lueur amie de ces astres qu'il évoque viendra-t-elle visiter son cadavre, l'envelopper du doux linceul argenté de la lumière nocturne. Qu'il essaie donc, au moins, de sauver un peu de sa pensée, qu'il fasse savoir à ceux qui le condamnent quel cerveau ils ont supprimé. S'il échappe de ce lieu sinistre, son écrit sera encore son témoignage. Devant le conseil de guerre et devant l'opinion, sa science, son éloquence, sa poésie plaideront. C'est ainsi, fièrement et farouchement, qu'il se défend, demande la vie :

s'il y a un « document Taschereau » dans son existence inflexible, le voici : c'est *l'Éternité par les astres*.

## XXVI

Les trois prisons de Blanqui ont marqué les courses de son esprit, ses étapes intellectuelles. Il a été à la fois prisonnier et libre. Il s'est évadé hors des heures monotones de la vie quotidienne, il a vogué par les étendues et plané sur les hauteurs, dans l'infini de l'observation, de la réflexion, de la spéculation philosophiques.

Au Mont-Saint-Michel, il regarde son parti, la lutte sociale, la mêlée des hommes de son temps et de son pays, il appartient tout entier à la Politique.

A Belle-Ile-en-Mer, il veut voir au loin dans les perspectives de l'Histoire et par-dessus tous les horizons du monde reconnu. Il étudie la terre et se meut à travers la Géographie.

Au Taureau, il franchit les derniers obstacles, il a le mot de sa vie, et de la vie, il quitte le globe boueux et minuscule, se jette éperdument dans l'Espace, il voyage dans le mystère et dans l'infini de l'Astronomie.

## XXVII

La dernière ligne écrite, il se cherche une autre occupation, se prépare à passer l'hiver sur le roc, dans l'ouragan et la pluie. Ce sont les soirs d'hiver, les lumières de bonne heure allumées, les lampes des phares projetant à travers l'atmosphère glauque leur lueurs troubles de veilleuses.

Les oiseaux de mer frappent les vitres du bec, des ailes, des pattes. Ils descendent parfois dans la sombre cour de Blanqui, se jettent à la triste fenêtre lumineuse où bouge l'ombre de l'Enfermé. Ce n'est pas l'hirondelle des faiseurs de couplets qui vient profiler son vol sentimental dans la décou-

pure de la lucarne. Ce sont des oiseaux blancs et gris qui apparaissent, dilatant des yeux avides, poussant des cris rauques, ouvrant des becs recourbés, déchiqueteurs et féroces.

Si le regard va au dehors, il aperçoit reluire les canons de la batterie basse amarrés dans les casemates du rez-de-chaussée. Les nuits de mauvais temps, leur bronze vibre dans les rafales, sonne en échos par toute la fortification.

Sous les attaques de la tempête, le Taureau souffle de l'eau et de la vapeur, s'encolère et mugit.

La pluie tombe sur ce concert de voix sauvages, le vent de mer retentit.

Aux accalmies, on entend rire les soldats dans le corps de garde.

L'homme est encore une fois seul, son ouvrage écrit, sa plume tombée. Ah ! qu'elle est loin, la route de jeunesse, la route de Nice à Bordighera, bordée de palmes, inondée de soleil !

## XXVIII

L'heure vient, pourtant, de quitter le fort. Le 12 novembre arrive un ordre de transfèrement. Blanqui s'en va, après cinq mois et dix-huit jours, à la même heure qui fut celle de son arrivée, après minuit, dans une barque semblable à celle qui l'a amené. Il pleut à torrents pour remonter la rivière noire comme un Léthé. La barque non pontée est sans abri. Le vieillard, mouillé, transi, monte en voiture à Morlaix, puis en wagon jusqu'à Versailles, trois heures du matin, sans changer de vêtements. De la gare de Versailles jusqu'à la prison, au dépôt de la rue Saint-Pierre, il lui faut aller à pied, perdu de fatigue, de froid. C'est là qu'il peut voir ses sœurs entre un corridor et deux grilles, en présence d'un gardien. C'est de là qu'il adresse, le 6 janvier 1872, au président de l'Académie des sciences un mémoire sur la lumière zodiacale, dont la réception lui est faite, signée Dumas, en même temps que l'annonce de l'examen par E. Laugier. C'est là qu'il reste jusqu'à son procès,

dont la première séance est au 15 février 1872. La même semaine, *l'Éternité par les astres* est publiée, en un long fragment dans la *Revue scientifique*, et au complet en librairie, chez l'éditeur Germer Baillière.

## XXIX

Le poète de *l'Éternité par les astres*, l'historien au jour le jour du siège de Paris dans *la Patrie en danger*, est amené, dans la salle des assises du Palais de Justice de Versailles, au banc des accusés, devant le quatrième conseil de guerre. Mais ni le colonel qui préside, ni le commandant chargé du réquisitoire, ni aucun des officiers désignés pour rendre le verdict, ne verront tel qu'il est l'homme qui comparait devant leur autorité. C'est le Blanqui légendaire qui leur est amené, non un autre, le révolté récidiviste, le diable qui surgit de la trappe des guerres civiles, le loup-garou, le monstre.

Le public est nombreux, militaires, députés, journalistes, monarchistes, femmes de tous les mondes et leur historiographe Dumas fils. Blanqui entre, ne regarde rien de cette foule. Il vient de la casemate du rocher, il est pâle de la pâleur des tombes. Si ce n'étaient ses yeux, il n'y aurait qu'à rabattre le linceul sur ce visage d'ivoire. Mais les yeux protestent, avec une admirable fureur de vie. Ils resplendissent de toute la flamme intérieure, ils affirment avec une violence et une ténacité superbes la volonté de persister contre tout, contre tous, quand même.

L'interrogatoire dresse l'homme, donne son signalement ineffaçable :

- Accusé, levez-vous. Comment vous appelez-vous ?
- Louis-Auguste Blanqui.
- Quel âge avez-vous ?
- Soixante-sept ans.
- Quel est votre domicile ?

— Mon domicile, je ne m'en connais pas, à moins que ce ne soit la prison.

— Votre profession ?

— Homme de lettres.

Le débat est sur le 31 octobre. Il pouvait être clos par la déposition de l'honnête homme Dorian qui vint affirmer sur son honneur qu'il y avait eu convention entre les membres du gouvernement, y compris Jules Ferry, et les chefs de l'insurrection, et qu'aucune personne ne devait être recherchée pour avoir participé au mouvement. Edmond Adam, ancien préfet de police, vint confirmer le dire de Dorian. Mais le conseil de guerre passa outre, préféra s'en tenir aux insinuations, aux réticences, aux ignorances des autres témoins, alors que la vérité, affirmée par un seul, suffisait.

Le réquisitoire du commandant commissaire de la République fut stupéfiant, fit le procès au Quatre septembre en même temps qu'au Trente et un octobre, affirma qu'au 31 octobre il n'y avait pas de gouvernement légal, et demanda, en somme, la condamnation de Blanqui au nom de la légalité impériale. Puis, il la demanda encore pour la raison que l'accusé « aurait » pu prendre part à la Commune. Malgré l'énergique protestation de Blanqui contre la barbarie du décret des otages (n'était-il pas, lui-même, au Taureau, un otage ?), cet extraordinaire réquisitoire affirme que l'accusé, membre de la Commune, « aurait » été entraîné aux excès criminels. On crut le réquisitoire, on ne crut pas l'avocat, Georges Le Chevalier, racontant la vie désintéressée, honnête et pure, de Blanqui, affirmant la ferveur de sa conviction républicaine, démontrant que pas un seul des articles de *la Patrie en danger* n'est inspiré par la passion et par le calcul politiques, définissant le caractère du Trente et un octobre, manifestation et non attentat, établissant et scrutant les faits, la convention, la décision de ne pas poursuivre.

Blanqui se lève ensuite et prononce ces mots :

« Je n'ai rien à ajouter pour ma défense après les paroles de mon avocat ; je tiens seulement à établir que je ne suis pas ici



pour le 31 octobre. C'est là le moindre de mes forfaits. Je représente ici la République traînée à la barre de votre tribunal par la monarchie. M. le commissaire du gouvernement a condamné la Révolution de 1789, celle de 1830, celle de 1848 et celle du 4 septembre ; c'est au nom des idées monarchiques, du droit ancien en opposition du droit nouveau, comme il dit, que je suis jugé, et que, sous la République, je vais être condamné. »

Il fut, en effet, condamné à la déportation dans une enceinte fortifiée et à la dégradation civique.

### XXX

Sous l'influence de Ranc, le journal de Gambetta, *la République française*, avait publié une relation de la captivité au Taureau, écrite par Blanqui lui-même avec un tact admirable, une perception nette de la situation faite aux journaux par l'état de siège. Dans le même journal, parut le compte rendu exact du procès. Il y eut, enfin, dans le *Paris-Journal*, la courageuse et magnifique étude de J.-J. Weiss.

Le verdict fut cassé pour vice de forme. Le procès recommença, fut jugé en une audience, le 29 avril, où le verdict du 4<sup>e</sup> conseil de guerre fut confirmé par le 6<sup>e</sup>. Blanqui réintégra la prison de Versailles, où il avait déjà séjourné de 1832 à 1833, avec Raspail et Bonnias, condamnés avec lui dans le procès des Quinze en 1832. En vain il se pourvoit contre la violation de la loi qui interdisait aux conseils de guerre constitués par l'Assemblée nationale le jugement des actes antérieurs au 18 mars 1871 ; ce pourvoi qu'il adresse en cassation contre la décision du 6<sup>e</sup> conseil de guerre dénoncé comme incompetent, créé par une loi postérieure aux faits jugés, ce pourvoi est rejeté le 6 juillet 1872, par le motif que l'affaire du 31 octobre 1870 était connexe avec l'insurrection de mars 1871, et en formait une dépendance ! Cet arrêt de la Cour de cassation complétait l'iniquité des poursuites. C'était la dernière ressource, la justice va suivre son cours.

On agita la question de savoir si Blanqui serait envoyé en Nouvelle-Calédonie. Une consultation de médecins se prononça contre le voyage, et le prisonnier fut envoyé à la maison centrale de Clairvaux, dans l'Aube, où il fut incarcéré au matin du 17 septembre.

Ainsi s'achève la physionomie de Blanqui, prisonnier légendaire du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est de cette manière qu'il expie son immuable dévouement à la République. La République récompense ce récidiviste : en 1848, par dix ans de détention ; en 1872, par la réclusion perpétuelle.

---

## IX. — CLAIRVAUX.

### I

Il entre, condamné à vie, dans l'ancienne abbaye du XII<sup>e</sup> siècle, devenue maison pénitentiaire. Il y a avec lui cent quarante condamnés politiques pour faits de la Commune, parmi lesquels Lullier, Peyrouton, Fontaine. Le reste est une immense population de détenus : plus de quinze cents hommes, près de six cents femmes. Derrière la muraille de 4 kilomètres de tour, c'est un gros village où toute une population est employée à tisser le drap, la soie, la laine, le coton, la toile, à fabriquer des gants, des souliers, des sabots, à servir aux boulangeries, aux cuisines. La maison est gardée par soixante gardiens et un détachement du 44<sup>e</sup> de ligne.

Lorsque Blanqui peut apercevoir le milieu où il doit achever de vivre, il est logé dans le quartier de l'isolement, en une cellule de punition de la maison centrale, au rez-de-chaussée du bâtiment des détenus politiques. L'endroit n'a que deux mètres et demi de long sur un mètre et demi de large, avec une fente horizontale, garnie d'épais barreaux, pour fenêtre. Il y a peu d'air et de lumière. D'habitude, on ne laisse là les détenus que pendant quelques jours. On y laisse Blanqui huit mois. Il est non loin de Fontaine, l'ancien directeur des Domaines sous la Commune. Mais il est isolé. On lui laisse ignorer ses voisins, et

même les communications avec ses sœurs sont rares, difficiles, au début. C'est là qu'il passe l'hiver, toute la journée, toute la soirée à lire, à écrire, avec deux sorties au promenoir, sa cellule encombrée de livres, de papiers. Aux jours de grand froid, il reste couché, coiffé d'une casquette, il écrit, le dos tourné à la lumière de la fenêtre.

Cet hiver est mauvais pour lui. Toutes les souffrances éprouvées au fort du Taureau, tous les maux refoulés par l'effort cérébral, reviennent lui donner l'assaut. Après l'hiver, en février 1873, au moment d'un grand départ pour la Calédonie, lorsqu'il est question de joindre Blanqui à la foule des condamnés, d'accomplir la sentence de déportation prononcée contre lui, il faut renoncer au projet. Trois médecins officiellement réunis constatent chez lui une ossification des valvules du cœur, avec des accidents d'interruption de circulation, d'étouffement, et ils déclarent l'impossibilité du voyage.

## II

Tout le long de cette année 1873, ses forces diminuent, sa santé s'en va. Tout ce qu'il a de force, de volonté, il doit l'employer pour lutter contre la maladie. Chaque accès est combattu par la diète, le malade observe sa force de résistance. Les instants d'accalmie, il les emploie comme il peut, à lire, à prendre quelques notes. Il essaie de se tenir au courant du mouvement des sciences par la *Revue scientifique*, il essaie de se tenir au courant du mouvement politique par la *Petite Presse*, seul journal qui lui soit permis après les protestations réitérées de M<sup>me</sup> Borelli et de M<sup>me</sup> Antoine. Son intelligence et sa divination doivent faire le reste.

La chute de Thiers en mai 1873 n'apporte naturellement aucune amélioration au sort du prisonnier. Le régime présidé par Mac-Mahon emploie les mêmes ministres qui servaient le régime du prédécesseur, et le même poids s'appesantit sur

Blanqui. Une lettre de M<sup>me</sup> Antoine décrit la situation qui est celle du prisonnier en ce temps-là :

« Il a, dit-elle, subi dans cette prison pendant des années la plus dure séquestration. A peine ses plus proches parents pouvaient-ils pénétrer jusqu'à lui, et encore n'était-ce qu'à de longs intervalles, en présence d'un gardien. On ne lui a jamais permis aucune communication avec les prisonniers politiques qui ont fait leur temps de condamnation à Clairvaux au cours de sa captivité... Mon frère passa plusieurs hivers sans feu, malgré un froid intense, parce qu'on nous refusa l'envoi d'un poêle dont le chauffage ne fût pas funeste au déplorable état de santé du prisonnier, qui devint assez malade pour nous donner les plus graves inquiétudes ; plusieurs fois on répandit le bruit de sa mort, et ce fut à la suite d'un accès jugé d'abord mortel par le médecin, qu'on nous permit enfin de voir mon frère sans gardien et de lui faire envoyer les aliments indispensables dans le complet dépérissement causé par les privations et les souffrances... »

L'amélioration du sort du malade comporta un changement de logis. Blanqui fut installé au fond de la troisième cour, au-dessus de la chapelle mortuaire d'où montait l'office funèbre, dans l'une des vastes salles de l'infirmerie, non modifiée sur sa demande, et qui pouvait, aux jours de mauvais temps, lui servir de promenoir. Les proportions, en effet, étaient vastes : quinze mètres de long, sept mètres de large. La hauteur en rapport : quatre mètres. La disposition en encoignure comportait cinq fenêtres sur le promenoir, trois autres sur le jardin. Au delà du promenoir, le champ de la vision s'étend par-dessus le mur de clôture et le chemin de ronde : des coteaux, des bois, des échappées sur la rivière de l'Aube, le paysage de cirque froid et humide qui entoure la maison de Clairvaux. Au delà du jardin, c'est la cour du quartier cellulaire, où les condamnés sont amenés à tour de rôle, se promènent seuls. C'est là que Blanqui, les jours où il sort, passe son temps de marche et de respiration en plein air.

## III

Il habite l'encoignure de la salle, meublée d'un lit de fer, de chaises, d'un fauteuil. Il a du bois, qu'il fend lui-même pour alimenter le poêle de faïence envoyé par ses sœurs. Il a son vêtement, son linge, des boîtes de biscuit, sur des planches. Il a des grappes de raisin pendues à des clous, à des ficelles, des grappes qu'il passe en revue et qu'il picore comme l'oiseau fait de la treille. Il a des fruits de la saison, des poires et des pommes, des citrons, des oranges et des figues, ce que peuvent envoyer ses sœurs à ses incessantes demandes. Il a des légumes, qu'il épiluche, lave, cuit, assaisonne. Il a des sabots, une casquette ou une calotte, un tricot ou un costume brun de prison.

Il a des livres sur sa table, tous les dictionnaires, tous les traités de mathématiques, d'algèbre, tous les bouquins de science, d'histoire, de géographie, que ses sœurs peuvent se procurer. Il est friand surtout, autant que de raisins et de figues, des ouvrages militaires et des cartes d'état-major, il les demande tous, sans cesse, il est à l'affût de la moindre indication, il veut avoir dans la tête le plan du monde, le dénombrement de ses forces armées, l'enseignement de tous les tacticiens.

C'est dans les étendues sillonnées de fleuves, de routes, de sentiers, c'est dans les agglomérations d'hommes et les rencontres de batailles fatales, que se passe sa vie recluse, qu'il soit couché dans son lit, sa table couverte de papiers auprès de lui, une planche sur ses genoux, chargée de livres, ou qu'il soit assis à son petit bureau, perdu dans les combinaisons des plans de campagnes, après les calculs et les rêves de l'astronomie.

## IV

Il a surtout la solitude. Il vit comme un ermite au creux d'une montagne, comme un anachorète au désert. C'est la soli-



tude, l'ennemie, c'est elle qu'il lui faut combattre. C'est à elle qu'il s'attaque lorsqu'il insiste auprès de M<sup>me</sup> Antoine, en janvier 1873, pour obtenir un journal, même incolore, pour obtenir la faculté de communiquer avec les prisonniers politiques, ses codétenus. C'est la solitude qu'il désigne comme la source de son état de maladie lorsqu'il reçoit la visite des trois médecins, en février 1873, c'est la séquestration absolue et continue qu'il dénonce : la cellule, la promenade dans un réduit environné de murs, l'absence de tout imprimé pouvant lui rappeler qu'il existe une population pensante et agissante. C'est encore la solitude qu'il accuse en mars de la même année par la lettre à sa sœur : « Je n'ai rien à t'apprendre, moi, que la continuation de mon ensevelissement vivant. De ton côté, au contraire, vient un peu d'air et de jour à mon tombeau. Quand cette lueur lui manque, c'est la nuit noire. »

Il obtient le journal, mais non la communication avec ses codétenus. Il ne voit pas son fils, il n'a plus de fils : celui-ci ignore son père, vit en bourgeois rassis, commandant les pompiers de la localité, dans la paix campagnarde de Montreuil-aux-Lions, près la Ferté-sous-Jouarre. En dehors des visites forcément espacées de ses sœurs, Blanqui ne voit que ses gardiens, n'entrevoit que les détenus de droit commun. De temps à autre, le directeur, le médecin. Il est loin des jours de Sainte-Pélagie, loin du vivace entourage qui le renouvela en 1861. Le reste du temps, il doit se suffire à lui-même, il faut que sa pensée vive de sa pensée, qu'il dévore sa propre substance.

Il a fallu que le fonds, chez lui, ait été singulièrement riche, les ressources cérébrales étonnamment abondantes, pour le mener ainsi, à soixante-dix ans, égal sans déperdition.

A l'évasion, il ne faut pas songer ici. Il y aurait à quitter le bâtiment de l'infirmerie, à traverser trois cours, à franchir trois portes, et arrivé là, aux bâtiments de la direction, la sortie ne serait pas accomplie. Il resterait à franchir un seuil et le quartier militaire, et encore une dernière enceinte, ouverte au public. Où es-tu, Cazavan, bon compagnon d'évasion de Belle-Ile et de Necker ? Cazavan est mort. Où êtes-vous, les deux

Levraud, Jaclard, et tous ceux qui aidèrent au départ de 1865, et vous, Granger, qui êtes allé à la recherche du captif en 1871? Jaclard, Granger sont en exil, l'un des Levraud est mort, l'autre ne pourrait même entrer voir son ancien maître. Et tous les compagnons d'autrefois, vous êtes ainsi, disparus, dispersés, impuissants, pendant que votre Vieux, solitaire, agonise et meurt tous les jours dans la tombe où il a été enfermé vivant.

## V

En 1877, c'est la date de la plus forte dépression dans l'état physique de Blanqui. Voilà déjà cinq ans qu'il est à Clairvaux, cinq ans que les saisons, les heures, se succèdent pour lui dans la solitude, cinq ans qu'il ne voit de l'ensemble des choses que ce coteau de l'Aube, verdoyant, jaunissant, ou desséché et blanc de neige, qu'il n'entend que les sonneries des soldats, les pas des gardiens et des prisonniers, forcé, pour conserver le mécanisme de la parole, de lire, de parler à haute voix, de se prononcer des discours à lui-même. Il ne sait du dehors que ce que lui en apporte l'écho retardataire de la prison. Le bruit qu'il allait être gracié ou banni a couru; il l'a laissé courir, sachant bien que nul des gouvernants qui se succédaient sous Mac-Mahon n'admettrait sa mise en liberté, et lui, naturellement, décidé à ne rien tenter pour l'obtenir. Un autre bruit est venu aussi jusqu'à lui au cours de l'année, à savoir que, le mauvais état de sa santé ayant été porté à la connaissance du ministre de l'Intérieur, celui-ci a autorisé son transfert de la maison de Clairvaux au château d'If, dans les Bouches-du-Rhône.

Cette fois, Blanqui ne laisse pas passer l'on-dit. Il voit un nouveau Fort du Taureau en perspective, une casemate au milieu des flots, et il écrit à M<sup>me</sup> Antoine, le 15 février 1877 : « *Autorisé* est bien touchant ! non pas ordonné, mais autorisé comme demi-grâce le transfèrement du malade au cimetière,

pour rétablir sa santé ! Ainsi que tu peux penser, j'ignore tout à fait si on a demandé mon bannissement. J'ignore encore qui a sollicité cette prétendue faveur de ma déportation sur un rocher de sinistre mémoire. Ce n'est ni moi, ni toi, ni Sophie, ni aucun membre de la famille... Je te prie de demander au ministre de l'Intérieur l'éclaircissement de cette affaire. Il faut que je sache à quoi m'en tenir. Ne me fais pas attendre ta réponse. Un brusque enlèvement me serait bien pénible. Le château d'If ! quelle magnifique application de l'amnistie ! » Et il termine laconiquement : « Santé mauvaise. Ton frère, BLANQUI. »

Le 30 mai de la même année, il donne ainsi son bulletin : « Mon état ne s'améliore pas. Il m'est impossible de manger, non plus que de dormir. Des étouffements toutes les nuits, avec des tumultes du cœur intolérables. Le poumon est engoué, le sang ne passe pas. Tout cela est en déroute. Je ne prends qu'un peu de riz avec du lait. S'il y avait des fraises, je prierais Sophie de m'en apporter. Autrefois cela me faisait du bien, maintenant ce serait zéro, selon toute apparence. Bonne santé. C'est assez d'une tout à fait mauvaise et fort compromise. »

Cela ne l'empêche pas, un mois après, le 28 juin, de donner son avis sur une question qui lui a été proposée : « Je ne ferai point d'article saharien pour la *Revue scientifique* ; d'abord parce que l'idée du changement de climat est certainement venue à d'autres, comme à moi, ensuite parce qu'il existe un argument bien plus terrible contre cette mer saharienne artificielle. Elle n'aurait qu'une profondeur de quelques mètres à peine, et les alluvions affluant de tous les côtés, par suite des pluies, auraient bientôt réduit encore cette profondeur. En bien peu de temps, cette prétendue mer n'offrirait plus qu'un immense marécage, anéantissant d'abord toute la population des rives africaines de la Méditerranée. Un nuage permanent de vapeur empestée planerait au-dessus de cet affreux Styx, et, s'élançant vers le Nord à chaque souffle du vent du Midi, viendrait porter la mort dans la moitié méridionale de l'Europe. Merci du cadeau saharien. »

En juillet, il est vaincu, à bout de forces. Sa lettre du 8 n'a plus la belle apparence, les lignes, les alinéas bien ordonnés, les caractères virilement et finement tracés : l'écriture est mauvaise, tremblée, grinçante, par endroits de vraies pattes de mouches : « ... J'étais retombé pire. J'ai dû garder le lit par suite de ma nouvelle crise, plus violente que celle dont Sophie a vu la fin. Ça dure encore. Mais moins un peu. Mais je ne peux plus me fier aux apparences. Le mal revient vite. Mes jambes sont beaucoup renflées, bien que je garde le lit depuis une dizaine de jours... Je me suis levé pour écrire. Je me recouche. Les étouffements et les insomnies sont rudes. Cinq nuits sans fermer l'œil, et la respiration coupée... La *Petite Presse* a annoncé ma mort et ma résurrection complètes. Double mensonge de son numéro d'aujourd'hui 8 juillet. Écris vite. »

On pouvait annoncer sa mort dans les journaux de Paris. Elle était attendue de jour en jour à Clairvaux. Le médecin de l'établissement constatait que la maladie, l'ossification des valvules du cœur, avait fait, depuis un mois, des progrès considérables, qu'il y avait actuellement « œdème du cœur et des extrémités inférieures et albuminurie prononcée ». De plus, « le malade apparaît dans un état d'anémie profonde résultant principalement de l'insuffisance alimentaire qu'il s'impose volontairement et obstinément afin de diminuer l'intensité des palpitations du cœur ». Le directeur de la maison de Clairvaux, le 4 juillet, rend compte à ses supérieurs de cette situation, il fait connaître que si les symptômes ne portent pas le docteur à conclure que la mort de Blanqui soit imminente, ils lui font penser néanmoins qu'elle peut survenir inopinément. La question qui surgit alors est celle de la réclamation du cadavre par la famille, pour le faire inhumer soit à Paris, soit dans les Alpes-Maritimes, inhumation qui serait probablement l'occasion de manifestations que le gouvernement, dans l'idée du directeur, « peut avoir intérêt à prévenir ». Le fonctionnaire fait donc demander au ministre de l'Intérieur s'il doit, « le cas échéant, remettre le cadavre de Blanqui à sa famille, ou le

lui refuser et le faire inhumer dans le cimetière de la maison centrale ».

Tout le mois de juillet se passe à résoudre ce problème. Il est enfin répondu que le corps du défunt devra être remis à la famille si celle-ci le demande, mais que des mesures seront prises en vue du transport. Pour ce transport à Paris, l'avis de la préfecture est défavorable.

## VI

Le prisonnier résiste, reconquiert peu à peu la vie. Et soudain, voici que dans sa solitude une légère rumeur pénètre, que, dans sa nuit, un faible et doux rayon d'une lumière nouvelle vient caresser ses cheveux blancs, sa face usée, son cœur malade, son esprit toujours vivace qui n'attend qu'un contact chaleureux pour se ranimer. Cette rumeur, cette lumière viennent du dehors. Ce que Blanqui n'a pu faire, aux heures viriles des prisons d'autrefois, ce qu'il n'a pu faire libre et actif, voilà qu'il l'accomplit maintenant, inerte, affaissé, condamné par les médecins, tout près du tombeau, presque un cadavre prévu par le souci gouvernemental. L'heure est venue pour lui, enfin, à soixante-treize ans d'âge, après trente-sept années de prison, l'heure est venue de faire tressaillir la foule, d'émouvoir les inconnus par son nom, par ces deux syllabes qui n'avaient jamais désigné que le spectre de la Révolution.

Ce sont tous ces bruits de grâce, de bannissement, ces nouvelles de la maladie irrémédiable, de la mort imminente, qui ont trouvé le chemin de l'esprit ignorant et sensible de la masse. Les ennemis, aussi, en ont trop dit. Malgré toutes les erreurs, toutes les calomnies, le vieillard prisonnier, muet, impassible, impose sa vie, commence à dresser sa frêle et énergique silhouette dans la vérité. Une brume de rêve se lève au-dessus de Clairvaux où transparait peu à peu cette figure d'un autre âge, que l'on va voir enfin telle qu'elle est, d'une telle simplicité de vie, d'une pensée si vive, si en avant, si espérante d'avenir. On



ne peut encore deviner l'homme désintéressé, prêt aux mérites de chacun, préoccupé seulement d'idées — et de l'Idée. Celui que l'on aperçoit, c'est l'éternel prisonnier, courageux, indomptable, derrière ses barreaux. Ce n'est pas Blanqui tout entier, l'homme de pensée et d'action. Mais, tout de même, le monstre disparaît, le buveur de sang s'évanouit, et la pensée naît chez quelques-uns de retirer de son cachot celui-là qui paraît choisi entre tous pour être la victime expiatoire de l'esprit de révolte d'un siècle tout entier.

Dès les premiers mois de 1878, ces symptômes de pitié et de volonté se révèlent. On commente la dureté du ministre Dufaure refusant de libérer Blanqui. Aux jours de mars, l'idée d'une candidature de Blanqui part de Marseille : c'est le premier indice. Aussitôt, salle des Écoles, rue d'Arras, où il a si souvent parlé pendant le Siècle, Blanqui est choisi comme président d'honneur par une réunion. Une pétition de Marseille va vers Grévy, qui a remplacé Mac-Mahon après la victoire des 363. Avril passe, mai vient.

Il doit y avoir une élection législative, le 7 juillet, à Paris, sur la rive gauche, dans le sixième arrondissement. Le 16 mai, un groupe d'étudiants, d'ouvriers, réunis salle des Écoles, décide la candidature Blanqui. Désormais, les réunions se succèdent, convoquées par Stephen Pichon, l'un des promoteurs de la candidature.

Aux réunions de la salle d'Arras répondent des réunions boulevard de Belleville, rue Oberkampf. Le faubourg, décimé en 1871, se ranime, se souvient çà et là, au nom de Blanqui tout à coup prononcé. Le mouvement continue pendant la première semaine de juillet, toujours des réunions rue d'Arras, puis rue de Vaugirard, rue Diderot, où l'on choisit comme président Closmadeuc, ami et compagnon de Blanqui à Belle-Ile. On va ainsi jusqu'au jour de l'élection, où Blanqui, dénoncé comme inéligible, obtient tout de même six cent dix-huit voix. La première manifestation est faite. Désormais, l'opinion va s'affirmer à chaque occasion possible. Au 14 juillet, à Paris, c'est la présidence d'honneur d'un banquet célébrant la prise de la



Bastille. En août, à Lyon, c'est l'idée d'une candidature. En septembre, à Vaise, c'est la présidence d'honneur du banquet anniversaire de la fondation de la République.

## VII

C'était le miracle. Il s'en fait un autre. Dans sa cellule, Blanqui ressuscite. A chaque nouvelle du dehors que lui apportent les lettres, les visites de ses sœurs, les notes de mauvaise humeur de son journal, l'afflux de vie revient en lui, donne à sa vieillesse indomptable la croyance d'un recommencement. Il sait que les gouvernants ne céderont pas, mais il tressaille à cet appel encore faible qu'il entend au loin. Le bruit de foule de Marseille, de Lyon, de Paris, de son cher Paris, lui arrive, apporté par l'espace, vient résonner délicieusement en lui. C'est sa guérison, jour par jour, la reprise de son activité.

Chaussé de ses sabots, coiffé de sa casquette de loutre, retrouvant la force de quelque exercice physique, faisant sa cuisine, fendant son bois, aussi paisible et calme, d'ailleurs, c'est tout de même l'actif Blanqui, toujours prêt, qui circule au long des fenêtres, regardant l'espace par-dessus les coteaux de la vallée de l'Aube. Il est repris par la politique, sommeillante en lui pendant la torpeur de sa maladie. Il est de nouveau singulièrement informé par les moindres indices, merveilleusement divinateur. La distance, les années, les renseignements venus en parcelles, rien n'y fait. Il obvie à tous ces inconvénients. Il a la France électorale sous les yeux dans sa cellule, il connaît le réveil de l'opinion des grandes villes par la question de l'amnistie, il sait l'état des partis, la parole reprise anonymement par les écrivains proscrits, l'éclat et la force de l'éloquence de Clemenceau à la Chambre. Cette année 1879 peut amener du nouveau.

## VIII

Aux premiers jours de l'année, la délivrance de Blanqui par le suffrage universel est nettement à l'ordre du jour. Les journaux d'opinion révolutionnaire et radicale, à Paris, dans les départements, rompent enfin le silence. Quelques-uns des anciens compagnons se souviennent. Un mouvement de sympathie parcourt la jeunesse intellectuelle de 1879, comme autrefois la jeunesse de 1865. Tous les jours, dans la *Révolution française*, des articles de Gabriel Deville et de ses collaborateurs Sigismond Lacroix, Léon Millot, exposent le cas de Blanqui, démontrent l'illégalité commise au nom de la loi. Des pétitions de Marseille, Toulouse, Nice, Paris, vont à Clemenceau qui prend la parole, en février, à la Chambre, expose en un discours de l'éloquence la plus lucide, la plus saisissante, la situation particulière faite à Blanqui, condamné pour le Trente et un octobre malgré les conventions, jugé par un conseil de guerre institué postérieurement aux faits incriminés, condamné à la déportation malgré son âge.

## IX

C'est ici la place de la lettre écrite alors par Blanqui à Clemenceau, exactement à la date du 18 mars 1879, lettre dont l'original est classé dans les papiers de Blanqui légués par Granger à la Bibliothèque nationale. Cette lettre, Clemenceau ne l'a pas reçue, et son émotion a été vive en la lisant. On le comprendra sans peine, car elle n'est pas seulement la preuve de l'esprit politique de Blanqui, toujours vivace chez le vieillard de soixante-quatorze ans encore emprisonné ; elle n'est pas seulement le signe de sa persistante tournure d'esprit s'appliquant à attirer vers lui les forces vives qui passaient à sa portée ; elle n'est pas seulement une des plus acerbes critiques des défauts du régime parlementaire ; elle est aussi une sorte

de tracé lumineux et prophétique de la carrière de celui auquel il s'adresse, et qui s'est trouvé, au pouvoir, pendant la guerre étrangère, l'homme d'action rêvé par le Blanqui de la *Patrie en danger* :

Voici cette lettre *in extenso* :

« 18 mars 1879. Mon cher XX, une occasion se présente de causer un peu avec vous, et j'en profite. Tout d'abord, je vous serre énergiquement les deux mains à votre descente de la tribune le 21 février, l'un de vos plus beaux jours de triomphe, et aussi l'un de mes meilleurs jours de chance, chance peut-être sans lendemain, qui ne m'en laisse pas moins votre débiteur. Croyez bien, mon cher XX, que cette dette-là ne sera jamais oubliée.

« Maintenant, qu'advient-il, non plus seulement de moi, mais de tout le monde ? On s'estimait arrivé, l'horizon se rouvre indéfini, et bien brumeux, ce me semble. Je ne sais ce que vous pouvez apercevoir, vous de haut, mais de mon creux, moi, je ne vois que la brume. M'est avis cependant que l'opportunisme ne dételle pas au relais, et entend poursuivre sa route. Devant témoins, Gambetta vient de rendre cet oukase : « Nous continuerons à être des hommes sages, des hommes de bon sens et d'opportunité. »

« C'est pas mal d'outrecuidance. L'opportunisme paraissait avoir une raison d'être, rien qu'une, mais grave, la crainte du sabre. Cette terreur s'est évanouie, emportant du même coup l'opportunisme. On veut maintenant nous remettre ces deux cauchemars réunis sur la poitrine. Laissez-vous faire, mon cher XX ? Cela dépend absolument de vous. Huit années durant, un homme a pu disposer seul de la France, par la puissance de sa parole. Une autre force, il est vrai, lui venait en aide, une force néfaste, la duplicité, pour un but néfaste, l'opportunisme. Car l'opportunisme n'a jamais été un bienfait, mais un fléau, joint à un autre fléau, le Prétorianisme, dont il se disait l'antidote. Le Prétorianisme a succombé, non par la vertu, mais en dépit de l'antidote, et le pays reste aujour-

d'hui malade du remède qui prétendait le guérir. Il le sera longtemps, si une parole éloquente et sincère ne vient pas faire justice de la parole empoisonnée. Cette voix, sévère et loyale, qui doit le prendre de haut à la Chambre, c'est la vôtre, mon cher ami.

« Voilà les inconvénients et les avantages du Parlementarisme. Un grand orateur est tout-puissant pour le bien comme pour le mal. Vous serez le bon génie ; le mauvais, vous le connaissez. N'allez pas, au moins, vous effrayer des devoirs que la nature vous a créés d'avance, en faisant de vous le *vir bonus dicendi peritus*, armé au physique de toutes pièces, la voix, le geste, le port, l'attitude. De tels dons ne sauraient être gratuits. Ils se paient même à un assez haut prix. Autour de vous surgiront sans nul doute, surgissent déjà peut-être, les jalousies, les rivalités, les rancunes, les calomnies. Contre ces ennemis-là, ce n'est pas le talent qui sera une cuirasse, c'est le dévouement et la loyauté. Noble but, nobles armes. Chez vos adversaires, but et moyens coupables. Le public ne s'y trompera pas. D'ailleurs, vous lui tiendrez les yeux ouverts.

« La lutte est commencée, ne rentrez pas sous votre tente. Le *tolle* universel de la presse réactionnaire est un hommage plus qu'un danger ; il fait partie de votre triomphe, il en est la révélation la plus éclatante. Quant aux bouderies de l'entourage, c'est peu de chose. Les égaux, les amis de la veille peuvent devenir les chagrinés injustes du lendemain. Ce n'est pas acceptable. A la fermeté de votre caractère, les ennemis politiques ont reconnu et proclamé un caractère. Ne les démentez pas, soyez un caractère.

« Autre ennui auquel je prends part. Si on soupçonne entre nous la moindre relation, même indirecte, même lointaine et passagère, on crierait : « Prenez garde à ce fou qui vous entraînera dans quelque fondrière. » Vous n'êtes pas sans savoir ce qu'est une fondrière. Vous êtes majeur, député et inviolable. Ayant la tribune pour piédestal, vous vous absteniez volontiers de la presse. Montmartre est un roc pour votre réélection. Donc, nul péril d'un seul de vos cheveux. Si — pardon-

nez-moi cette indiscretion — quelque influence féminine, bien intentionnée ou non, essayait d'alarmer votre intérieur, il vous est facile de veiller chez vous et de vous rassurer. Je parle ainsi, dans la prévision que l'effroi ou le dépit de votre parole, si elle prend l'offensive, détermineront des efforts inouïs pour vous fermer la bouche. Notez bien aussi, en ce qui me concerne, que je suis très vieux, malade, et que, même libre, même député, je ne compte plus, ayant perdu la voix.

« Quoique hors de combat cependant, je ne m'en occupe pas moins de vous, parce que je suis encore de ce monde, et que je vous tiens pour l'unique ressource de la situation qui est mauvaise. Vous possédez seul l'arme de combat contre le péril actuel. Vous êtes dans une forteresse, vous êtes invulnérable, vous suffisez pour la lutte et pour la victoire. Combien vous êtes redoutable, l'immense clameur soulevée par votre début le hurle assez haut. Mais ne vous laissez désarmer par aucune main d'homme ni de femme. Surtout, ne désarmez pas vous-même pour être tranquille. Ce serait sacrifier la République. Vous n'en avez pas le droit.

« Notez que vous avez à diriger une partie admirable. Vous savez bien que le talent, même uni au courage, reste impuissant, si l'heure et les circonstances ne lui sont pas propices. Sous Mac-Mahon, par exemple, vous auriez pu certainement quelque chose pour la lutte, mais comme résultat, rien. Aujourd'hui le champ de bataille est libre et le terrain prêt. Le gouvernement vous y appelle par trois attaques mêlées de violence et de ruse contre la République : 1<sup>o</sup> le refus de l'amnistie ; 2<sup>o</sup> l'impunité des criminels du 16 mai ; 3<sup>o</sup> les poursuites de presse, par application du décret du 17 février 1852.

« De l'aveu des ministres, la France entière, après la chute de Mac-Mahon, s'attendait à une amnistie générale, et le parti républicain l'appelait de tous ses vœux.

« Au nom de l'apaisement et de la concorde, le gouvernement fulmine, sous le titre d'amnistie, un projet de proscription ruisselant de haine et d'injures contre les vaincus. Ce projet viole la Constitution, en mettant l'amnistie entre les mains du



pouvoir exécutif, l'amnistie traînée, souillée et déshonorée à la queue de la grâce fantaisiste. Le Président, transformé en monarque d'Orient, reçoit des législateurs une lettre de cachet générale, l'autorisant à tirer de la géhenne qui lui plaît, à y plonger pour toujours qui lui déplaît, tout cela sans bruit ni publicité, dans le silence et les ténèbres. Nulle trace, nul souvenir, ni des sauvés, ni des damnés.

« De l'aveu encore du gouvernement, la nation demandait à grands cris l'accusation et le jugement des criminels ministres du 16 mai, qui avaient tramé la restauration de la monarchie et l'asservissement de la France par un coup d'État.

« Au nom de l'apaisement et de la concorde, le gouvernement et la Chambre, au mépris de la volonté nationale, se contentent d'infliger aux coupables un blâme dérisoire.

« Au nom de l'apaisement et de la concorde, gouvernement et Chambres trépignent avec des paroles de dédain les réclamations du pays, et prennent avec ostentation le contre-pied de ses vœux les plus formels. Il demandait avec instance l'amnistie pour les républicains proscrits ou captifs, le châtiement pour les ministres conspirateurs. On amnistie les conspirateurs, on écrase prisonniers et proscrits.

« Au nom de l'apaisement et de la concorde, une fois de plus, le parti républicain, sauveur des Chambres, est immolé sans miséricorde au parti conservateur qui n'a cessé de machiner la destruction des Chambres.

« On a bien flétri, on flétrit encore le crime du 2 décembre et la tyrannie qu'il a fondée. Le gouvernement, issu hier d'une victoire républicaine, livre aujourd'hui un journal républicain aux magistrats bonapartistes qui l'exterminent par des amendes de six mille francs.

« Toujours au nom de l'apaisement et de la concorde, Chambres et gouvernement n'ont que des gantelets d'acier pour les républicains, des gants de velours pour les monarchistes.

« Par le refus de l'amnistie, par la proscription féroce qui la remplace, par l'impunité des ministres du 16 mai, par l'odieuse condamnation d'un journal républicain. en vertu du décret



du 17 février 1852, le gouvernement et les Chambres ont déclaré une guerre ouverte à la France républicaine dont ils tenaient leur mandat. Ainsi trahie par des mandataires félons, la Nation ne peut que subir l'outrage de la force, et attendre avec calme la revanche du scrutin aux comices de 1881, si toutefois la révision de la perfide Constitution de 1875 n'amène pas un plus proche recours au suffrage universel.

« Dès aujourd'hui, toute la presse radicale, tous les citoyens sérieux, doivent préparer sans relâche pour 1881 l'exclusion des trois cent cinquante proscripteurs qui ont voté contre l'amnistie plénière. Ils appartiennent tous aux trois factions monarchiques, bonapartistes et légitimistes ouvertement, orléanistes en traîtres, sous le masque républicain.

« Depuis quatre ans, le public croit bonnement à une majorité républicaine de trois cent soixante-trois voix dans la Chambre dissoute, de trois cent quatre-vingts dans la Chambre actuelle. Illusion plus que naïve. S'il y a là cent républicains, c'est beaucoup. On peut admettre comme tels les quatre-vingt dix-neuf votants de l'amnistie complète. Le surplus, quatre cent trente-trois, n'est qu'un ramas confus de toutes les nuances de l'arc-en-ciel politique, moins le rouge. Dehors, en bloc, cette cohue omnicolore et rétrograde, émaillée de renégats.

« Voici le ministère qui entame la série des projets de loi mystificateurs, destinés à faire prendre, en matière de réformes, l'ombre pour la réalité. Il s'agit, pour ce début, de rendre à l'État la collation des grades que lui avait enlevée la loi du 12 juillet 1875. Quelle audace impie ! les hurlements du cléricalisme vont commencer à la Chambre et dans la presse. Persécution de Dioclétien ! C'est plus qu'il n'en faut pour étouffer à gauche toute idée de réclamer l'abrogation de cette loi du 12 juillet. Ce serait pourtant aussi simple que juste. Ah ! bien oui ! reprendre à la réaction une de ses proies, sous prétexte d'empêcher la division de la France en deux camps ennemis, et la préparation de la guerre civile ! Le clergé n'est-il pas en train d'obvier à ce péril par l'unité de l'enseignement,

puisqu'il dirige les deux Universités, la sienne et la nôtre ? Réclamer l'abrogation de la loi du 12 juillet, il ferait beau voir ! Et l'argent dépensé, sous la garantie de cette loi, pour fonder les établissements catholiques ! Spoliation ! Vol ! Cela revient à dire que le clergé a le droit de détruire toute législation qui le gêne, et que ses privilèges à lui sont inviolables. On se gardera de répondre que le mal fait par une assemblée est toujours réparable par une autre. Tant pis pour qui dépense son argent à faire le mal !

« L'extrême-gauche a toujours montré une faiblesse déplorable. Son éternel mot d'excuse : « Pas en nombre » n'est pas sérieux. Un homme peut, tout seul, faire face à une assemblée, en parlant par-dessus les têtes. Il faut rendre justice même à ses ennemis. Cassagnac est admirable d'énergie et de ténacité. Insolent, mais indomptable. Du reste, la droite seule est révolutionnaire. Ils sont là une demi-douzaine qui valent une armée. L'extrême-gauche, en revanche, est un modèle de gentilhommerie, cirée, bossée, boutonnée, tenue et langage de salon, mais de besogne, point !

« Oh ! un homme ! un homme ! S'il y avait un homme ! Hé, là, vous en êtes, un homme ! mon pauvre cher XX, trois de vos discours l'ont bien prouvé : Alfred Leroux ; l'amnistie ; Marcère. Mais j'ai bien peur qu'on ne vous empêche d'être un homme, qu'on ne vous rationne vos discours, qu'on vous aligne dans le rang, en vous nommant peut-être sergent ou caporal, mais sans vous permettre d'être Tancrède ou Renaud. La Chambre, voyez-vous, c'est le poème épique, Homère, le Tasse, l'Arioste. Il y a la foule obscure et anonyme des soldats, les chefs secondaires ayant un nom, puis le héros, Achille, Hector, Renaud, Tancrède, Roland. Ainsi, dans votre poème en chambre, les muets, les parleurs médiocres, les grands orateurs. Vous êtes le grand orateur de l'extrême-gauche. Voyez ! D'autres ont parlé avant et après vous, avec talent, avec des talents multiformes. Tous ces discours se sont évanouis à petites, quoique diverses distances. Le vôtre seul a retenti bien loin au delà des frontières, et a partout

éveillé les craintes ennemies. On le conçoit bien en vous lisant. C'est meurtrier. Soyez donc meurtrier à discrétion, et le plus souvent possible. Ne souffrez pas qu'on règle ni la charge de votre arme, ni le nombre de ses coups. Vous n'êtes pas dans le rang comme les soldats, dont l'action n'est efficace que par la discipline. Restez maître absolu de votre rôle, sinon les amours-propres arrivent à la traverse, et bonsoir le succès. Quand j'y pense, cela me désespère. Remarquez bien qu'il n'y a point ici de flatterie. Vous seul savez porter coup, vous seul êtes redoutable. Toute ma vie, je n'ai tenu compte que de cela. Être jaloux de son compagnon de combat, c'est un crime. Devenez chef de la gauche, non pas comme Agamemnon, mais comme Achille. Au diable les Agamemnon. Sur ce terrain-là surtout, point d'Achille à l'ancienneté.

« La Chambre ne peut pas rester comme elle est. Ces groupements n'ont jamais été bien utiles. Ils deviendraient désastreux. L'extrême-gauche ne serait jamais qu'un serre-file. Passe quand on avait en tête Mac-Mahon, avec ses Jésuites et ses généraux. Il fallait bien, devant ce danger, serrer les rangs sans distinction de nuances. Aujourd'hui, les conditions sont bien changées. La tactique ne peut demeurer la même, sous peine d'absurdité. L'ancienne majorité se scindera forcément en deux parties très inégales, l'extrême-gauche, accrue de la moitié peut-être de l'Union Républicaine, tout le reste, comme ils l'entendront, peu importe. Votre groupe comptera tout au plus cent républicains, les seuls de la Chambre. Ce serait une séparation bien salutaire. Le mélange d'éléments aussi disparates ne pourrait qu'être dangereux pour la cause. On voudrait toujours vous absorber. Au nom de l'*Union*, on perdrait la République. Ainsi est-il arrivé en 1848. C'est le mot perfide d'*union* qui a été notre ruine.

« Je suppose que votre camp n'a pas l'ambition ou la prétention d'être jamais la majorité de l'assemblée actuelle. Cette assemblée n'appartient pas à l'opinion républicaine, mais au parti conservateur. Les trois quarts de l'ex-majorité des trois cent quatre-vingts sont des monarchistes déguisés en

républicains, c'est-à-dire une collection de fourbes et d'hommes sans foi.

« Je conclus de tout ce fatras que vous n'avez plus à tenir compte des remontrances de vos collègues, si elles gênent vos inspirations. Cette contrainte disciplinaire peut être bonne pour les troupes, elle serait funeste aux supériorités oratoires, funeste dès lors à la cause que ces supériorités défendent. Je le répète encore, un homme seul peut faire tête à une assemblée, et vous êtes cet homme-là. Ne vous laissez enchaîner par aucune règle. Ni bride, ni éperon.

« Ce n'est pas seulement la férule présidentielle, ce sont aussi ces concerts inter-individuels, ces partages de rôles qui pâlisent et atrophient nos assemblées délibérantes. Les plaintes sont amères contre les députés depuis trois ou quatre ans. On les accuse d'inertie et d'indifférence. Ils ont laissé tuer, sans mot dire, par l'emprisonnement et par l'amende, des journaux très avancés, les *Droits de l'Homme*, le *Radical*, d'autres encore. Ce n'est pas généreux. La position des journalistes est cruelle, sous le feu de l'ennemi et sans défense. Les députés ont une existence de triomphateurs. Les ministres tremblent devant eux. Je ne sais pourquoi les journaux trouvent si peu d'appui à la Chambre. La presse a bien son utilité, surtout la presse avancée, sentinelle perdue, fusillée souvent à l'improviste. Je crois qu'il y a un peu de rivalité d'influence, entre députés et journalistes. Ce n'est pas une raison pour délaissier les écrivains dans le péril.

« Vous serez puissant, mon cher XX, si vous prenez l'habit de guerre, et pourquoi ne le prendriez-vous pas ? La tactique Gambetta n'est plus possible aujourd'hui que comme politique réactionnaire. L'opportunité désormais est dans l'immédiate et rapide réalisation de tous les programmes dont l'opportunisme prêchait sans relâche l'ajournement. La litanie en est longue, de ces programmes : Liberté illimitée de la presse, sans entraves fiscales ni pénales — droit de réunion et d'association — suppression absolue des conseils de guerre — le jury seul juge des procès politiques — tous les électeurs

membres du jury, et les jurés désignés par le sort — séparation des Églises et de l'État — suppression du budget des cultes — enseignement laïque à tous les degrés — suppression des congrégations religieuses des deux sexes — libertés municipales — liberté du mariage des prêtres — restitution aux troupes du droit de suffrage législatif — rétablissement du divorce ; etc., etc., etc.

« Le Gouvernement accueillera au mieux ces réformes, et, avec l'aide des Chambres, les gratifiera de la même magnifique toilette dont il a fait cadeau à l'amnistie. Vous pourrez bien vous mêler un peu de *toutes* ces toilettes, sans consentir qu'on limite votre intervention. Chacun est libre d'y mettre du sien. On s'est étonné, avec raison et beaucoup, de votre abstention dans l'affaire des ministres du 16 mai. C'est désormais votre devoir comme votre droit d'intervenir dans toutes les grandes questions. En Angleterre et ailleurs, on vous tient maintenant pour le leader de la gauche. Impossible de vous soustraire à cette mission. Ce serait une bien grande faute, et un manquement à votre destinée. Ne laissez pas tomber la République en péril pour des pointilleries qui ne peuvent plus trouver place dans la situation.

« Bismarck gouverne la France, mon cher XX. Je n'en sais rien, mais j'en suis sûr. Mac-Mahon avait envoyé Waddington à Berlin tenir la chandelle aux diplomates européens. Il s'est acquitté de ce noble emploi à la satisfaction du chancelier, qui l'a renvoyé à Paris pour une fonction non moins digne celle de sous-gouverneur pour la Prusse. Mac-Mahon parti, Bismarck a saisi le moment favorable pour installer son féal en qualité de gouverneur général de la République française. Comme tel, il ne permettra ni aux ministres, ni aux Chambres, les sottises révolutionnaires, autrement dit les mesures extravagantes rêvées par les anarchistes et les communards. La France devra être monarchisée petit à petit par une main ferme et prudente qui saura ménager ainsi, pour l'heure propice, l'avènement d'un Roi docile aux ordres de l'Allemagne. Vous ne croirez peut-être pas à cette insolence de Bismarck. Vous verrez que le pot aux roses sera découvert.



*Si parva licet componere magnis.*

« Je crois bien que l'aimable Bismarck, qui n'oublie rien ni personne, me fait retenir pour son compte sous les verrous, à cause de la *Patrie en danger*, mon journal de 1870. Du reste, il n'est pas le seul à recommander mon écrou.

« Voilà bien des paroles, mon cher XX. Je les résume dans une seule. Devenez à la Chambre l'homme de l'avenir, le chef de la Révolution. Elle n'a su ni pu en trouver depuis et y compris 1830. La chance lui en donne un, ne le lui enlevez pas.

« Quant à moi, je resterai toujours l'homme des premières lignes de ma lettre.

« Je vous serre les mains. »

## X

Les sœurs de Blanqui voient luire l'espoir, se multiplient, rectifient les erreurs des journaux adverses par des lettres incessantes, rétablissent la vérité, toujours avec une réserve et une dignité parfaites. Des ouvriers proposent de faire, chacun, deux jours de prison aux lieu et place de Blanqui. Des fleurs envoyées par une inconnue entrent dans la cellule de Clairvaux. Une adresse est signée à Nice, parvient au prisonnier qui écrit à M<sup>me</sup> Antoine : « Dis-leur combien me vont au cœur ces paroles venues de mon pays d'enfance jusqu'au fond de ma prison. Il est toujours resté dans mon souvenir, ce pays pittoresque, et ses sites sont familiers à ma pensée, lumière éclatante dans mes quarante années de sépulcre. »

C'est à la fin du mois de mars que la candidature de Blanqui est adoptée à Roanne et à Bordeaux pour les élections qui doivent avoir lieu le 6 avril. Un jeune homme, Ernest Roche, mène vaillamment la campagne à Bordeaux, avec Cairon, Bertin, Mourat. Le comité s'installe cité Bardineau, dans un atelier de serrurier, avec un drapeau et une enseigne à la porte. Les



articles foisonnent, les polémiques s'engagent, les souscriptions sont ouvertes, les réunions ardentes se succèdent. Les proclamations sont chaudes. Les femmes s'en mêlent, veulent délivrer le prisonnier. Il y a de grandes réunions, à l'Alhambra, des foules profondes, autant de populaire au dehors que dans la salle. Rochefort, qui signe d'une étoile, Vallès, qui signe Jean La Rue, envoient leur appel de Genève, de Londres. Deville publie en brochure une biographie qui remet au point les principaux événements de la vie de Blanqui. Garibaldi écrit de Rome pour confier aux électeurs le sort « du martyr héroïque de la liberté humaine ». Et finalement, après une minorité de 1 500 voix à Roanne, un ballottage à Bordeaux le 6 avril, c'est, le 20 avril, le succès, Blanqui élu par 6 800 voix contre 5 332 voix données à son concurrent Lavertujon. Cette fois, ceux pour lesquels Blanqui agit toute sa vie obscurément, opiniâtrement, ceux-là ont compris, se sont levés, et les images populaires peuvent montrer le suffrage universel en zigzag de foudre, dans l'éclair et la fumée, brisant les barreaux du cachot et délivrant le prisonnier.

## XI

Ce prisonnier est maintenant un personnage. Les reporters du *Figaro*, du *Times* prennent le chemin de sa prison. Des pétitions réclament la mise en liberté du nouveau député. Clemenceau, rendant hommage à celui « dont la dignité est demeurée intacte dans les plus dures épreuves, dont le caractère est à l'abri de toute atteinte », demande sa mise en liberté provisoire pour qu'il puisse venir défendre son élection devant la Chambre, car, s'il est élu par un groupe électoral, il n'a pas pour cela ses droits civiques, supprimés par le conseil de guerre : il lui reste à être validé par la représentation nationale. La Chambre commence par refuser de l'entendre. Clemenceau, le 3 juin, remonte à la tribune, défend, d'une grave et belle éloquence, son maître de 1862 : « J'écarte, dit-il, sa personnalité. Blanqui n'a sollicité

la pitié de personne, et il a le droit d'exiger que sa dignité sorte intacte de ce débat. Lorsqu'un homme a sacrifié toute sa vie à un idéal, peut-être chimérique, de justice, et qu'il a fait quarante ans de prison pour ses convictions, je dis que c'est là un homme épris d'une noble chimère, si chimère il y a ! »

Rien n'y fait, ni l'explication et la définition du 31 octobre, « mouvement spontané, inspiré par le patriotisme », ni l'illégalité du conseil de guerre qui a jugé Blanqui et ne pouvait connaître des faits antérieurs au 18 mars, ni l'illégalité de la peine de la déportation qui ne peut être prononcée contre les sexagénaires. « Vous ne ferez pas comprendre à la population de Paris, s'écrie Clemenceau, comment, sur les cent mille hommes qui ont pris part au 31 octobre, Blanqui soit frappé seul et achève sa trente-septième année de prison à Clairvaux, pour avoir dit que la défense de Paris était mal conduite et aboutirait à une capitulation ! » Blanqui reste, seul, condamné du 31 octobre. La Chambre approuve la décision du 6<sup>e</sup> bureau, qui conclut à l'invalidation en vertu d'un décret de Bonaparte, daté de 1852. L'invalidation est du 1<sup>er</sup> juin. Le 10, Blanqui est gracié, en vertu de la loi d'amnistie, par un décret du président de la République.

---

## X. — LA FIN.

### I

La dépêche qui annonce sa grâce arrive à Clairvaux à dix heures du soir. M<sup>me</sup> Barellicr, qui attendait à l'hôtel vis-à-vis la prison depuis une quinzaine de jours, est immédiatement prévenue. Elle court vers la cellule, trouve son frère prêt à partir, et la sœur de soixante-seize ans emporte avec elle son frère de soixante-quatorze ans, comme une vieille mère heureuse emmènerait son fils. Le directeur les accompagne à la gare, au train de trois heures du matin. Blanqui salue, monte en wagon, arrive à Paris à six heures du matin, le 11 juin. Il a empêché de prévenir personne, il va directement 43, rue de Rivoli, chez sa nièce, M<sup>me</sup> Lacambre, puis 146, boulevard Montparnasse, chez sa sœur M<sup>me</sup> Antoine, et enfin, au soir, il se loge chez M<sup>me</sup> Barellicr, 8, rue Linné, où, le lendemain, il reçoit la visite de Clemenceau et de tous ceux qui ont aidé les électeurs de Bordeaux à cette mise en liberté. Il voit Gabriel Deville, Émile Gautier, il leur donne, sous forme d'avis, le résumé de l'expérience de sa vie. Faire, leur dit-il, une propagande active, sans pour cela donner prétexte d'arrestation, éviter de se faire mettre en prison, afin de ne pas s'user et de conserver toute sa force et son talent oratoire, porter des ouvriers à la députation pour hâter la solution de la question sociale. Il considère Clemenceau comme le futur orateur et chef des gauches. Sur la Commune, il

exprime cette double opinion : qu'il est stupéfiant que Paris n'ait pas battu Versailles, mais qu'une telle victoire aurait été inutile, immédiatement annulée, puisqu'il aurait été impossible, ensuite, de battre les Prussiens, que l'on aurait eus devant soi.

Il a l'intention d'aller à Bordeaux soutenir sa candidature pour l'élection qui doit avoir lieu le 31 août. Il accepte cette candidature par une lettre du 14 juin, mais, pendant quelques jours, il a la joie, si précieuse pour lui, de la reprise du contact, de la conversation, et la joie aussi des allures sans entraves, du réveil chez soi parmi les visages amis, de la sortie du matin. Il va chercher lui-même ses lettres, ses journaux, puis il parcourt les vieilles rues, s'en va errer et songer dans les allées de jardin français du Jardin des plantes, parmi toute la flore et toute la faune qui évoquent la vie universelle aux yeux ravis du vieillard sorti d'un cachot de huit ans.

## II

Le 25 juin, il va remercier ses électeurs de Bordeaux, en compagnie de M<sup>me</sup> Antoine et d'Ernest Roche. Un groupe d'amis l'acclame à la gare, l'emmène banqueter au Petit-Fresquet. Les membres du comité l'entourent, l'embrassent, nul ne peut vaincre l'émotion et prononcer une parole. Blanqui reste à Bordeaux jusqu'au 18 juillet, et, pendant cette vingtaine de jours, reçoit ceux qui lui ont donné leurs voix. C'est une vive émotion populaire. La population méridionale vient rire et pleurer dans sa chambre. Blanqui délivré est comme le vieillard retrouvé à la Bastille. Chacun veut le voir, lui serrer la main. Les femmes touchent ses vêtements, lui amènent leurs enfants. Il est pour tous miraculeusement sorti d'une oubliette, ramené au grand jour après des années de nuit et de silence.

La lutte recommence. Les adversaires exhument le document Taschereau, les vieilles haines de 1848 se rallument, les polémiques encore une fois se croisent. La calomnie est reprise

par About, d'une moralité quelque peu inférieure à celle de Blanqui. Rochefort peut évoquer plaisamment, à propos de ce délateur récompensé par quarante ans de prison, « le bourreau remettant le solde de ses appointements à un mouchard avant de le guillotiner ». Peut-être, alors, quelqu'un de ceux qui prirent le pouvoir au 4 septembre aurait-il pu faire connaître le libellé de la note sur Blanqui, trouvée dans son dossier à la Préfecture de police :

« Il passe pour un homme *intègre*. Beaucoup de gens ont prétendu que Blanqui était un agent du gouvernement de Juillet : *aucune preuve n'a pu être donnée à ce sujet.* »

Et le nouveau préfet de police de la République, le comte de Keratry, inscrivait à la suite :

« Ces notes existant au 4 septembre 1870 me semblent devoir être profondément modifiées. Il importerait, avant tout, de savoir de quelle source sont venus les fonds dont M. Blanqui s'est servi pour l'affaire de la Vilette. Il y a là matière à enquête sérieuse. M. Claude, chef de la sûreté, pourrait en être chargé. »

Le préfet de police et le chef de la sûreté auraient pu s'instruire auprès de Granger, qui fournit ces fonds mystérieux.

Mais, en 1879, aucun personnage officiel n'a garde de renseigner l'opinion. Il faut que Blanqui intervienne avec quelque colère contre ceux qui vont jusqu'à employer de telles armes contre lui. Il doit mettre encore une fois son existence en regard de l'abjecte et niaise accusation, prouver par les simples faits que nulle enquête sur la pièce fabriquée n'a abouti, ni l'enquête de la commission des clubs de 1848, qui s'est séparée sans avoir rendu son verdict, ni l'enquête du tribunal de la Seine, saisi d'une plainte en diffamation de Taschereau, et qui n'a jamais prononcé.

Mais on réussit pourtant à détacher de lui les voix des indécis, et c'est tout le résultat désiré. Il y a, le 31 août, ballottage entre les trois candidats, et le 14 septembre, jour de l'élection définitive, Blanqui, avec 4 541 voix, est mis en échec par le candidat modéré, Achard, nommé avec 4 697 voix.

## III

Dès ce jour commence pour Blanqui une existence de voyage et d'agitation, à croire que le séquestré veut prendre une revanche de l'immobilité et du silence de toujours, et qu'il se hâte de vivre pendant ces jours, peut-être ces heures de répit, que lui accorde la nature. Le 21 septembre, le septuagénaire assiste, à Bordeaux, au banquet anniversaire de la République. Le 22, il est à Marseille, et c'est ce jour-là qu'il connaît l'ovation et l'apothéose. La population, dont la gaîté, l'émotion et l'enthousiasme roulent à pleine rue, se précipite sur le vieillard aussitôt que sa fine tête blanche apparaît à la porte de la gare. Blanqui est saisi, serré dans des bras, pressé sur des cœurs. On le hisse, on l'emporte comme un drapeau, on l'installe en voiture, on dételle les chevaux, on veut l'entraîner. Avec sa faible voix, malgré l'émotion qui le brise, il empêche cette promenade triomphale, et c'est au pas des chevaux, sous le soleil, qu'il arrive, sa voiture pleine de fleurs, au cercle de l'Indépendance. C'est de là, du balcon, qu'il remercie cette foule devenue attentive et muette. Sa parole légère comme un souffle s'en va, dans ce grand silence, les mots s'envolent vers l'admirable ciel, vers la mer latine, doucement se propagent dans la masse qui écoute, et, lorsqu'il a terminé, qu'il a crié de sa voix éteinte un « Vive la République ! » où il semble qu'il exhale son dernier soupir, l'immobilité et le silence se changent de nouveau en délire, et l'acclamation énorme emplît la place, monte au pâle vieillard qui voit venir à lui, trop tard, tout ce bel élan, toute cette force jeune, qu'il aurait tant voulu avoir avec lui pour soulever le monde. Il resta ferme, les lèvres un peu tremblantes, les yeux un peu obscurcis, mais on peut croire que toute l'amertume de sa vie monta, en ce jour de joie, à ce grand cœur douloureux, à ce fier esprit solitaire.



## IV

Le soir de ce jour, Blanqui préside un banquet dominé par son portrait et par le buste de la République. Le 28, il est à Nice, encore fêté par un banquet, où l'un de ceux qui prennent la parole rappelle l'arrestation de 1828 par les troupes de Sardaigne. Il se transporte à Manosque, à Toulon, à la Seyne, il parcourt la splendide région par terre et par mer, il respire l'air de son pays, il vit dans la foule, il connaît la cordialité des réceptions, il fait de la politique de plein soleil.

A Lyon, où il va vers la mi-octobre, celui qui ne voyagea qu'en voiture cellulaire traverse la ville en calèche, au pas des chevaux, celui qui fut réduit aux soliloques de la cellule parle dans l'air libre. Le lendemain, il monte à la Croix-Rousse où se déploya le drapeau des insurrections de la faim. Le surlendemain, il est à Tarare. Aux premiers jours de novembre, il est à Saint-Étienne, où dix mille personnes l'attendent à la gare, et partout ce sont des ovations, des cris, le bruit de la popularité, et les petites filles vêtues de rouge, coiffées de bonnets phrygiens, que l'on hisse dans la voiture, et qui lisent un compliment, donnent un bouquet au vieillard qui les prend dans ses bras, baise leurs joues et leurs cheveux. Ce groupe, qui se forme pendant un instant, cette tête blanche et ce bonnet rouge rapprochés, c'est comme une apparition de ce qui a été, de ce qui pourra être, de la Révolution d'hier et de la jeune République, du passé et de l'avenir.

Pour savoir l'état d'esprit de Blanqui après ces voyages et ces fêtes, il suffit de lire la lettre qu'il écrit, de retour à Paris, à la fin de novembre, aux cercles de Béziers : « Je me serais, leur dit-il, estimé très heureux de pouvoir causer avec vous des affaires de la République, et surtout des moyens de mettre un terme à la misère et à l'oppression des citoyens qui sèment toujours et ne récoltent jamais, qui produisent jusqu'à épuisement de force, et ne consomment pas... Que vous dirai-je là-dessus, citoyens? Un seul mot. La question sociale ne pourra entrer

en discussion sérieuse et en pratique qu'après la solution la plus énergique et la plus irrévocable de la question politique, et par elle. Agir autrement, c'est mettre la charrue devant les bœufs. On a essayé une fois déjà, et la question sociale a été anéantie pour vingt ans. Elle était cependant posée sans détours, et avec une grande clarté, dans cinquante programmes au moins, complets et bien détaillés. Tout a disparu dans la tourmente soulevée par le pouvoir exécutif qu'il eût fallu renverser d'abord, afin d'avoir le champ libre. Que cette sanglante leçon du passé nous profite. Ne recommençons pas les mêmes fautes. »

## V

A Paris, en décembre, Blanqui accepte tous les rendez-vous de réunions qui lui sont proposés. Le 7, il est à Puteaux, où il demande une indemnité pour les amnistiés, où il termine son allocution en récitant le dernier couplet de la *Marseillaise*. Le 10, il est au salon des Mille-Colonnes, rue de la Gaîté ; le 14, à la salle des Écoles, rue d'Arras ; le 21, à la salle Graffard, boulevard Ménilmontant.

Il manifeste la même activité en 1880. Il est fidèle à la conduite qu'il eut toute sa vie, à son refus d'organisation secrète, de complots, de préparations de coups de main sous la République. Comme en 1848, comme en 1870, il veut une politique au grand jour sous un régime de liberté, les débats contradictoires, le journal et la réunion pour faire l'éducation de son parti. Il accepte donc sa part de travail, il court Paris dans tous les quartiers, prêt à présider et à parler.

Ceux qui ont fréquenté, comme je l'ai fait, les réunions publiques de cette année-là ont pu chercher dans les allures et sur le visage de Blanqui les raisons de la persuasion enveloppante, de l'autorité intellectuelle qui ont marqué son passage et lui ont survécu. L'observation était difficile. L'homme était immobile et fermé. Il allait partout où des organisateurs

et des conférenciers l'appelaient : salle Rivoli, salle Ragache, salle Graffard, salle des Écoles, salle de l'Élysée-Montmartre, salle Pétrelle, salle Lévis, là où il y avait des bancs, une tribune, un trophée appliqué à un mur. Ce fut sa vie presque de chaque soir après sa sortie de Clairvaux.

Il arrivait, entouré de quelques jeunes gens de physionomies sérieuses et volontaires. Un mouvement se produisait : les premiers rangs reculaient pour lui faire passage, ceux qui étaient derrière se jetaient en avant pour le voir. Ou bien il apparaissait brusquement, à la place présidentielle, comme s'il eût surgi du plancher de l'estrade. Certes, ceux-là qui criaient d'enthousiasme, ceux-là qui applaudissaient dans le délire, ne voyaient pas l'être singulier qui restait rigide et attentif dans le fracas des bravos et des clameurs. Et même l'attention soutenue de ceux pour lesquels il n'est pas d'autre besogne que de voir se brisait vite à cet indéchiffrable.

Le corps petit, vêtu de noir, la main gantée de noir, dessinant des gestes courts, la tête, blanche de cheveux et de barbe drus, coupés ras, le profil écrasé comme une face de lion, l'attitude tour à tour inquiète et tranquille, auprès de lui un chapeau et un parapluie de savant pauvre, il avait l'air d'un très ancien chef de bureau de l'émeute, d'un avoué de la Révolution. Pendant que les orateurs parlaient, que la foule remuait, il était là, tout petit, tout ramassé, sur la haute chaise où on l'avait placé, semblant se réchauffer sous le gaz fumeux, comme autrefois les bourgeois parisiens au bon soleil de la petite Provence.

Il avait comme un soin de dissimuler le foyer qui était en lui, Bouche close, les paupières abaissées, la tête penchée, les mains dans les manches, écoutait-il, rêvait-il? Était-ce la juste appréciation des passagers triomphes et des fortunes adverses, des brusques arrivées et des reculs désastreux, des surprises du hasard et des chocs en retour, qui lui donnait ce calme résigné, ce vague sourire de bienveillance et de navrement? Par moments, on eût dit qu'il sommeillait au milieu des gron-

dantes passions, des tumultes et des appels qui faisaient ressembler ces soirées à des veillées en armes.

Puis, son tour venu de prendre la parole, il se levait, et un silence d'église se faisait. D'une voix cassée, mais allant son chemin, il prononçait quelques phrases sur l'armée, sur le clergé, sur la bourgeoisie. Chaque fois, il revenait, avec une douceur entêtée, sur le même sujet, il insistait, il se répétait, et il s'arrêtait pour voir si l'auditoire avait bien compris. On sentait en lui comme un désir de maître d'étude de faire répéter la leçon, comme une préoccupation de vieillard de laisser deux ou trois suprêmes idées après lui.

On l'acclamait, et il penchait davantage la tête. Il reparlait encore, comme pour se résumer, et parfois, alors, à la fin de cette causerie, un accent et un geste tragiques passaient subitement au-dessus des têtes, faisant courir un frisson et une ombre sur les fronts. On avait la sensation qu'un éclair avait lui, qu'une grande phrase s'était envolée. On regardait. Plus rien. On n'avait plus devant soi qu'un tranquille bonhomme, disant ses espérances, exprimant ses doutes, donnant des conseils, d'un ton de commerçant qui tour à tour sourit et hoche la tête pendant un inventaire.

Et puis il s'en allait, enfermé dans son pardessus comme dans un sac, — et c'est seulement alors qu'on pouvait le voir de près dans ces petits cafés qui sont comme les coulisses des réunions et qui servent de sortie pour les orateurs et les organisateurs.

Blanqui s'arrêta là, un jour, pendant que l'on comptait la recette dans le bruyant « débit » attenante à la salle Lévis. Il s'assit un instant. L'auteur de ce livre put s'asseoir en face de lui. Autour de lui, on buvait. Lui, l'ascète nourri de lait, de légumes et de fruits, ne prit rien, pas même un verre d'eau. Ici encore, il écoutait, il regardait. Je pus voir ses yeux, croiser ses regards, et, cette fois, l'ascendant et le charme furent bien près d'être expliqués.

Les yeux clairs et changeants, vifs et purs, de l'enfance, doux et humides comme ceux de la gazelle, et subitement fixes

comme ceux du fauve. Une bonté les éclairait, une méfiance les obscurcissait. On pouvait y lire toutes les déceptions, on pouvait y apprendre le commentaire de l'existence de ce blessé des barricades, de cet interné de Belle-Ile, de Corte, de l'Afrique, du Taureau, de ce prisonnier des forts battus de la mer. Quarante ans de solitude, cinquante ans d'efforts, les accusations de trahison, la liberté venue sur le tard de la vieillesse, ils disaient tout cela, ces yeux qui vivaient dans ce pâle et anguleux visage, — et, tout au fond, cette flamme fixe, n'était-ce pas le souvenir de la femme morte et du lointain amour ?

## VI

En mai et juin, il retourne à la bataille électorale à Lyon. Il est en ballottage, mais il a le plus grand nombre de voix au premier tour de scrutin, malgré la campagne acharnée contre lui, tous les essais de combinaisons par lesquels on travaille le suffrage universel. Sa campagne est interrompue par la maladie et la mort de sa sœur aînée, M<sup>me</sup> Barellier. Il revient en hâte, trop tard pour assister aux derniers moments de cette tendre et fidèle amie de toute sa vie. Il la conduit au cimetière Montparnasse, il est très ému, dit à ses amis qu'il ne se savait plus une telle source de sensibilité, après la vie soufferte. Au bord de la fosse, il prononce quelques mots : « Je te dis adieu, à toi dont la vie fut toute d'abnégation et de dévouement. Tu as vécu et tu es morte en républicaine. Adieu ! » Il remercie ceux qui sont venus, s'en va, avec son frère Jérôme-Dominique et sa sœur M<sup>me</sup> Antoine, chez celle-ci d'abord, puis il regagne la rue Linné, où ceux qui restent de la famille dîneront le soir. Tout le long du chemin, par le boulevard Montparnasse, le boulevard de Port-Royal, la rue Monge, la rue Lacépède, un groupe d'hommes le suit, des socialistes français, allemands, russes. A sa porte, on le quitte au cri de : « Vive Blanqui ! »

Avec Granger, il retourne à Lyon, où il loge à l'hôtel du Cheval-Noir, continuant sa propagande en compagnie d'Edmond Lepelletier et d'Olivier Pain. Il échoue au scrutin définitif, revient à Paris reprendre la vie de réunions publiques, de la salle d'Arras à la salle Chaynes.

En juillet, un décret le fait enfin profiter des bénéfices de la loi d'amnistie, il retrouve ses droits politiques. En novembre, il fait le voyage d'Italie, part avec Rochefort pour Milan, les fêtes données en l'honneur de Garibaldi, l'inauguration du monument de Mentana. Il a voulu cette rencontre avec le héros, l'homme d'action qui a mené son œuvre à bien. Il parle d'une voix de plus en plus faible, devant l'immense foule italienne et les représentants de toutes les nations, mais, si la voix s'en va, la pensée reste, virile et réfléchie. Il discourt sur les moyens de mettre les institutions économiques d'accord avec l'idéal de justice, et il conclut par l'image juste et belle où il résume son enseignement :

« Il ne faut pas essayer de faire des bonds, mais des pas humains, et marcher toujours. »

## VII

Il marche donc, encore, jusqu'à la fin. Rentré à Paris, il fonde un journal auquel il donne un titre : *Ni Dieu ni maître*, qui est le testament philosophique et politique de sa vie, la proclamation de son irréductible idéal, l'affirmation de la liberté et de la grandeur de l'homme, le droit purement humain, issu de la légalité révolutionnaire, mis en face du droit divin sous toutes ses formes.

Ses collaborateurs sont, avec quelques nouveaux venus, ses amis de la fin de l'Empire, du Siècle : Granger, Eudes, Vaillant, Gois, Breuillé, Frédéric Cournet, Marguerittes, etc. Le rédacteur en chef n'a plus la puissance de travail qu'il avait dix années avant, aux jours de la *Patrie en danger*, et souvent il publie des pages qu'il distrait de ses papiers de prison. Toute-



fois, il écrit fréquemment des notes dans la langue active qui est la sienne, il fait toute une campagne pour la réorganisation de l'armée, qu'il juge nécessaire de maintenir, dans l'état de l'Europe, mais avec une réforme profonde qui comporte la suppression de la conscription, l'enseignement militaire de la jeunesse, l'armée nationale sédentaire.

Ces idées, il les énonce dans la sage, la sérieuse brochure, *l'Armée esclave et opprimée*, et il va les présenter et les expliquer à Lille, dans une grande réunion faite sous sa présidence, où il trouve, comme à Bordeaux et à Marseille, la grande émotion populaire, l'attendrissement des femmes qui viennent auprès du vieillard, veulent le voir, l'entendre, toucher ses vêtements, baiser ses mains pâles. Pour ce peuple instinctif, le vieux Blanqui sorti des prisons, venant au milieu de la foule, est comme l'apôtre et le martyr d'une religion nouvelle, qui est la religion humaine. Lui, très doux, très paisible, au milieu des manifestations, des enthousiasmes, répète une fois encore ses affirmations, ses conseils, reste en accord avec sa vie.

### VIII

A Paris, il continue, selon ses forces, sa vie de toujours. Il a voulu se réserver des heures de solitude, de travail, de repos. Depuis la mort de M<sup>m</sup>e Barellier, il a demandé asile à celui qui est son ami depuis les jours de 1866, Ernest Granger, auprès duquel il trouve des soins fraternels, une parole cordiale et joyeuse, une conversation philosophique et littéraire de délicat. Avec celui-là, il est heureux, il s'abandonne, il a toute entière la fine gaieté qui fut en lui, qui transperça même aux plus mauvais jours. Tous deux habitent, 25, boulevard d'Italie, au cinquième étage d'une maison faubourienne, tout Paris en un vivant tableau dans les fenêtres. Ils ont chacun leur chambre, et Blanqui jouit une fois encore de son éternelle cellule, de sa table de travail, de ses livres, de ses papiers. Ils prennent leurs repas ensemble, et ce sont les conversations

sans fin, le passé évoqué et l'avenir, surtout l'avenir, par Blanqui, lequel vit toujours en avant, suit l'homme dans sa destinée. Ils font, cet automne, une promenade aux champs, aux bois, vers Meudon, Clamart, mais Blanqui demande assez vite à rentrer. Il préfère la rue de Paris, sa chambre, la causerie. Les souvenirs lui reviennent. Il se rappelle la dernière fois qu'il a été au théâtre : c'est au Théâtre Italien, il y a cinquante ans, au lendemain de 1830, avec sa femme. Il parle souvent de sa femme. Un jour où Édouard Vaillant vient le voir, il lui dit que le plus grand bonheur de la vie d'un homme de lutte, c'est d'avoir été aimé, d'avoir eu près de soi, dans l'incertitude et le danger, un cœur fidèle. Paul Lafargue montre Blanqui « délicat et tendre dans la société des femmes » en même temps qu'il note son « culte presque mystique pour les morts ».

C'est du boulevard d'Italie qu'il part pour aller aux réunions en décembre, le 12, à la salle des Écoles, avec Louise Michel ; le 17, à la salle Rivoli, où il est fatigué, où il a quelque difficulté à parler ; le 24, à la salle Arnold, boulevard de la Gare ; le 27, à la salle Ragache, à Grenelle. Il revient cette nuit-là assez tard, vers deux heures, ayant tardivement trouvé une voiture. Il monte l'escalier, entre chez Granger qui l'attend. Il s'assied, cause avec son ami, raconte la réunion. Il se lève, prononce quelques paroles incohérentes. Granger l'écoute, le regarde, surpris. Blanqui fait un pas, reste une seconde immobile, tombe tout d'une pièce.

Son ami le relève, le prend dans ses bras, sous la tête, sous les jarrets, comme il ferait d'un enfant tout léger, et le porte sur le lit. Blanqui reste rigide, sans regard, sans parole. La mort va venir prendre possession de sa proie. Granger envoie chercher un médecin. M<sup>me</sup> Antoine veille celui qui ne voit plus, qui ne sait plus, qui est déjà entré dans l'inconscient.

Lorsque vient le médecin, il constate la congestion cérébrale. Tout est tenté en vain ; pendant cinq jours, la paralysie gagne, le corps frêle agonise, se rend lentement à la puissance destructrice. Il ne reconnaît pas sa sœur, les amis qui le veillent, ceux qui viennent le voir, Granger, Cournet, Vaillant, Clemenceau...

Sans avoir repris connaissance, insensible à tous les révulsifs, ne manifestant la vie que par le râle, Auguste Blanqui meurt à neuf heures treize minutes du soir, le 1<sup>er</sup> janvier 1881, âgé de soixante-seize ans. C'en est fait de cette force, de l'esprit si net, du cœur mystérieux. S'il y avait des phénomènes de nature lorsqu'un grand esprit s'évapore avec le dernier soupir, les pierres de toutes les prisons de Blanqui auraient tressailli, murmuré un chant funèbre, du Mont Saint-Michel à Belle-Ile, de la maison du pilote traître au fort du Taureau, de la Corse à Clairvaux.

## IX

Il est visible, pendant trois jours, dans l'humble chambre, sur le petit lit de fer couvert de fleurs, de couronnes de laurier et de chêne, de rameaux d'or. On prend un moulage de la face sereine et souriante, redevenue jeune, ferme et fixe après la contraction suprême. On l'enterre le 5 janvier. Son fils Estève est venu auprès de la sœur et du frère du mort, M<sup>me</sup> Antoine et Jérôme-Dominique Blanqui. Tout le parti de la Révolution est là avec ses bannières, ses couronnes d'immortelles, ses devises. Une émotion est née dans Paris. La foule, qui n'est pas venue au vivant, vient au mort. Derrière le corbillard et sur le parcours du boulevard d'Italie, de l'avenue des Gobelins, du boulevard Saint-Marcel, du boulevard de l'Hôpital, du pont d'Austerlitz, du boulevard de la Contrescarpe, de la place de la Bastille, de la rue de la Roquette, cent mille personnes marchent ou sont échelonnées. Les chevaux noirs qui emportent la dépouille légère fendent la masse humaine, semblent des chevaux marins, crinières éparses, passant dans une houle de tempête. Une impression d'âpre tristesse et de beauté farouche se dégage de cette affluence humaine qui entoure enfin celui qui a toujours vécu seul.

## X

Les hommages lui vinrent, enfin, de son parti. J'en choisis un, qui les résume.

Le 3 janvier 1881, Ranc écrivit dans le *Voltaire* un article qui fixe ses relations avec Blanqui, et qui conclut comme Weiss en 1872 : « Je viens, dit-il, rendre à la mémoire d'Auguste Blanqui le témoignage que je lui dois. J'ai assez vu Blanqui, j'ai pu l'étudier d'assez près, j'ai assez entendu parler de lui, des hommes, amis et ennemis, qui, à diverses époques, l'ont approché, pour que mon témoignage ait quelque valeur. J'ai toujours conservé vis-à-vis de ce puissant absorbeur l'indépendance de ma pensée et de ma volonté : je puis donc m'exprimer en toute liberté d'esprit.

« Dans les journaux où l'on veut m'être désagréable, on m'appelle quelquefois « ancien blanquiste ». Le mot n'a rien qui me choque. Il est pourtant inexact, en ce sens que je n'ai jamais fait partie des groupes qui acceptaient complètement sa direction ; j'étais, si l'on veut, un ami du second degré. Lié aussi avec Tridon et les autres lieutenants du « Vieux », je n'ai jamais été mêlé directement à leurs affaires, sauf une seule fois, lorsqu'il fut question de fonder le journal *la Renaissance*.

« Je voyais pourtant Blanqui assez fréquemment, lorsqu'il était à Paris. Ce solitaire avait besoin d'être renseigné sur les hommes, sur les choses, sur les mille incidents de la vie politique. Il faisait quelque fond sur mes paroles, sur mes appréciations, sur mes jugements, et il me questionnait volontiers. Dans ses rares moments de gaieté, il lui arrivait de m'appeler son « Bottin ». Il savait d'ailleurs quel dédain j'avais des calomnies dont on l'abreuvait, quelle était mon estime pour son caractère, mon admiration pour la sagacité, pour la puissance de son esprit.

« La calomnie ! Jamais homme n'en a plus souffert. On a dit « C'est une grande douleur d'être haï parmi les hommes. »

Cette douleur, nul plus que Blanqui n'en a connu les amertumes. Dans son parti même, jusqu'en 1870, des inimitiés implacables l'ont poursuivi. Je me rappelle encore le scandale lorsque, sous l'Empire, j'osai lui dédier un livre et lui donner ainsi une marque publique d'estime et de respect... Il fallait, dans ce temps-là, un certain courage pour prendre la défense d'un homme dont Armand Barbès et Charles Delescluze, pour ne citer que ces deux-là, ne parlaient qu'avec mépris, dont tant d'autres, aveuglés par des récits mensongers, ne prononçaient pas le nom maudit sans une sorte d'effroi mystérieux. Blanqui, lui, restait impassible dans la sérénité de sa conscience... Il vivait silencieux et ne daignait pas s'expliquer.

« Ce silence lui a été funeste. Pour beaucoup d'hommes de bonne foi, Blanqui est resté un problème... Les haines, les calomnies, l'ostracisme moral dont il était frappé, ont eu d'ailleurs, sur sa vie, sur sa destinée, sur son esprit, la plus néfaste influence. Repoussé, il s'est de plus en plus confiné dans l'isolement ; il a exagéré sa méthode révolutionnaire qui, en fin de compte, s'est trouvée impuissante ; il a cru à la possibilité d'exercer secrètement une action sérieuse à l'aide d'un petit groupe d'amis dévoués. En un mot, il a affiné son tempérament de conspirateur en laissant inactives ses incomparables facultés de politique et d'homme d'État.

« Oui, d'homme d'État, je ne m'en dédis pas ! Il savait manier les hommes, il était né pour gouverner. Dans nos longs entretiens, quand il avait cessé de m'interroger, il me ravissait par son entente des affaires, par la justesse de ses vues, par la profondeur de ses aperçus sur la politique générale. Patriote ardent, il était de la grande école française, celle d'Henri IV, de Richelieu, de la Convention. Il ne donnait pas dans les rêveries humanitaires et les rêveries cosmopolites. Lisez ses admirables articles de la *Patrie en danger* !

« Esprit net, avisé, pratique, il avait horreur de la déclamation et des déclamateurs ; il avait le dédain des fabricateurs de programmes. Si on voulait l'exaspérer, on n'avait qu'à



lui demander quel serait son programme au cas où, le lendemain d'une révolution triomphante, le peuple le porterait au pouvoir. « Mon programme ! disait-il en levant les épaules, mais je ne sais pas quel il sera, je ne sais ce que je ferai, j'agirai suivant les circonstances ! » Ainsi parlait Auguste Blanqui. Je n'insiste pas, car on ne manquerait pas de dire que je veux présenter le vieux conspirateur comme le père de l'opportunisme. »

Et Ranc termine sur l'erreur des conspirations, sur les raisons de l'insuccès du 31 octobre, qui ne fut pas un acte de conspiration, mais un coup d'audace sans suite possible, et enfin sur le projet du journal *la Renaissance* en 1869, et le mot de Blanqui sur la période de « criticisme » du socialisme. « Je finis, dit Ranc, sur ce mot que je dédie à ceux qui pensent à résoudre la question économique par la violence et à transformer la société du jour au lendemain par un coup de force. »

Jusqu'à la fin, Ranc garda le culte de Blanqui. La dernière fois que je le vis, quelques jours avant sa mort, dans son logis de la place des Vosges, il me montra à sa muraille se faisant « pendant » de chaque côté de la glace de sa cheminée, les deux masques mortuaires de Gambetta et de Blanqui : « Il y a, dit-il, des gens qui viennent ici et qui sont embêtés de voir cela... Mais tant pis pour eux !... Je n'en démords pas. »

## XI

Au lendemain de la mort de Blanqui, l'Art a recueilli sa mémoire. Un artiste s'est trouvé, Dalou a couché sur la pierre un Blanqui de bronze qui aura l'éternité de la dure matière. Le Vieux est étendu comme un vaincu, comme un martyrisé, comme un mort. La calomnie tombe, la pitié et l'admiration viennent au spectacle de ce visage douloureux, de ce maigre bras contracté, de cette main mourante et volontaire encore, qui cherche une plume, qui veut saisir et commander.

Le promeneur solitaire s'arrête devant cette force usée.



ce vaincu et ce victorieux de la vie, qui dort sous le linceul de métal et la mystique couronne d'épines.

Là, chaque année, les amis qui n'ont jamais douté, les disciples qui gardent les paroles dites dans les salles de réunions, imprimées sur les feuilles volantes, sont venus, confiants dans leur culte philosophique, fixés dans leur religion sociale. Pendant que les promeneurs parcouraient les rues, que l'ouvrier fatigué s'attablait aux guinguettes, les fidèles du cimetière célébraient avec toutes les tendresses et toutes les violences de leur langage révolutionnaire celui qu'ils appelaient encore comme autrefois, familièrement et respectueusement, le Vieux.

Ce n'est point chose commune que de laisser ainsi, en s'en allant pour toujours, un tel souvenir immuable, une telle fervente mysticité, dans le groupe d'hommes au milieu duquel on a vécu. Présent — absent — homme d'action décidant un complot, préparant une journée — proscrit fuyant l'échafaud ou le peloton d'exécution — déporté voyageant enchaîné dans les voitures ferrées, grillagées, verrouillées, qui sont des prisons ambulantes — condamné séquestré dans les cachots du Mont-Saint-Michel et du château du Taureau — malade caché pour mourir dans une haute maison d'un quartier ouvrier — mort même, tombé pour jamais, enveloppé du rouge drapeau, dans le trou étroit qui est un gouffre infini — Blanqui a toujours eu, sur les mêmes, la même influence égale et sans contestation, une influence où il entrait de la discipline militaire, du mystère diplomatique, du sacerdoce conspirateur. Debout, il eut une garde veillant sans cesse — couché au tombeau, sa mémoire fut comme éclairée par une lueur de lampe brûlant seule dans le silence et la nuit d'une crypte.

## XII

Pour ce récit, écrit avec la préoccupation de la vérité, qu'il puisse aider à faire connaître ce méconnu, à lui faire rendre la justice qui est due à tous, — qui lui est due !

Son malheur fut qu'on ne vit pas l'homme sous l'insurgé, le politique sous le conspirateur. Toute sa vie, un dédoublement se fit. Et aujourd'hui encore, combien connaissent le poète qui écrivit le beau livre de *l'Éternité par les astres*, le stratège qui, dès septembre 1870, racontait les phases du siège de Paris, l'homme d'État qui mettait les circonstances au-dessus des programmes, un homme d'État averti, fin, et très décidé, capable de concevoir et capable aussi d'exécuter, mais que la mauvaise foi de ses adversaires et l'exclusivisme de ses amis jetèrent dans la rébellion quand même, dans la violence au jour le jour. Ce fut la fatalité de son existence. L'homme qui refusa d'être disciple ou chef dans une secte socialiste, l'homme qui écrivit ces phrases coupantes : « L'économie politique est le code de l'usure... Le pauvre est un besoin pour le riche... Il est impossible au communisme de s'imposer brusquement, pas plus le lendemain que la veille d'une victoire : autant vaudrait partir pour le soleil... » l'homme qui mettait « un point d'interrogation sur l'avenir », l'homme qui résumait son plan de gouvernement en deux mots : « Dictature parisienne », cet homme-là restera un merveilleux critique, et, s'il passe à l'avenir avec la physionomie d'un général sans armée, peut-être encore est-ce lui qui représentera le mieux la politique de ce siècle — mesurant intelligemment la longueur du chemin, la durée du temps, et voulant brûler les étapes — oscillant entre l'étude et le coup de main.

Il incarne une période terminée, un âge révolu. Peut-on lui reprocher d'être né en 1805, d'avoir connu la politique sous la Restauration, d'avoir assisté, écolier, à l'exécution des Serpents de la Rochelle, d'être allé à la société secrète en sortant du collège? Il devait continuer ces pratiques sous la monarchie. Mais observez qu'il sut les interrompre chaque fois que la République apparut, qu'il changea sa méthode de conspirateur pour les mœurs de la discussion, de la liberté, en 1848, en 1870, en 1879.

C'est lui qui fut la première victime de la société secrète, de la conspiration, de l'émeute. Au moins, lorsqu'il avait commis

la faute, acceptait-il le résultat ; lorsqu'il avait préparé le calice, savait-il le boire jusqu'à la lie. De cela il réclamait la responsabilité. Mais du second malheur de sa vie, il ne convient pas de le charger : il fut la victime de l'envie, de l'ignorance de ses alliés, autant et plus que des haines sociales logiquement armées contre lui. Il y a eu certainement trouble et regrets, chez certains, des accusations et des hostilités de 1848. Louis Blanc assiste aux obsèques de Blanqui, et, quelque temps après, Martin Bernard, chez Floquet, avoue qu'en accusant Blanqui on a été un peu vite ! Mais le mal était fait ! Barbès et ses amis, j'en ai eu la conviction profonde à mesure que j'avancais dans cette histoire, furent de grands coupables envers lui, envers la cause humaine, et porteront la responsabilité de leur action devant l'avenir. C'est eux, c'est leur hostilité, qui ont achevé de jeter Blanqui hors des voies de son génie, qui ont empêché en partie son évolution, qui l'ont condamné à l'extraordinaire vie intérieure qui fut la sienne.

### XIII

Là, nous retrouvons l'homme. C'est lui que j'aurais voulu faire vivre. Je n'ai pas écrit l'apologie du conspirateur, du chef d'émeute. Je n'ai constaté que la fatalité. Mais on avait fait de Blanqui un monstre, un spectre : j'ai essayé de lui restituer son titre humain.

La mort l'affranchit de la secte, laisse voir ce qu'il y a de beau, de fort, de libre dans son esprit. Le témoignage de ceux qui l'ont connu suffirait à affirmer, à prouver cet esprit, mais il y a son œuvre, ses *Plaidoiries*, sa *Patrie en danger*, son *Éternité par les astres*, sa *Critique sociale*, et tous ses cahiers de Doullens, de Belle-Ile-en-Mer, de Corte, de Sainte-Pélagie, du Taureau, de Clairvaux, ses cahiers qui ont été déposés par Granger à la Bibliothèque nationale, ses cahiers qui seront publiés, qui achèveront de le faire connaître par tant de pages magnifiques, tant de notes saisissantes. Enfin, il y a sa vie, qui est une

œuvre aussi, qui donne sa substance. Il a donné toute cette vie à l'esprit, il a méprisé, ignoré l'argent, et par là encore s'est attiré la méfiance et la haine. Il a été haï pour sa pauvreté, pour son absolu. Tous ceux qui surent acheter la vie facile par des capitulations de conscience furent durs à Blanqui. On devait, fatalement, avoir raison de lui ; on l'a maté, non vaincu ; on a eu prise sur son corps, non sur son esprit. Lui, comme le rebelle de Baudelaire, a dit : Non ! je ne veux pas ! Il eut en lui, toujours, son cachot et sa tombe, y vécut fort et joyeux.

Pour ces raisons, ce livre, avec les divergences dites, les critiques exprimées, ne peut être à la conclusion qu'un hommage à cette mémoire, à l'utilité de cette existence.

Blanqui se rattache au prototype humain d'Hamlet, par la tâche à accomplir, et par l'impuissance née du milieu social et des entours immédiats. C'est une ombre qui passe à travers les événements. Je l'ai arrêtée au passage, interrogée, scrutée. Je l'ai suivi à travers les paysages, les méandres de la foule : il apparaît, il disparaît. Une suite logique n'a été cherchée que dans le caractère et les sentiments de Blanqui. Qu'importe s'il semble errer dans la confusion de la vie, comme tous les autres hommes. J'aurai, du moins, circonscrit l'énigme et formulé le mystère. Le drame de cette vie, et sa beauté, c'est la création d'un être par lui-même, à travers tout, le travail sur soi-même, le repliement de pensée, puis l'espace conquis. Le drame intérieur, puis la féerie de l'imagination. Blanqui ne représentait pas une doctrine. Il n'y a pas de blanquisme. Blanqui était l'homme politique de la Révolution française au XIX<sup>e</sup> siècle, et, par une ironie du sort, et par la clairvoyance de ses adversaires, cet homme politique a passé sa vie en prison.

Cette vie surhumaine, de douleur consentie, de sacrifice obstiné, ne peut être perdue. Elle a privé l'homme des joies habituelles, lui a infligé la douleur de ne pas être compris, aimé, lui a donné ce visage offensé... Mais l'exemple est acquis pour jamais. Dans le même individu ont cohabité

deux sentiments égaux : la résignation, la révolte. Résigné pour lui, révolté pour tous. La résignation le met à la hauteur des plus stoïques. L'esprit de révolte du vieux Blanqui, salubre comme le sel de la mer, imprégnera l'Histoire. Il n'a pas voulu le bonheur, il a refusé d'être payé de son vivant. Il est plus grand que les martyrs et les saints des religions, qui n'acceptent de souffrir et de mourir qu'avec la certitude d'une vie future, d'une récompense de paradis. Lui, ne veut être ni consolé, ni récompensé. Il accepte hautainement le sort, sans l'espoir d'une rémunération. C'est le Héros nouveau, d'accord avec l'idéal du siècle, d'accord avec l'humanité.

(1886-1896-1925.)

FIN

---





# T A B L E

## TOME II

—

VI. — Sainte-Pélagie et Second Empire.....	5
VII. — Siège de Paris.....	69
VIII. — Château du Taureau.....	137
IX. — Clairvaux.....	177
X. — La Fin.....	201

—



LE PRÉSENT OUVRAGE, LE ONZIÈME  
DE LA « BIBLIOTHÈQUE DE L'ACA-  
DÉMIE GONCOURT », A ÉTÉ ACHEVÉ  
D'IMPRIMER LE 20 NOVEMBRE  
MIL NEUF CENT VINGT-SIX  
SUR LES PRESSES DE L'IM-  
PRIMERIE CRÉTÉ, A CORBEIL. IL A  
ÉTÉ TIRÉ A ONZE CENTS EXEM-  
PLAIRES, DONT CENT HORS COM-  
MERCE, SUR VÉLIN PUR FIL  
DU MARAIS, NUMÉROTÉS DE 1 A  
1.000 ET DE 1.001 A 1.100.

N° 281









21  
200

991

BIBLIOTHÈQUE DE L'ACADÉMIE GONCOURT

# L'ENFERMÉ

PAR

GUSTAVE GEFROY

TOME II 2



PARIS  
LES ÉDITIONS G. CRÈS ET C<sup>ie</sup>  
21, RUE HAUTEFEUILLE, 21

MCMXXVI

















